http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

5/5 200

http://rcin.org.pl

9547
9547

ŒUVRES

DE M. LÉONARD.

Tome I.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

ŒUVRES

DE M. LÉONARD.

Yt. 9349

QUATRIEME ÉDITION.

Tome I.

Virginibus puerisque canto. *Hor.*

A PARIS,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
quai des Augustins, à l'Immortalité.

1787.

Avec approbation et privilège du Roi.

http://rcin.org.pl

INSTYTUT BADAŃ LITERACKICH BIBLIOTEKA
XVIII.1.1379/1

http://rcin.org.pl

PRÉFACE.

L'Idylle n'a obtenu qu'un moment de faveur en France où l'on vit peu dans les campagnes ; et elle n'y doit plaire constamment qu'aux jeunes-gens dont l'imagination encore neuve se laisse entraîner par l'illusion des scènes pastorales. C'est à cette classe de lecteurs que j'offre mon recueil : ils y respireront le goût des plaisirs champêtres, et des vertus qui sont cheres à leur âge. Transportés dans les beaux jours du siècle d'or, ils n'auront sous les yeux que des images riantes, et l'expression des plus doux sen-

http://rcin.org.pl

timens de la nature. C'est là qu'on voit un bonheur pur et d'innocentes mœurs ; c'est là que l'amour, l'amitié, la bienfaisance, la piété pour les dieux, le respect pour la vieillesse, et la tendresse filiale enfantent des prodiges. Qui ne seroit touché de ces peintures ? Et ne doit-on pas savoir gré à la muse officieuse, qui nous berce un moment de leur aimable chimere ?

Est-il un état plus séduisant que d'être placé loin de la corruption des villes, au milieu de l'innocence pastorale et des retraites fleuries de la nature ? Présentez ces objets à l'ambitieux agité par les orages des cours, il sera surpris de goûter une paix intérieure qu'il n'avoit point connue ; et, par un retour

http://rcin.org.pl

sur lui-même, il enviera l'heureuse condition du pasteur. » O champs, s'écrie » Horace, devenu courtisan; quand vous » verrai-je! quand me sera-t-il permis » d'oublier, tantôt dans le sommeil, tantôt dans l'étude des anciens, et dans des » heures oisives, les soucis d'une vie in- » quiète! » Comme ces idées si simples vous enchantent, après les récits fatiguans qu'il a faits de la ville et de la cour! comme il est ramené par un charme puissant à l'amour des campagnes! C'est le vœu de tous les hommes: ils ont beau s'entourer de l'appareil des fêtes et de la pompe des spectacles, il n'en est aucun qui n'aime à revoir un beau jour de printems et d'agrestes paisages: on quitte les jardins les plus fastueux, pour s'égarer dans une

http://rcin.org.pl

prairie sauvage, près d'un ruisseau qui murmure doucement sur des cailloux, et semble appeller la rêverie. C'est alors que l'homme se retrouve avec lui-même; il n'est plus importuné du luxe des grands et des monumens de l'orgueil : il est seul avec la nature qui le console, et qui porte à ses sens le baume de la joie avec celui des fleurs.

L'origine de l'Idylle doit remonter aux tems les plus reculés. Il est vraisemblable que dans l'enfance du monde, où les hommes n'étoient occupés que du soin des troupeaux, dans les loisirs d'une vie paisible, ils s'amusoient à chanter. On a trouvé le chant et la poésie établis chez les nations les plus sauvages. Les plaisirs de la pêche et de la chasse, l'amour, l'o-

http://rcin.org.pl

pulence rustique : voilà l'objet de leurs poëmes, et telles devoient être les premieres chansons.

L'Idylle, comme une vierge pure, a conservé ses graces naïves. En vain des écrivains modernes ont essayé de la défigurer ; en vain ils ont voulu gêner sa marche, et lui tracer des loix d'après leur génie ; quoique plusieurs aient eu le mérite nécessaire pour donner un certain poids à leurs opinions, leur poëtique est oubliée aujourd'hui comme leurs églogues sont passées de mode, tandis que les chef-d'œuvres de Théocrite et de Virgile feront les délices de tous les âges.

Ces grands-hommes se gardoient bien de resserrer, comme nous, les limites qui séparent les genres ; ils varioient leur style

http://rcin.org.pl

et leurs sujets, persuadés que dans les productions des arts, la premiere regle est de plaire. Théocrite célebre la lutte des Dioscures, et son récit est comparable aux plus belles descriptions d'Homere. Virgile décrit en vers pompeux le système de la formation du monde, et se borne à renfermer ce tableau dans un cadre champêtre, en supposant que Silène endormi est surpris par des enfans qui lui demandent des chansons.

Quand Titire, couché mollement au pied d'un hêtre, chante sur sa flûte le repos qu'il a reçu d'un Dieu, tandis que Mélibée est forcé de quitter sa patrie : ce passage du bonheur à l'infortune, cette opposition si frappante du sort des deux bergers, porte à l'ame

http://rcin.org.pl

un sentiment de pitié qui fait couler des larmes : c'est alors que l'Idylle acquiert un grand intérêt par le pouvoir des contrastes.

L'Amour, si touchant quand il est malheureux, a dicté les vers de Théocrite, où une Bergere abandonnée exhale ainsi ses plaintes :

Astre des nuits ! ecoute mes accens !
O souvenir qui me poursuit encore !
Tous les Bergers, dans la saison de Flore,
Se rassembloient sur les gazons naissans.
Delphis parut : tu sais, lune brillante,
Qu'un beau duvet lui couvroit le menton,
Qu'il effaçoit ta rougeur éclatante,
Lorsque tu suis la marche triomphante
Du fier lutteur couronné d'un feston.
Comme j'aimai, quand je vis le perfide !

http://rcin.org.pl

De son regard mon esprit fut troublé :
Je frissonnai ; je transis ; je brûlai. . . . .
Que m'importoit cette fête insipide !
Je ne sais plus les discours que je tins,
Ce que je fis, ni comment je revins.
Dans ma douleur, à quels dieux, à quels charmes,
Pour me guérir n'avois-je point recours ?
Tout étoit vain ! le tems suivoit son cours,
Sans apporter de remede à mes larmes.
Un jour, hélas ! je le revis enfin,
Cet enchanteur aussi doux qu'inhumain !
Dieux ! que devins-je ! une ardeur dévorante,
A son aspect, courut par-tout mon corps :
Je soupirois ; ma voix foible et mourante
Se dissipoit en impuissans efforts :
Et le cruel portant sur moi la vue,
La détourna, rougit d'un air charmant,
A son côté me plaça toute émue,
Puis me parla comme parle un amant.

http://rcin.org.pl

Je l'écoutois ; j'étois simple, ingénue ;
J'aimois en lui jusqu'au son de sa voix :
Sur tous mes sens il régnoit à la fois.
Il dit un mot, et je fus convaincue.
Il prit ma main tremblante de frayeur,
Et m'attira sur le bord de ma couche.
Son cœur alors battit contre mon cœur ;
Sa bouche en feu s'imprima sur ma bouche.
Qu'ajouterai-je ?... il combla mon malheur :
Et maintenant j'apprends qu'il est trompeur,
Qu'il a changé, qu'un autre amour le touche.
Nise l'assure ; elle est digne de foi :
Elle l'a vu, sur des portes heureuses,
Suspendre ailleurs des guirlandes nombreuses,
Et ses bouquets n'arrivent plus à moi !
O chaste lune ! et vous, astres paisibles
Dont les clartés accompagnent la nuit !
Plaignez mes maux, si vous êtes sensibles,
Et ramenez l'inconstant qui me fuit.

http://rcin.org.pl

On ne trouve point ces grands mouvemens des passions dans les Idylles de Bion et de Moschus; mais elles sont pleines d'esprit, de grace et de délicatesse. Une des plus jolies pieces de Moschus est cette priere à l'étoile du soir :

O vesper! étoile dorée
De la déesse des amours!
Flambeau de la nuit azurée!
Toi, qui fais pâlir dans ton cours
Les feux tremblans de l'empirée!
Ma jeune maîtresse m'attend,
Et Diane dans sa carriere,
Ne doit se montrer qu'un instant.
Prête-moi ta douce lumiere!
Je ne vais point faire un larcin,
Ni porter ma coupable main
Sur le voyageur solitaire;

http://rcin.org.pl

Mais j'aime, et la nature entiere
Doit favoriser mon destin.

Voici une Idylle de Bion, qui n'est pas moins gracieuse:

Un jour, dans le fond d'un bocage,
Un enfant chassoit aux oiseaux:
L'Amour volant sous le feuillage,
Se trouva pris dans les rezeaux.

Ah! dit l'enfant, la belle proie!
Jamais il n'avoit vu l'Amour.
Il alloit, palpitant de joie,
Fondre sur lui comme un autour.

L'Amour rompt le piege et s'envole.
L'enfant pleuroit. Un vieux berger
Prit, en souriant, la parole;
Il connoissoit ce dieu leger.

http://rcin.org.pl

Jeune imprudent! bénis sa fuite!
Tu risquois tout à l'approcher.
Le perfide aujourd'hui t'évite;
Bientôt il viendra te chercher.

Je sens combien ces foibles copies que je hasarde sont éloignées de la perfection de leurs modeles. C'est avec la même franchise que je me blâme d'avoir laissé reparoître dans mon ouvrage la traduction de deux églogues de Virgile, les plus belles peut-être qui soient dans aucune langue, et l'éternel écueil des imitateurs.

Un écrivain dont j'ai beaucoup emprunté, M. Gessner est celui de tous les modernes qui semble avoir le plus approché du génie de Théocrite. Ses païsa-

http://rcin.org.pl

ges sont frais comme la nature : on voit tout ce qu'il peint ; et il faut convenir qu'il a sur le poète grec l'avantage d'offrir plus souvent un but moral et un intérêt dramatique dans les scènes de ses bergers. Il leur prête si bien le ton de la candeur et de l'innocence ! On ne peut aimer son livre sans aimer la vertu : l'impression qu'il m'avoit faite dans le tems des illusions, s'est prolongée dans un autre âge. En le lisant, j'ai senti le desir de l'imiter ; et je m'applaudirai, si j'ai su faire passer dans mes Idylles une partie des beautés que les graces, pour ainsi dire, ont répandues sur toutes ses pages.

L'édition que je publie sera la derniere : je l'ai corrigée avec soin ; j'y ai

http://rcin.org.pl

joint un Roman pastoral qui n'avoit pas encore paru : ce sont mes adieux à un genre de poésie dont j'ai fait longtems mes plaisirs, et sur lequel j'ai voulu jetter ici quelques fleurs, en soupirant de le quitter

http://rcin.org.pl

IDYLLES.

LIVRE PREMIER.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

Vinier inv. Cuny Sculp.

http://rcin.org.pl

IDYLLES.

A ÉGLÉ.

Le front paré de guirlandes légeres,
Je vais chanter les mœurs de l'âge d'or
Et les amours des naïves Bergeres.
Printems du monde! âge heureux de nos peres!
Dans mes chansons, puisses-tu naître encor!

Un autre embouchera la trompette guerriere,
Décrira le tumulte et l'horreur des combats,
Et peindra le héros tout couvert de poussiere,
Lançant à ses côtés les fleches du trépas.

Loin de ma muse, une si noire image!

http://rcin.org.pl

Douce et timide, elle aime les vergers,
Le bruit des eaux, la fraîcheur de l'ombrage;
Sa flûte en main, elle suit les Bergers.
Mais plus souvent, c'est Églé qui m'inspire:
Mes chants alors animés par l'Amour,
Quand je la vois tendrement me sourire,
Sont aussi doux que l'aube d'un beau jour.
Aimable enfant! depuis que tu m'es chere,
Un plaisir pur embellit mes instans,
Et l'avenir, rayonnant de lumiere,
Offre à mes yeux un éternel printems.

Heureux l'amant des arts, heureux l'homme sensible,
Jaloux de s'élancer vers l'immortalité,
Qui parcourt des talens la carriere pénible,
Pour attacher, un jour, sur sa cendre paisible,
Les regards satisfaits de la postérité!
Plus heureux qui chéri de sa jeune maîtresse,
Vit dans l'indépendance et dans l'obscurité;
Qui bercé dans les bras de la molle paresse,
Redoutant peu l'envie et la célébrité,
A l'ombre du bosquet que lui-même a planté,

http://rcin.org.pl

Soupire quelques vers, enfans de sa tendresse,
Goûte en paix le bonheur que sa muse a chanté,
Et couvre le sentier qui mene à la vieillesse,
Des roses de l'amour et de la volupté!

http://rcin.org.pl

L'HEUREUX VIEILLARD.

AMINTAS.

La terre a repris ses couleurs ;
J'entends déja chanter la joyeuse hirondelle :
La nature se renouvelle ;
Une fraîche rosée a ranimé les fleurs.
Je sens renaître aussi mon antique allégresse :
O matin! ton aspect fait palpiter mon cœur.
Je m'échauffe aux raïons de ce feu créateur,
Et ma défaillante vieillesse
Respire avec ce frais le souffle du bonheur.

Grace te soit rendue, ô Dieu conservateur,
Toi, dont j'ai si longtems éprouvé la clémence !
Deux fois quarante hivers ont suivi ma naissance :
Ce grand âge a passé comme un songe flatteur.
Quand je parcours l'espace immense

Où

http://rcin.org.pl

Où se perd loin de moi le berceau de mes ans,
Que je me sens ému! dans quels ravissemens
Je me rappelle encor leur douce jouissance!
D'un air contagieux, mes troupeaux, ni mes champs
N'essuyerent jamais la mortelle influence;
Jamais de mon réduit n'approcha l'indigence.
Si le malheur m'a visité,
Si quelquefois mes yeux ont répandu des larmes,
Aux jours de la félicité
Ces orages légers prêtoient de nouveaux charmes.
Hélas! sous un ciel pur, au bord de mes ruisseaux,
J'ai vu couler ces jours comme coulent leurs eaux;
Je les ai vu suivis de paisibles ténebres:
Un sommeil bienfaisant suspendoit mes travaux,
Et jamais le souci, pour troubler mon repos,
N'agita ses ailes funebres.
Dans le cours fortuné de mes lustres nombreux,
Je ne compte aucun jour perdu pour la nature.
J'eus des amis; je fis quelquefois des heureux:
J'aimois, et je connus cette volupté pure
Qui naît du doux accord d'un couple vertueux.
O jeunesse! ô saison dont tout m'offre l'image!

http://rcin.org.pl

Lorsque sur mes genoux je portois mes enfans,
Qu'en me livrant comme eux aux plaisirs de leur âg
Je me sentois pressé de leurs bras innocens,
Que je goûtois alors un bonheur sans nuage!
En voyant s'élever ces tendres arbrisseaux,
Mes yeux de l'avenir pénetroient la nuit sombre;
Je disois: ils croîtront; leurs utiles rameaux
Recevront ma vieillesse à l'abri de leur ombre.
J'ai joui, grace au ciel, du fruit de mes travaux,
Et j'ai vu le succès passer mon espérance.
En rappellant les soins que j'eus de votre enfance,
De votre pere un jour bénissez le repos;
Mes fils! si je n'ai pu vous laisser l'abondance,
Je vous ai fait des cœurs à l'épreuve des maux:
Eh! quel est le mortel exempt de leurs assauts?

Pour la premiere fois, quand je connus la peine,
Ce fut, ô ma Zélis! ce jour où sur mon sein
Ton ame s'échappa comme une douce haleine,
Où le froid du trépas glaça ta foible main,
Que tu tentois encor d'attacher sur la mienne.
Combien ce souvenir m'a fait verser de pleurs!

http://rcin.org.pl

Mais de tous nos chagrins le tems tarit la source ;
Douze fois la saison des fleurs
Au gazon de ta tombe a mêlé ses couleurs,
Et le moment approche où doit finir ma course.
J'ai, de ce terme heureux, de sûrs pressentimens :
Ce soir, sur la colline où repose ta cendre,
Je veux assembler mes enfans.
Toi qui me fis l'objet de tes bienfaits constans !
Au dernier de mes jours, daigne encore m'entendre ;
O ciel ! fais-moi mourir dans leurs embrassemens.

---

http://rcin.org.pl

LA VAINE PROMESSE.

THESTILE, DAPHNÉ.

Le midi prodiguoit ses brûlantes ardeurs,
Et Thestile dormoit sous un épais feuillage,
Quand tout-à-coup sur son visage
Il sent tomber un nuage de fleurs.
Il s'éveille surpris, apperçoit son amante,
Veut courir dans ses bras, et se trouve enchaîné.
Plus l'obstacle irritoit son ame impatiente,
Et plus son embarras faisoit rire Daphné.
Tu triomphes, dit-il; attends, attends, méchante!
Du nœud qui me retient je vais me dégager,
Et par mille baisers je saurai me venger.
Oui! dit en souriant la maligne Bergere;
Eh bien! je ne te délirai
Qu'après que tu m'auras juré

http://rcin.org.pl

De ne point m'embrasser pendant une heure entiere.
Thestile y consentit. Daphné disoit tout bas :
C'est un serment frivole et qu'il ne tiendra pas.
Mais elle a beau, pour le séduire,
Tourner sur lui, d'abord, un regard languissant ;
Ses yeux, pour cette fois, ont perdu leur empire :
Elle a beau l'appeller, et d'un air agaçant,
Lui serrer la main, lui sourire ;
Ce nouveau charme est impuissant.
Berger, dit-elle enfin, je crois l'heure passée.
Non, dit Thestile, à peine est-elle commencée.
Elle attendit encor; mais au bout d'un moment :
L'heure est passée, assurément,
Dit-elle avec dépit et comme un peu lassée.
Oh! cela ne se peut, répondit le Berger.
Eh bien, donc! puisqu'il faut que je sois embrassée,
Ne tarde plus à te venger :
Je te rends ta promesse, et te permets de prendre
Tant de baisers que tu voudras ....

La Bergere, à ces mots, se penche dans ses bras,
Lui jette un doux regard, lui sourit d'un air tendre.

http://rcin.org.pl

Thestile ému, balance un peu :
Puis, cedant au desir dont l'ardeur le tourmente,
Il applique à sa bouche une bouche de feu,
Et par mille baisers satisfait son attente.

http://rcin.org.pl

LA PIÉTÉ FILIALE.

LYCORIS ET SÉLIME.

Au déclin d'un beau jour, Lycoris et Sélime
Ayant rassemblé leur troupeau,
Se reposoient sur un côteau
Dont le soleil doroit la cîme:
Ils s'occupoient de Philémon;
Car ces jeunes enfans, modeles de tendresse,
N'avoient d'autres plaisirs que d'en parler sans cesse.
Si nous sommes heureux, j'en sais bien la raison,
Disoit Lycoris à son frere;
Les Cieux protegent notre pere:
Il le mérite. Il est si bon!

SÉLIME.

N'en doute point, ma sœur; sa vertu leur est chere.
Un soir, sous le berceau voisin de sa chaumiere,

http://rcin.org.pl

Il dormoit d'un sommeil aussi doux que son cœur ;
Sur son front j'imprimai ma bouche,
Et soudain (soit amour, ou soit que son bonheur
Se fasse ressentir à tout ce qui le touche)
Des larmes de plaisir coulerent de mes yeux.
Ce bon pere ! disois-je, à quel point il nous aime !
Il a veillé pour nous ; et dans son sommeil même,
Il sait encor nous rendre heureux !

LYCORIS.

Hier, dans quel état il revint de la plaine !
Ah ! si tu l'avois vu se traîner avec peine,
Accablé du travail et du poids de ses ans ! . . .
Tu pleures, Sélime !

SÉLIME.

Quel pere ! . . .
Nous lui devons aussi des soins reconnoissans.
Écoute ; mais sur-tout que ce soit un mistere ;
Du prix de ces paniers que tu me voyois faire,
Je viens d'acheter un mouton :
Je le destine à Philemon. . . . .

LYCORIS.

Et moi, pour l'amuser quand il est solitaire,

http://rcin.org.pl

De mon oiseau chéri, je veux lui faire un don.

Leur pere entendit ce langage ;
Il sortoit d'un buisson voisin :
Il court à ses enfans, les tient contre son sein,
Et des larmes de joie inondent son visage.
O Dieu ! dit-il, ô Dieu témoin de mon bonheur !
Dans mes bras paternels tu vois tout ce que j'aime !
Laisse-moi mes enfans ! c'est la seule faveur
Que je demande encore à ta bonté suprême !

---

http://rcin.org.pl

L'INNOCENCE DE L'AMOUR.

LUCINDE ET ZERBIN.

ZERBIN.

O ma chere Lucinde! écoute :
Je crains de m'abuser ; est-ce toi que je voi?

LUCINDE.

Tu ne t'abuses pas; oui, Zerbin, oui, c'est moi.

ZERBIN.

J'ai beau te regarder, j'en doute ;
Mes yeux peuvent m'en imposer :
Pour en être plus sûr, laisse-moi t'embrasser!

LUCINDE.

Zerbin! nous sommes au village ;
Ce n'est pas ici comme aux champs.
Sais-tu bien que ces lieux sont pleins d'esprits méchans,
Qui font passer pour crime un simple badinage!

http://rcin.org.pl

ZERBIN.

Peut-on être fâché que nous soyons heureux !

LUCINDE.

On dit que c'est l'honneur qui nous défend ces jeux.

ZERBIN.

L'honneur a tort de les défendre.
Vas, ma chere Lucinde, il n'y faut plus penser ;
Laisse-là cet honneur, et permets-moi de prendre
Un baiser sur ta main, seulement un baiser.

LUCINDE.

Volontiers... Mais, ô ciel ! qu'est-ce donc qui t'agite !

ZERBIN.

C'est un mal inconnu qui fait que je palpite.

LUCINDE.

Hélas ! Zerbin, ce mal est-il bien douloureux !

ZERBIN.

Je suis comme un enfant à qui tout fait envie.
Quand j'ai pris un baiser, j'en voudrois prendre deux :
Ai-je baisé ta main, je veux baiser tes yeux.
Cette envie est encor de mille autres suivie...
D'où cela vient-il donc ! Lucinde, apprends-le moi.

http://rcin.org.pl

LUCINDE.

Je te le demande à toi-même.

ZERBIN.

Tu dois mieux le savoir; j'ai moins d'esprit que toi.

LUCINDE.

Pourtant je n'en sais rien.

ZERBIN.

Ma surprise est extrême!

Je suis ravi quand je te voi;

Cependant je frissonne en t'abordant... pourquoi?

LUCINDE.

Et d'où vient suis-je triste, inquiette, abattue,

Quand je dois être un jour, un seul jour sans te voir!

Je voudrois au matin que la nuit fût venue;

Je soupire en voyant le soir.

Parois-tu, je rougis et je baisse la vue....

Pourquoi ce tourment-là? je voudrois le savoir.

ZERBIN.

Je ne le conçois pas.

LUCINDE.

C'est pourtant ton ouvrage:

Car pour d'autres que toi mon cœur n'éprouve rien.

http://rcin.org.pl

ZERBIN.

Je crois que c'est plutôt le tien;
Car si-tôt que je touche à ton joli corsage,
Voilà qu'un feu subit se répand dans mon sein...

LUCINDE.

Tu sais, quand nous jouons, combien je suis joyeuse:
Cependant...

ZERBIN.

Cependant!

LUCINDE.

J'ai par fois du chagrin:
Tout-à-coup je deviens taciturne, rêveuse;
Et je ne sais pas, à la fin,
Quels jeux il me faudroit pour que je fusse heureuse.

ZERBIN.

Quand les jeux t'ennuiront, tu n'as qu'à les quitter
Je t'apprendrai des chansonnettes;
Quand tu ne voudras plus chanter,
Je sais beaucoup d'historiettes;
Je pourrai te les raconter:
Puis d'autres passe-tems rempliront notre vie.
En variant ainsi nos jeux et nos discours,

http://rcin.org.pl

Nous verrons s'écouler nos jours
Comme le ruisseau pur qui fuit dans la prairie.

LUCINDE.

Hélas! contre ma peine inutile secours!
Souvent tu m'entretiens dès la naissante aurore,
Jusqu'au tems où la nuit recommence son cours:
Quand nous nous séparons, il me semble toujours
Que tu n'as point tout dit encore.

ZERBIN.

Je dis ce que je sais; mais il est, je le voi,
Bien d'autres choses que j'ignore.

LUCINDE.

C'est ce que j'imagine; et toi, Zerbin, et toi,
Es-tu toujours content, toujours gai près de moi?

ZERBIN.

Toujours, Lucinde, hormis quand ce mal me tourmente.
Je sens alors en moi, je ne sais quelle ardeur;
Je voudrois t'embrasser, te serrer sur mon cœur:
Je t'embrasse, te serre.... et rien ne me contente.

LUCINDE.

Ah! je me doutois bien que tu souffrois aussi.
Mais par quelle étrange disgrace,

http://rcin.org.pl

Notre bonne amitié nous gêne-t-elle ainsi ?
Plus j'y rêve, Zerbin, plus cela m'embarrasse.

ZERBIN.

Seroit-ce quelque sort qu'on nous auroit jetté ?

LUCINDE.

O ciel ! que dis-tu-là ! nous serions bien à plaindre.

ZERBIN.

C'est qu'il est des Bergers dont on a tout à craindre:
On dit que d'un seul mot ils ôtent la santé.

LUCINDE.

Les méchans ! pourquoi nuire à ma félicité !
Jamais à leurs troupeaux je n'ai fait de dommage.

FROSINE, *qui les avoit écoutés sans être apperçue.*

Est-il possible qu'à leur âge
On ait tant de simplicité !

LUCINDE, *à Frosine.*

Ah ! vous m'avez fait peur.

ZERBIN.

Pourquoi donc nous surprendre ?

FROSINE.

Calmez-vous, mes enfans ; je viens de vous entendre.

http://rcin.org.pl

Je sais quel est le mal que vous souffrez tous deux,
Et j'ai, pour le guérir, des secrets merveilleux.

LUCINDE, *à Zerbin.*

N'est-ce pas de ces gens qui font des sortilèges!

ZERBIN, *à Frosine.*

Mais, vous ne venez pas pour nous tendre des piéges!
Vous auriez tort! Lucinde et moi,
Nous sommes de si bonne foi!

FROSINE.

Non: soyez rassurés; je viens pour vous instruire.

LUCINDE.

Et ce mal, s'il vous plaît, comment l'appelle-t-on!

FROSINE.

Écoutez; je vais vous le dire;
Mais ne vous vantez pas de connoître son nom:
C'est l'Amour.

LUCINDE ET ZERBIN.

C'est l'Amour!

FROSINE.

Oui: ce mot vous fait rire.

ZERBIN.

Nous l'ignorions jusqu'à ce jour.

http://rcin.org.pl

LUCINDE.

Je voudrois bien savoir ce que c'est que l'Amour.

FROSINE.

L'Amour est de nos cœurs le tourment et la joie ;
Il anime nos yeux ; il embellit nos traits :
Par lui, le teint fleurit ; la grâce se deploie.
La beauté, quand elle aime, a cent fois plus d'attraits.

ZERBIN.

Ah ! je n'en puis douter ; car Lucinde est charmante.

FROSINE.

Un amant ne croit voir que l'objet qui l'enchante.

LUCINDE.

Assurément, j'ai de l'amour ;
Car je crois voir Zerbin et la nuit et le jour. . . .

FROSINE.

Mais l'heure m'appelle à l'ouvrage ;
Adieu. Si vous voulez en savoir davantage,
Retrouvez-vous ici ; je m'y rendrai ce soir.

LUCINDE.

Je brûle déja de vous voir ;
Car d'en parler, cela soulage.

http://rcin.org.pl

FROSINE.

Belle enfant ! sois tranquille, et compte sur mes soins.
Je guérirai ta maladie.

LUCINDE.

Ma bonne ! écoutez donc ; je veux être guérie ;
Mais non pas tout-à-fait, au moins.

http://rcin.org.pl

LE BOUQUET.

NINA ET DAPHNÉ.

NINA.

Vois le joli bouquet que je porte à mon sein!
Quelle douce odeur il exhale!
Qu'on a bien assorti la rose et le jasmin!
Mon bouquet est pour moi d'un prix que rien n'égale.
Aussi, je l'ai baisé souvent!...
Si tu savois, Daphné, qui m'en a fait présent!

DAPHNÉ.

Et d'où vient donc, Nina, que ce bouquet t'enchante?
Veux-tu que je devine?... Oh! je suis pénétrante!
Damon disoit...

NINA.

Damon!

http://rcin.org.pl

DAPHNÉ.

Oui; tu t'émeus!

NINA.

Oh! non;

Je ne suis point émue.... Eh! que disoit Damon!

DAPHNÉ.

Je l'entendois dire à Lisandre....

Le connois-tu, Lisandre!

NINA.

Oui, oui, je le connois.

DAPHNÉ.

Ah! l'aimable Berger! je veux te faire entendre

Des couplets....

NINA.

Mais Daphné! si tu voulois m'apprendre

DAPHNÉ.

Volontiers: mais d'abord, écoute ses couplets.

NINA.

Sont-ils longs!

DAPHNÉ.

Les voici.

NINA.

Tu me fais bien attendre!

http://rcin.org.pl

DAPHNÉ *chante.*

Ah! pourquoi ne m'entends-tu pas,
Belle enfant, aux yeux bleus, à la tresse dorée,
Quand près de toi portant mes pas,
Je cherche une brebis qui n'est point égarée?

Je t'observe furtivement,
Le front demi-couvert des fleurs de ma guirlande;
Je te salue en souriant.
Que faut-il faire, *Amour*, pour que son cœur m'entende?

NINA.

Voilà certainement une belle chanson....
Mais je voudrois savoir ce que disoit Damon.

DAPHNÉ.

Il cueilloit des muguets au pied de la colline
Que tu vois couronné d'un buisson d'aubépine.
Pour Nina, disoit-il, je veux faire un bouquet.
O Nina! je t'aimai du jour que nos Bergeres
Célebroient le printems par des danses legeres:
De leurs refus Thamire étoit l'objet,
Et pour danser tu fis choix de Thamire.

http://rcin.org.pl

En l'abordant, je te voyois sourire
D'un air si doux, si satisfait....

NINA.

Adieu, je pars ; il est dans le bosquet :
Je lui ferai le souris le plus tendre,
Et je dirai : Damon ! si tu revois Lisandre,
Dis-lui que sur mon sein j'ai placé ton bouquet.

http://rcin.org.pl

LES ÉPOUX.

MIRTIS ET DAMON.

DAMON.

Quoi! lorsqu'un doux hymen couronne nos amours,
O Mirtis! de tes yeux je vois couler des larmes!

MIRTIS.

Bannis mes secrètes alarmes!
Cher Damon! loin de nos secours,
Laisserons-nous ma tendre mere,
Dans sa cabane solitaire,
Achever tristement ses jours?

DAMON.

A quel soupçon ton cœur se livre!
Pourquoi la séparer de nous?
Le même toit, Mirtis, pourra suffire à tous:
Auprès de ses enfans notre mere doit vivre.

http://rcin.org.pl

Je serai désormais son fils,
Et mon amour pour elle égalera la tienne.

MIRTIS.

Eh bien! écoute-moi : d'abord, qu'il te souvienne
D'être docile à ses avis....

DAMON.

Oh! tu peux y compter, et je te l'ai promis;
Sa volonté sera la mienne....
Et toi, Mirtis, peut-être un jour
Tu deviendras mere à ton tour :
Nous aurons des enfans; ils seront ton image;
Comme toi généreux, tendres, compatissans....

MIRTIS.

Ah! tu me fais frémir! ces pauvres innocens!
Ils auroient, comme nous, l'infortune en partage;
Je les verrois souffrir; mon cœur, mon triste cœur
Seroit déchiré de leur plainte;
En sentant de leurs bras la caressante étreinte,
J'épancherois sur eux des larmes de douleur.

DAMON.

Les cieux nous aideront, et je suis jeune encore :
Tant qu'il me restera du courage et des bras,

Que

http://rcin.org.pl

Que nos enfans, Mirtis, ne t'inquietent pas !
Pour courir au travail, je préviendrai l'aurore.
O ! combien la fatigue aura pour moi d'appas !
Quel plaisir de braver la neige et les frimats,
Pour une épouse que j'adore !

MIRTIS

Pendant l'ardeur du jour, quelquefois dans les champs,
J'irai te présenter une coupe écumante ;
J'irai te ranimer par mes embrassemens ;
Et ma main, de ton front essuira l'eau brûlante....

DAMON.

Quels baisers, chere épouse ! ils seront pour mon cœur
Ce que la fraîcheur d'un bois sombre,
Durant la canicule, est pour un voyageur
Impatient de gagner l'ombre....

MIRTIS.

Et quand le soir viendra, délicieux instans !
Damon, il faut bien vîte aller trouver ma mere,
Afin de dissiper l'ennui de ses vieux ans.

DAMON.

N'en doute pas, Mirtis, nous saurons, pour lui plaire,
Varier nos amusemens.

http://rcin.org.pl

MIRTIS.

Tu lui raconteras quelqu'histoire touchante.
Oh! que tu peins bien la vertu!
Mon cœur est vivement ému,
Quand j'entends les récits de ta bouche éloquente.

DAMON.

Je crois déja me voir auprès de mes enfans,
M'occupant avec toi de leurs jeux innocens...
Quelles scènes voluptueuses!
Je crois voir le plus jeune assis sur tes genoux,
Entre ses levres amoureuses
Exprimer de ton sein un nectar pur et doux;
Et d'autres plus formés, sur ces roches mousseuses,
Comme de jeunes fans, bondir autour de nous.

MIRTIS.

Il faudra leur apprendre à bien aimer leur mere...
Je sens, à ce seul nom, renaître ma frayeur.
O Damon! si j'allois leur devenir moins chere!
S'ils osoient me laisser, j'en mourrois de douleur.

DAMON.

Vas! ils t'aimeront, je l'espere.
Eh! s'ils ne t'aimoient pas! idole de mon cœur,

http://rcin.org.pl

Seroient-ils le sang de leur pere ?

MIRTIS.

Quand nos beaux jours seront passés,
Nous renaîtrons dans notre image :
Dans les plaisirs de leur jeune âge,
Mille doux souvenirs nous seront retracés.

DAMON.

Mais, Mirtis, il n'est point de félicité pure :
Un jour, il faudra nous quitter.
Quand la mort, dans tes bras, viendra me visiter,
Console-toi, je t'en conjure !...

MIRTIS.

Hélas ! si je te perds, qui pourra m'arrêter !
Je te suivrai, Damon ! vivons, mourons ensemble ;
Que le même tombeau tous les deux nous rassemble !
On dira : ces époux sont unis pour jamais ;
Charmés de se confondre, ils reposent en paix.

---

http://rcin.org.pl

CHANT D'UN BARDE.

ITHONA, MORNI.

L'obscurité couvroit le palais d'Ithona :
Morni, qui traversoit les campagnes prochaines,
Entendoit pour tout bruit le murmure des chênes
Et le frémissement des eaux de Duvrana.
Il avoit repandu la terreur de ses armes,
Et revenoit vainqueur dans les bras de l'Amour :
Ithona, disoit-il, quand j'ai quitté tes charmes,
J'ai vu ton sein tremblant, tes yeux mouillés de larm
Et tu ne parois point pour chanter mon retour !

Il s'avance; aucun jour ne luit parmi les ombres :
Les portes du palais sont ouvertes et sombres ;
Le vent souffle et mugit dans les appartemens ;
Le parvis est jonché de feuillages d'automne.

http://rcin.org.pl

Il appelle Ithona; la voûte qui résonne,
Répond à ses clameurs par des gémissemens.
O ciel! que devient-il? Dans son incertitude,
Il parcourt des rochers la vaste solitude.
Le sommeil le surprend; mais quel sommeil affreux!
L'image d'Ithona se présente à ses yeux:
Son voile étoit sanglant; sa noire chevelure
Couvroit son sein d'albâtre, et cachoit sa blessure.
Le fantôme au guerrier fait entendre ces mots:
» Tu dors, Morni, tu dors, et tu perds ton amante!
» Autour de Tromaton, la mer roule ses flots;
» C'est dans ce lieu désert qu'un tyran me tourmente;
» C'est-là que Duromat, mon cruel ravisseur,
» Porte avec lui l'Amour et toute sa fureur. »
Les vents avec fracas sortoient de la montagne:
Morni s'éveille, il s'arme, il vogue sur les eaux;
De ses braves guerriers l'élite l'accompagne;
Et le troisieme jour, l'île s'offre au héros,
Comme un roc élevé sur l'humide campagne.

Son amante étoit seule, et pleuroit sur ces bords.
Soudain Morni paroît; elle baisse la vue;

http://rcin.org.pl

Un tremblement mortel agite tout son corps :
Trois fois elle se leve et retombe éperdue.
Morni lui crie : » Arrête, Ithona ; connois-moi !
» Arrête ! crois-tu voir un ennemi barbare ?
» Non, ce n'est point la mort que mon bras te prépare.
» Je viens punir un lâche ; est-il auprès de toi !
» Parle : où s'est-il caché ? je sens frémir mes armes...
» O fille de Nuat ! ne vois-tu pas mes larmes ?

ITHONA.

Qui t'a fait découvrir cet horrible séjour ?
Ah ! que n'ai-je expiré comme l'herbe inconnue,
Qui, dans un champ désert, meurt sans être apperçue !
Pourquoi viens-tu, Morni, troubler mon dernier jour ?
Tu donneras en vain des regrets à ma cendre :
Ithona, chez les morts, ne pourra plus t'entendre...
O souvenir ! la nuit enveloppoit les cieux ;
Mon frere étoit absent, mon palais sans défense ;
Des chênes embrasés m'éclairoient de leurs feux.
Un bruit d'armes soudain me remplit d'espérance :
Je crois que mon amant va s'offrir à mes yeux ;
Mais quel est mon effroi, quand fumant de carnage,
Baigné du sang des miens qu'il venoit d'égorger,

http://rcin.org.pl

Duromat, jusqu'à moi, vole et s'ouvre un passage!
Il m'entraîne mourante; il avoit à venger
D'un amour rebuté l'ineffaçable outrage....

MORNI.

Où faut-il le chercher! le traître est déja mort...
Ce jour te rendra libre, ou finira mon sort.
Si je meurs, Ithona, si ma haine est trompée,
Sur ce même rivage éleve mon tombeau;
Et dès que sur les mers tu verras un vaisseau,
Crie aux navigateurs; donne-leur mon épée;
Qu'on la porte à mon pere, afin que ce vieillard,
Du retour de son fils l'ame en vain occupée,
N'attache plus sur l'onde un inquiet regard.

ITHONA.

Eh! si Morni n'est plus, Ithona vivra-t-elle!
Mon cœur n'est point formé de ces sables mouvans;
Il ne ressemble point à ce flot infidele,
Qui monte et qui s'abaisse au gré de tous les vents.
Sous le glaive ennemi si mon amant succombe,
Je ne quitterai plus ce funeste rocher;
Le même coup, Morni, m'étendra dans la tombe,
Et mon cœur près du tien ira se dessécher...

http://rcin.org.pl

Mais le voilà, ce monstre! il fend la vague sombre.
Vois-tu tous ses guerriers! je frémis de leur nombre.

Marchons, dit le héros; et plus prompt que l'éclair,
Déja son bras terrible a fait briller le fer.
» Est-ce à moi de trembler quand mon rival approche
» Ithona! vas m'attendre au fond de cette roche;
» Et nous, amis, bravons ces guerriers menaçans;
» Leurs glaives sont nombreux, mais nos cœurs sont pu

Il dit; sa tendre amante, à ces mots, s'encourage:
En quittant le héros, ses pleurs se sont taris;
A travers ses douleurs s'échappe un doux souris,
Comme un sillon de feu luit au sein de l'orage.

L'orgueilleux Duromat descend sur le rivage;
La haine et le mépris sont marqués dans ses traits;
Son front s'est replié; son œil rouge et sauvage
Roule, à demi-couvert de ses sourcils épais.
» Sur mes rochers, dit-il, quel destin vous envoie?
» Est-ce mon Ithona que vous venez chercher?
» Vil troupeau! dans le sang sais-tu que je me noie;

http://rcin.org.pl

» Qu'on a vu sous mes coups le brave trébucher!
» Connois-tu le trésor qui fait ici ma joie!
» De mes bras vainement tu voudrois l'arracher:
» Crois-tu fondre sur lui comme un loup sur sa proie! »

Superbe! dit Morni, ne te souvient-il pas
Que tes pieds devant moi fuyoient dans les combats!
Couvert de tes guerriers, tu fais voir ton audace:
Mais montre-toi; l'effet va tromper ta menace.

Duromat s'est caché sous un rempart de fers;
Mais Morni, dans la foule, impatient s'élance:
Il le poursuit, l'atteint, le frappe de sa lance,
Et le lâche, en tombant, pousse un cri dans les airs.
Sur ses guerriers épars la mort se précipite;
Dix, aux traits du vainqueur, succombent dans leur fuite:
Le reste, à pas pressés, remonte sur les mers.
Un jeune homme expirant est couché sur le sable:
Ses yeux erroient encor sous son casque abattu.
Des plantes, dit Morni, je connois la vertu;
Guerrier! puis-je t'offrir une main secourable!
Je meurs, dit l'étranger; ton secours seroit vain:

http://rcin.org.pl

Mais de ces bords cruels mon palais est voisin :
Tu peux en voir la tour : j'y vécus près d'un frere,
Fameux dans les combats par sa valeur guerriere;
En lui donnant ce casque, apprends-lui mon destin.

Morni frémit; le casque échappe de sa main :
C'est Ithona mourante..... elle s'étoit armée;
Des flots d'un sang vermeil jaillissent de son sein;
Sa vue appesantie est pour jamais fermée.
Morni, dit-elle, adieu! tu n'as plus d'Ithona!
J'ai cherché sous tes coups une mort salutaire :
J'avois perdu l'honneur, et la vie est moins chere.
O! si j'étois restée aux bord de Duvrana,
Dans l'éclat de ma gloire, au sein de ma famille,
J'aurois coulé des jours tranquilles, sans remord;
Les vierges, dans leurs chants, auroient beni mon so
Mais je meurs, et Nuat rougira de sa fille.

Ainsi parle Ossian. Tous ses Bardes émus,
A ce triste récit laissent tomber des larmes.
Morni l'écoute; il tremble, il agite ses armes,
Et croit voir devant lui son rival qui n'est plus.

http://rcin.org.pl

Appuyé sur sa lance, il regarde la terre ;
Et son corps gigantesque est pareil au vieux pin,
Dont le sommet noirci par les feux du tonnerre,
S'incline en murmurant sur l'abîme voisin.
Au souvenir amer de la plus tendre amante,
Il sort un long soupir de son cœur enflammé.
C'est ainsi que les vents, dans leur course bruïante,
Troublent encor les airs quand l'orage est calmé.

---

http://rcin.org.pl

LE BAISER.

ÉGLÉ ET MILON.

MILON.

J'ai vu seize printems embellir la nature ;
Aucun n'est comparable à celui que je voi.
Tout m'enchante, ces fleurs, ces eaux, cette verdure :
Ma chere Égle, sais-tu pourquoi ?
C'est que je garde ici mon troupeau près de toi.

ÉGLÉ.

Et moi, j'ai vu déja treize printems éclore ;
Mais je n'en ai point vu d'aussi charmant encore.
Sais-tu pourquoi, Milon?... Égle n'acheva pas ;
Par un léger sourire elle se fit comprendre ;
Et serrant doucement le Berger dans ses bras,
Elle fixa sur lui le regard le plus tendre.

http://rcin.org.pl

Entends-tu, dit Milon, le concert des oiseaux !
Sous ces lilas fleuris qui se courbent en voûte,
Vois-tu ce ruisseau pur qui promene ses eaux !
De ce bocage, Égle, veux-tu prendre la route !

ÉGLÉ.

Je le veux bien, Milon ! viens t'asseoir près de moi ;
Car je n'ai de plaisir qu'aux lieux où je te voi.
Ah ! que ne pouvons-nous être toujours ensemble !
Mon cœur est si joyeux quand le jour nous rassemble !

MILON.

Assis-toi sur ce trefle, et leve tes beaux yeux :
Ah ! si les miens sans cesse étoient fixés sur eux !
D'où vient qu'en les voyant je baisse ma paupiere ?
Qu'est-ce donc que je sens ! quel trouble m'a saisi !
Non, dit-il en fermant les yeux de sa Bergere,
Ne me regarde pas ainsi !
A mes sens attendris cette vue est trop chere.
J'ignore, en verité, d'où cela peut venir :
Mais quand je vois tes yeux avec ce doux sourire,
Égle, le cœur me bat, il m'echappe un soupir ;
Je veux parler, ma voix sur mes levres expire.

http://rcin.org.pl

ÉGLÉ.

Cher Milon! sur mes yeux ne laisse point ta main;
J'éprouve en ce moment le trouble qui t'agite.
Mon bien-aimé! vois-tu mon sein!
Remarques-tu comme il palpite!
Oh! quand ton bras presse le mien;
Quand tu touches ma main, que mon ame est émue!
Un nuage à l'instant se répand sur ma vue.....
Ce sentiment m'étonne, et je n'y comprends rien.

MILON.

Sur les rameaux voisins, entends ces tourterelles
Former leur doux roucoulement!
De quel air d'amitié s'entrelacent leurs ailes!
Vois, vois comme leurs becs sont unis tendrement!
Ah! que ces jeux, Églé, nous servent de modeles!

ÉGLÉ.

Oui, presse-moi, Milon, presse-moi sur ton cœur;
Entrelaçons nos bras, becquetons-nous comme elles.

MILON.

Quel plaisir j'ai goûté!... je vous dois mon bonheur.
Beaux oiseaux, je vous remercie.
Puisse l'autour jamais ne vous ôter la vie!

http://rcin.org.pl

ÉGLÉ.

Grand merci : beaux oiseaux ! venez sur mes genoux ;
Venez jouer auprès de nous :
Couple charmant ! approche et ne sois point farouche.
Rien ne troublera tes plaisirs :
Tandis que mon berger va becqueter ma bouche,
Tu peux nous imiter au gré de tes desirs.....
Mais les voilà partis ! nous les troublons peut-être!

MILON.

Églé, dans mon esprit un soupçon vient de naître.
Licas chantoit hier les charmes du baiser ;
N'en seroit-ce point un !... oui, j'aime à le penser.

» O baiser, disoit-il, que ta douceur m'enchante!
» Le moissonneur, brûlé par la chaleur du jour,
» Se plaît bien moins à boire une eau rafraîchissante,
» Que ma bouche à cueillir le baiser de l'amour.
» Le bruit ravissant qu'il enfante
» Flatte mieux que les sons de la plus belle voix ;
» Et le miel de l'abeille est moins doux mille fois
» Que le baume exprimé des lèvres d'une amante.»

http://rcin.org.pl

ÉGLÉ.

C'est un baiser, Milon, et je le parirois;
Il faut qu'à Lycoris, ce soir, je le demande.
Mais raccommode ma guirlande,
Et range mes cheveux, car tu les as défaits.

http://rcin.org.pl

VUE DE LA CAMPAGNE

APRÈS UNE PLUIE D'ÉTÉ.

DAMON ET DAPHNÉ.

DAMON.

Il est passé, Daphné, ce ténébreux orage;
Le tonnerre effrayant n'ébranle plus les airs,
Et nous ne voyons plus, sur les flancs du nuage,
En longs sillons de feu, serpenter les éclairs.
Viens; tu peux sans danger sortir de ton asyle:
Regarde autour de toi comme l'air est tranquille!
Qu'attendons-nous encor! les timides brebis,
Que la crainte assembloit sous un toît de feuillages,
Se dispersent déja sur les frais pâturages,
Et de leur laine humide agitent les rubis.

http://rcin.org.pl

» Le Berger prit la main de sa jeune compagne,
» Qui promenoit par-tout ses regards enchantés : »
Daphne, lui disoit-il, vois combien de beautés
Le retour du soleil répand sur la campagne !
Comme déja le ciel a repris son azur !
Ce verd en est plus doux, le jour en est plus pur.

Vois-tu, répondit la Bergere,
Ce rideau sombre qui s'étend
Sur les monts brillans de lumiere !
Le voilà qui s'avance au bord de cet étang.
Regarde ces forêts dans l'ombre ensevelies.....
Voilà déja l'ombre qui fuit,
Et le soleil qui la poursuit :
Vois, vois comme elle court à travers les prairies !

DAMON.

Vois-tu l'arc éclatant, dont les vives couleurs
S'impriment sur le fond de cet obscur nuage ?
Il semble ramener la verdure et les fleurs,
Et descendre au vallon qu'a respecté l'orage.

http://rcin.org.pl

Daphné répondit à son tour,
En pressant le Berger d'un de ses bras d'albâtre:
Comme sur ces rosiers le papillon folâtre!
Vois le doux zéphir de retour,
Secouer les gouttes brillantes
Dont la pluie a mouillé le calice des plantes!
Vois jouer dans les airs ces vermisseaux ailés,
Qu'agite le soleil par sa chaleur active;
Et cet étang voisin... . oh! comme sur sa rive
Des saules d'alentour les rameaux sont perlés!
Comme son cristal pur répete encor l'image
Et des cieux azurés, et du prochain feuillage!

DAMON.

Embrasse-moi, Daphné!... quel sublime tableau!
Comment nous exprimer dans ce torrent de joie,
Dans ces larmes d'amour où notre cœur se noie!
Que tout ce qui m'entoure est beau!
Depuis l'astre éclatant dont les feux chassent l'ombre,
Jusqu'au germe caché du plus foible arbrisseau,
Tout présente à mes yeux des merveilles sans nombre.

http://rcin.org.pl

DAPHNÉ.

J'admire aussi, Damon, les rayons d'un beau jour;
J'aime à voir un soir pur, une brillante aurore:
Mais le charme de ton amour
Ajoute à ces tableaux un nouveau charme encore.

http://rcin.org.pl

LE BONHEUR.

Heureux qui des mortels oubliant les chimeres,
Possede une compagne, un livre, un ami sûr,
Et vit independant sous le toît de ses peres!
Pour lui le ciel se peint d'un éternel azur;
L'innocence embellit son front toujours paisible;
La vérité l'éclaire, et descend dans son cœur;
Et par un sentier peu penible,
La nature qu'il suit le conduit au bonheur.
En vain, près de sa solitude,
La Discorde en fureur fait retentir sa voix:
Livré dans le silence au charme de l'étude,
Il voit avec douleur, mais sans inquiétude,
Les États se heurter pour la cause des Rois.
Tandis que la veuve éplorée,
Aux pieds des tribunaux va porter ses clameurs,
Dans les embrassemens d'une épouse adorée,

http://rcin.org.pl

De la volupté seule il sent couler les pleurs.
Il laisse au loin mugir les orages du monde :
Sur les bords d'une eau vive, à l'ombre des berceaux,
Il dit en bénissant sa retraite profonde :
C'est dans l'obscurité qu'habite le repos.
Le sage ainsi vieillit, à l'abri de l'envie,
Sans regret du passé, sans soin du lendemain ;
Et quand l'Être éternel le rappelle en son sein,
Il s'endort doucement pour renaître à la vie.

Si le ciel l'eût permis, tel seroit mon destin.
Quelquefois éveillé par le chant des fauvettes
Et par le vent frais du matin,
J'irois fouler les prés semés de violettes ;
Et mollement assis, un La Bruyere en main,
Au milieu des bosquets humectés de rosée,
Des vanités du genre humain
J'amuserois en paix mon oisive pensée.
Le regard fixé vers les cieux,
Loin de la sphere étroite où rampe le vulgaire,
J'oserois remonter à la cause premiere,
Et lever le rideau qui la couvre à mes yeux.

http://rcin.org.pl

Tandis que le sommeil engourdit tous les êtres,
Ma Muse, au point du jour, errante sur des fleurs,
Chanteroit des Bergers les innocentes mœurs,
Et frapperoit l'écho de ses pipeaux champêtres.
Coulez avec lenteur, délicieux momens!
Ah! quel ravissement égale
Celui qu'un ciel serein fait naître dans nos sens!
Quel charme prête à nos accens
L'éclat majestueux de l'aube matinale!
Quel plaisir, sur la mousse, à l'ombre des bois verds,
De respirer le baume et la fraîcheur des airs;
D'entendre murmurer une source tombante,
Bourdonner sur le thym l'abeille diligente;
Ici, du rossignol résonner les concerts,
Là, soupirer d'amour la colombe innocente!

Souvent la douce paix qui regne dans les bois
Éleveroit ma Muse à des objets sublimes:
J'oserois consacrer mes rimes
A chanter les héros, les vertus et les loix.
De la nuit des tombeaux écartant les ténebres,
Souvent j'invoquerois ces oracles célebres,

http://rcin.org.pl

A qui l'enthousiasme a dressé des autels ;
Ces esprits créateurs, ces bienfaiteurs du monde,
Qui, par des écrits immortels,
Ont chassé loin de nous l'ignorance profonde.
Rassemblés devant moi, les grands législateurs
Offriroient à mes yeux leur code politique,
Précieux monument de la sagesse antique ;
D'autres, des nations me décriroient les mœurs,
Et l'affligeant tableau des humaines erreurs,
Et les faits éclatans consignés dans l'histoire.
Combien je bénirois Titus et sa mémoire !
Que Socrate mourant me coûteroit de pleurs !
Mais puissé-je oublier les héros destructeurs,
Dont le malheur public a fait toute la gloire !

Dans un beau clair de lune, à penser occupé,
Et des mondes sans nombre admirant l'harmonie,
Je voudrois promener ma douce rêverie
Sous un feuillage épais, d'ombres enveloppé,
Ou le long d'un ruisseau qui fuit dans la prairie.
La nuit me surprendroit, assis dans un festin,
Auprès d'une troupe choisie,
Conversant

http://rcin.org.pl

Conversant de philosophie,
Et raisonnant, le verre en main,
Sur le vain songe de la vie.

Pour sauver de l'oubli ses écrits et son nom,
Qu'un autre se consume en de pénibles veilles :
Si je cueillois, Églé, sur tes lèvres vermeilles
Le prix flatteur d'une chanson ;
A mes vers négligés, si tu daignois sourire,
Seroit-il pour mon cœur un suffrage plus doux ?
T'intéresser, te plaire, est le but où j'aspire :
De l'immortalité je serois moins jaloux.
Que me fait près de toi l'opinion des hommes ?
Que me fait l'avenir ? le présent est à nous :
Notre univers est où nous sommes.

Mais le tems ennemi précipitant son cours,
Fanera sur mon front la brillante couronne
Dont je suis décoré par la main des Amours,
Comme on voit se faner le feuillage d'automne.
Bienfaisante amitié que j'adorai toujours,
Répare du plaisir les douloureuses pertes !

http://rcin.org.pl

Ses sources dans mon cœur seront encore ouvertes,
Si ta faveur me reste au déclin de mes jours.

Félicité du sage! ô sort digne d'envie!
C'est à te posséder que je borne mes vœux.
Eh! que me faudroit-il pour être plus heureux?
J'aurai, dans cette courte vie,
Joui de tous les biens répandus sous les cieux;
Chéri de toi, ma douce amie,
Et des cœurs droits qui m'ont connu,
D'un riant avenir égayant ma pensée,
Adorateur de la vertu,
N'ayant point à gémir de l'avoir embrassée,
Libre des passions dont l'homme est combattu,
Je verrai sans effroi se briser mon argile:
Qu'a-t-on à redouter lorsqu'on a bien vécu!
Un jour pur est suivi par une nuit tranquille.

Pleurez, ô mes amis, quand mon luth sous mes doig
Cessera de se faire entendre;
Et si vous marchez quelquefois
Sur la terre où sera ma cendre,

http://rcin.org.pl

Dites-vous l'un à l'autre : il avoit un cœur tendre ;
De l'amitié fidelle il a chéri les loix.

Et toi, qui réunis les talens et les charmes,
Quand près de mon tombeau tu porteras tes pas,
Tu laisseras peut-être échapper quelques larmes....
Ah ! si je puis briser les chaînes du trépas
Pour visiter encor ces retraites fleuries,
Ces bois, ces côteaux, ces prairies,
Où tu daignas souvent me serrer dans tes bras ;
Si mon ame vers toi peut descendre ici-bas,
Qu'un doux frémissement t'annonce sa présence !
Quand le cœur plein de tes regrets,
Tu viendras méditer dans l'ombre des forêts,
Songe que sur ta tête elle plane en silence !

Fin du Livre premier.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

IDYLLES.

LIVRE SECOND.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

IDYLLES.

LE RUBAN.

LUCILE ET MIRTIL.

LUCILE *à part.*

Le voilà, le perfide! ah! que je suis émue!

MIRTIL *à part.*

L'infidelle soupire... et je soupire aussi!

LUCILE.

J'ai bien regret d'être venue;
Je ne m'attendois pas à te trouver ici:
Mais je vais m'en aller pour éviter ta vue;
Une autre fois je chercherai
Mon ruban qui s'est égaré.

http://rcin.org.pl

MIRTYL *l'arrêtant.*

Ah! cruelle, es-tu donc fâchée
D'être encore une fois condamnée à me voir?

LUCILE *cherchant son ruban.*

Ce n'est pas qu'au ruban je sois bien attachée;
Pour te le rendre, ingrat, j'aurois voulu l'avoir.
C'est un don qu'autrefois m'avoit fait ta tendresse;
J'en ornois mes cheveux, je le portois pour toi....
Quand tu le trouveras... pour gage de ta foi,
Tu peux l'offrir à ta maîtresse.

MIRTIL *suivant Lucile qui va ça et là, le corps penché.*

Mon ruban ne te plaisoit pas;
Tu n'en veux recevoir que d'une main plus chere...
Ceux de Lamon, sans doute, ont pour vous plus d'app
Je suis pauvre, il est riche... il a droit de vous plaire.

(*s'arrêtant devant elle, et croisant les bras.*)

Hélas! si tu m'aimois, quel seroit mon destin!
Nul mortel ne m'eût fait envie,
Et voilà que dans le chagrin
Je vais finir ma triste vie!
L'éclat d'un jour pur et serein,

http://rcin.org.pl

Pour mes yeux n'aura plus de charmes;
Je gémirai dès le matin,
Et le soleil, à son déclin,
Me retrouvera dans les larmes.

(*se promenant d'un air accablé.*)

Tout ce qui m'environne irrite ma douleur:
Ici, sur mes genoux, reposoit la cruelle;
Ici, mes plus beaux jours s'écouloient auprès d'elle.
Ici, par cent baisers, (ô comble de l'horreur!)
L'ingrate m'assuroit d'une amour immortelle....

(*s'approchant de Lucile, et la regardant.*)

Je t'entends soupirer! tu pleures, infidelle!
Et tu ne pleures pas de me percer le cœur!

LUCILE.

Va! c'est toi qui n'es qu'un trompeur.
Laisse-moi... va trouver cette amante nouvelle
Que peut séduire aussi ton langage imposteur...
Hélas! à me tromper tu n'avois point de gloire:
J'avois tant de plaisir à croire
Que de mes sentimens tu faisois ton bonheur!

MIRTIL *se jettant aux pieds de Lucile.*

Quoi! tu peux te livrer à d'injustes alarmes!

http://rcin.org.pl

J'en jure par tes mains que je couvre de larmes :
C'est toi seule que j'aime.

LUCILE.

Ose-tu l'assurer ?
Tu m'aimes!... pleure, ingrat, après m'avoir trahie...
Tu m'aimes, toi qui fais le tourment de ma vie !

(*en sanglotant.*)

Que tu vas me désespérer !
Je ne pourrai survivre à cette perfidie :
Je sens que j'en mourrai... Quand je ne serai plus,
Tu pleureras alors ta malheureuse amie,
Et tes pleurs seront superflus.

MIRTIL *se levant avec vivacité.*

Qui ! moi !... moi ! je suis infidele !
Non, je ne le suis pas ; c'est Lucile, c'est elle ;
Lamon a su lui plaire... oui, parjure ! c'est toi :
Ne l'épouses-tu pas au mépris de ta foi ?

LUCILE.

Moi ! j'épouse Lamon ! qui te l'a dit ?

MIRTIL.

Lui-même.

http://rcin.org.pl

LUCILE *se précipitant au cou de Mirtil.*

Ah! je respire; il me trompoit.
Ce méchant que je hais, et qui veut que je l'aime,
De nous brouiller sans doute avoit fait le projet.
Si tu savois ce qu'il disoit!
Hier, j'étois assise auprès de ma chaumiere;
Je t'attendois, Mirtil, et tu n'arrivois pas;
Quelques larmes déja couloient de ma paupiere.
Le cruel vint à moi... » Pauvre Lucile, helas!
» Sais-tu que ton Mirtil aime une autre Bergere!...

MIRTIL.

Ah! Lucile....

LUCILE.

A ces mots, je tombai dans ses bras,
Et des ruisseaux de pleurs inondoient mon visage.
Le trompeur ajouta: » Venge-toi d'un volage;
» Lucile, épouse-moi; tes jours seront heureux;
» J'ai de l'or, des troupeaux et de vastes campagnes;
» Tu jouiras d'un sort au-dessus de tes vœux,
» Et tu feras envie à toutes tes compagnes ».
Je répondis: Lamon, tu peux garder ton or;
» Mirtil m'aimoit, et sa tendresse

http://rcin.org.pl

» Étoit pour Lucile un trésor :
» Mirtil ne m'aime plus ; j'ai perdu ma richesse ;
» Mais quoique le perfide ait trahi sa promesse,
» Je sens bien que je l'aime encor ».

O Dieu ! que j'ai souffert dans cette nuit cruelle !
Je disois en pleurant : » Je veux aller revoir
» Les lieux où tant de fois j'ai trouvé l'infidele,
» Et j'y mourrai de désespoir ».
Je suis venue ici livrée à mes alarmes ;
J'ai senti mon cœur battre, alors que je t'ai vu :
Je cherchois un ruban qui n'étoit point perdu ;
Mais je voulois cacher le sujet de mes larmes.

http://rcin.org.pl

L'HYVER.

DAPHNIS.

Que l'hiver plait à mes regards !
Quelle clarté brillante et pure
Le soleil prête à ces brouillards,
Dont s'enveloppe la nature !
Quel beau mélange offrent ces grains,
Dont la pointe paroît à peine,
Ces noires souches de sapins
Coupant la blancheur de la plaine,
Ces perles que le vent promene
Sur les rameaux de nos buissons,
Et cette neige éblouissante,
Sur qui la lumiere naissante
Fait étinceler ses raions !

Dans les étables enfumées,

http://rcin.org.pl

Les troupeaux reposent en paix,
Tandis qu'emportant des forêts
Sa lourde charge de ramées,
Le bœuf, au milieu des frimats
Imprime tristement ses pas.

Je n'entends plus sur sa musette
Le berger chantant ses amours,
Ni la matineuse fauvette
Qui me charmoit dans les beaux jours :
Mais près de moi, je vois encore
Le roitelet et le moineau
Voler au lever de l'aurore,
Et becqueter le verd nouveau
Dont la campagne se colore.

Que j'aime à reposer mes yeux
Sur le toît de ma jeune amante,
D'où cette vapeur ondoyante
Monte, en noirs flocons, vers les cieux!
Là, s'occupant de moi, peut-être,
Assise auprès de son foyer,

http://rcin.org.pl

Lisis aspire à voir renaître
Le premier bouton printanier.
O ma Lisis! que tu m'es chere!
Je t'aimai du jour que Glycere
Égara deux de ses agneaux:
Tu voyois sa douleur amere,
Et tu donnas à la bergere
Deux de tes agneaux les plus beaux.

Pendant la saison orageuse,
Je veux, sur ma flûte amoureuse,
Former pour toi de tendres airs.
O Lisis! puissent mes concerts
Être aussi doux que ta pensée,
Quand des malheureux que tu sers
L'image à tes yeux s'est tracée!

http://rcin.org.pl

L'OISEAU.

ATIS ET ZILA.

Un jour à sa Bergere Atis porte un oiseau.
Je l'ai pris, lui dit-il, sous le prochain berceau;
Caché dans l'ombre du feuillage,
A tout le peuple aîlé je tenois ce langage:
» Venez! c'est à Zila que je veux vous offrir.
» Est-il quelqu'un de vous qui puisse être farouche?
» Petits oiseaux! combien elle va vous chérir!
» Vous aurez tout le jour des baisers de sa bouche;
» Vous serez nourris de sa main;
» Vous serez admis dans sa couche,
» Et vous dormirez sur son sein ».
J'ignore si ma voix a su se faire entendre:
Mais celui-ci s'est laissé prendre.
On eût dit que, charmé d'un aussi beau destin,
Il se prêtoit à mon dessein,
Tant il sembloit peu se défendre!

http://rcin.org.pl

ZILA.

Bel oiseau! tu veux donc habiter parmi nous!
Ah! demeure, je t'en conjure:
Nous t'offrirons une onde aussi fraiche, aussi pure,
Que l'onde qui s'échappe à travers les cailloux,
Des grains, des fleurs, de la verdure,
Tous les plaisirs enfin qui flatteront tes goûts...
Mais vois-tu comme il bat de l'aile!...
Hélas! s'il appelloit sa compagne fidelle!
Comme nous, n'a-t-il pas un cœur?
Sans un objet d'amour, peut-on passer la vie?
Quand tu l'a pris, peut-être il quittoit son amie
Encor rempli de son bonheur,
Il couroit en aveugle à ce piége trompeur!
Pour un moment mettons-nous à sa place.
Si l'on vouloit un jour me séparer de toi,
Y consentirois-tu, dis-moi?
Et si je te perdois... quelle affreuse disgrace!
Atis! il faut le rendre à ses premiers liens.
Adieu, petit oiseau! va dire à ton amie,
Qu'enchaine comme toi, sous une loi chérie
En faveur de ses feux, Atis fit grace aux tiens.

http://rcin.org.pl

GALLUS.

Je t'invoque, Aréthuse! ô toi! qui sur tes bords,
Du pasteur de Sicile animas les accords!
Prête-moi de ses chants la douceur immortelle!
A mon ami Gallus, je consacre mes vers:
Puissent-ils parvenir jusqu'à son infidelle,
Et puisse ton eau pure, en coulant sous les mers,
Jamais ne se confondre au sein des flots amers!
Tandis que mes brebis paissent l'herbe nouvelle,
Je chanterai Gallus et sa flamme cruelle:
L'écho des bois m'entend; il redit tous les airs.

Naïades! quels réduits vous cachoient sa disgrace,
Quand d'un indigne amour il expiroit frappé!
De vos pas écartés nous ne vîmes la trace,
Ni sur les hauts sommets du Pinde et du Parnasse,
Ni sur les bords fleuris de l'onde Aganippé.

http://rcin.org.pl

Les lauriers, les buissons, les pins du mont Ménale
Ont arrosé de pleurs sa cime pastorale :
Le Licée a gémi, quand Gallus a paru
Sur un rocher desert tristement étendu
Auprès de ses agneaux, qui refusant de paître,
Sembloient s'associer aux peines de leur maître.

Il fut environné d'un cercle de pasteurs ;
On voyoit accourir tout ce peuple en alarmes :
Tous répétoient : pourquoi d'inutiles douleurs !
Apollon s'approcha : quelles folles ardeurs !
Lycoris, lui dit-il, cet objet de tes larmes,
Brave pour ton rival et la neige et les armes.
Silvain parut aussi, le front couvert de fleurs,
Secouant dans ses mains des tiges verdoyantes.
Pan s'offrit, coloré de mûres éclatantes :
Treve aux regrets, dit-il ! l'Amour rit de nos pleurs :
Ils plaisent au cruel, comme l'onde aux rivages,
Et la fleur du Cityse aux abeilles volages.

Bergers, leur répondit ce malheureux amant,
Derniers imitateurs de l'antique harmonie !

http://rcin.org.pl

Vous conterez ma peine aux monts de l'Arcadie.
O! que ma cendre un jour dormiroit mollement,
Si vos flûtes chantoient mon amoureux tourment!
O! que n'ai-je habité cette heureuse retraite,
Vendangé vos raisins, ou conduit vos troupeaux!
J'aurois peut-être aimé Philis ou Timarette:
Brunis par le soleil, leurs traits sont-ils moins beaux!
Le lys n'efface point la sombre violette.
Nonchalamment couché parmi des pampres verds,
Auprès de mes amours je passerois ma vie:
Timarette, pour moi, cadenceroit des airs;
Philis me cueilleroit les fleurs de la prairie...
Ah! reviens, Lycoris! que je vive avec toi!
Qu'avec toi je vieillisse auprès de ces fontaines,
A l'ombre de ces bois, sur l'émail de ces plaines!
Que je serois heureux d'y posséder ta foi!
Mais dans les champs de Mars un fol amour t'appelle;
Et loin de ta patrie, (ô malheur trop certain!)
Tu cours sans moi, cruelle, aux bords glacés du Rhin
Sur les Alpes qu'entoure une neige éternelle.
Ah! puissent t'épargner les rigoureux frimats,
Et les glaces mollir sous tes pieds délicats!

http://rcin.org.pl

Pour moi, j'habiterai ce rivage tranquille;
Là, sur le chalumeau du berger de Sicile,
Des antiques pasteurs je redirai les airs,
Des hôtes de ces bois je veux chercher l'asyle,
Et cacher ma douleur au fond de leurs déserts.
Sur les arbres naissans je graverai mes vers;
Tous les jours je verrai ces écorces fidelles
S'accroître, et mes amours s'accroîtront avec elles.
J'irai sur le Ménale et dans ses antres frais;
Les Nymphes de mes pas deviendront les compagnes;
Souvent je percerai d'inévitables traits
Le sanglier farouche, errant dans les campagnes;
Seconde de mes chiens, dans le plus froid des mois,
Du mont Parthénien j'assiegerai les bois.
Il me semble courir sur ces roches désertes;
Mes cris frappent au loin ces bois retentissans;
Mes traits volent... que dis-je! ah! secours impuissans!
Comme si ces travaux me payoient de mes pertes!
Comme s'ils appaisoient la fievre de mes sens!

Des bois et des chansons déja mon goût se lasse.
Adieu, forêts, adieu!... qu'importe ce séjour!

http://rcin.org.pl

Peut-on changer de cœur comme on change de place
Quand l'Hebre m'eût versé ses flots chargés de glace,
Il faut aimer; tout aime, et je cede à l'amour.

http://rcin.org.pl

L'ATTENTE DU RETOUR.

Onde fraîche, pure et limpide
Qui voyois Églé sur tes bords!
Bois qui prêtois ton ombre à sa pudeur timide!
Belles fleurs dont ses pas ont foulé les trésors!
Tilleul dont la voûte légere
A favorisé mon bonheur!
Tendre écorce, dépositaire
Des plus doux secrets de mon cœur!
Lieux qui m'entretenez d'une amante si chere!
Soyez témoins de ma douleur!
C'est ici, qu'oubliés de toute la nature,
Nos jours sembloient couler dans un rêve enchanteur.
C'est là que de sa tige enlevant une fleur,
Elle en voulut parer la couche de verdure
Où j'avois été son vainqueur.

Aurois-tu donc appris d'une puissante Fée

http://rcin.org.pl

Cet art suprême de charmer!
Je l'ai vue attirer les chênes du Riphée:
J'ai vu même, à sa voix, la foudre s'allumer.
Mais ce n'est point ton air folâtre,
Ni ton souris, ni tes beaux yeux,
Ni l'or flottant de tes cheveux
Répandus sur ton cou d'albâtre,
C'est ton amour, Églé, cet amour généreux,
C'est ta fidelité que mon cœur idolâtre.

O Dieux! veillez sur elle, et ramenez ses pas
Au sein des paisibles chaumieres!
La plus jeune de nos Bergeres
Vous fera don pour moi de l'agneau le plus gras.
En longs habits de lin, je veux suivre la fête;
Je tiendrai des paniers que le myrte a tressés,
Et d'autres myrtes sur ma tête
Seront mollement enlacés.

Quand verrai-je l'aurore, avec ses doigts de rose,
Ouvrir à ce beau jour les campagnes des airs!
Muses! pour le chanter, preparez vos concerts!

Que

http://rcin.org.pl

Que l'Alcion plaintif dans son nid se repose ;
Qu'un vase aux larges flancs me prodigue le vin :
Je veux jusqu'à l'aube naissante
Prolonger un joyeux festin,
Et voir se réfléchir dans ma coupe écumante
Les premiers rayons du matin.

Prends cette même robe, élégante parure,
Qui sur tes attraits innocens
Étaloit sa blancheur éblouissante et pure,
Quand tu vins enflammer mes sens ;
Couronne ton front de guirlandes
Comme au plus brillant de tes jours :
Nous irons à Vénus présenter nos offrandes
Et la solliciter de servir nos amours ;
Nous irons visiter la treille
Où souvent, de Titon la compagne vermeille,
Nous vit, le verre en main, sur le lit de gazon
Que nous avions foulé la veille.
Les Faunes indiscrets qui nous prêtoient l'oreille,
Ont retenu cette chanson :

» N'allons jamais chercher une lointaine rive ;

http://rcin.org.pl

» C'est un tems perdu pour l'amour.
» Tandis que nous errons, ce Dieu fuit sans retour,
» Et l'éternelle nuit arrive ».

---

http://rcin.org.pl

LES RUSES DE L'AMOUR.

ROSINE ET SILVARETTE.

Sous un myrte fleuri, Silvarette et Rosine
S'entretenoient de leurs amans.
Un jour, dit Silvarette, un beau jour de printems,
Daphnis devoit se rendre à la grotte voisine:
Je promis de l'y joindre; il m'attendit longtems:
J'arrive enfin, sans fleurs, ma guirlande brisée,
Mes rubans en désordre, et les cheveux épars:
» Berger, dis-je en baissant mes timides regards,
» Damon m'a retenue, et l'heure s'est passée.
» Je voulois m'échapper pour voler sur tes pas;
» Je n'ai point eu de paix qu'il ne m'ait embrassée. »
Mon jaloux murmuroit tout bas;
Mille soupçons cruels agitoient sa pensée.
Il me fuit; je l'appelle; il ne m'écoute pas:

http://rcin.org.pl

L'instant d'après, il vient avec un air farouche;
Et voyant un enfant qui jouoit dans mes bras,
Le reproche déja s'échappoit de sa bouche.
Méchant, lui dis-je alors, murmure une autre fois:
Ce Damon qui t'alarme... est l'enfant que tu vois.

J'ai bien ri, certain jour, disoit l'autre bergere:
Mirtil, assis près d'un buisson,
Entendit prononcer son nom
Par une voix douce et legere.
Veux-tu m'aimer, lui dit la voix?
Je suis une brune charmante.
Non, s'écria Mirtil; on n'aime qu'une fois,
Et j'ai Rosine pour amante.

Pourrois-tu voir, sans t'enflammer,
Mes yeux noirs, mon teint frais et ma bouche mign

Quand tu serois Vénus, pardonne!
Je ne puis, reprit-il, non, je ne puis t'aimer.

Et la voix poursuivit encore:

http://rcin.org.pl

Ingrat ! la beauté qui t'adore
Fera désormais ton tourment ;
Elle t'enlevera ta brebis la plus chere.
—Prends même le troupeau ; je crains peu ta colere :
Que Rosine me reste, et je serai content.

Tu la perdras, alloit-on dire ;
Mais la voix s'interrompt par un éclat de rire.
Mirtil est furieux... il accourt... c'étoit moi.
Trompeuse, me dit-il, quelle étoit ton envie ?
Pouvois-tu douter de ma foi ?
Quand on t'aime un seul jour, c'est pour toute la vie.

http://rcin.org.pl

LES TOMBEAUX.

DAMETE ET MILON.

MILON.

J'apperçois dans ce lac, auprès de ces roseaux,
Une colonne renversée!

DAMETE.

C'étoit un monument; l'urne est au bord des eaux.

MILON.

Ah! Dieux! quelle scène est tracée
Sur ce marbre où la ronce a jetté ses rameaux!
J'y vois les horreurs de la guerre,
Sous des coursiers fougueux des mourans entraînés,
Les chars des vainqueurs forcenés
Roulant parmi des corps entassés sur la terre...

http://rcin.org.pl

La tombe que d'un crime on ose ainsi charger,
N'est point assurément la tombe d'un Berger.

DAMETE.

Un Berger! dis un monstre! il dévasta nos plaines:
Comme un brigand farouche, il vint donner des chaînes
A de foibles enfans, à d'innocens pasteurs,
A des vieillards cachés dans leurs humbles chaumieres,
Foula d'un pied sanglant l'espoir des moissonneurs,
Et sema dans ces champs les membres de nos peres.
Le barbare! il craignoit qu'oublié des humains,
Avec lui, chez les morts, il n'emportât sa gloire;
Et pour éterniser sa coupable mémoire,
Ce tombeau que tu vois fut construit de ses mains.

MILON.

Exécrable tyran!... mais, certes, je l'admire!
Il veut que le passant ait soin de le maudire;
Et voilà maintenant son monument brisé!
La fange est confondue avec ses cendres viles;
Et dans ce vase délaissé,
On entend siffler les reptiles!
Qui ne riroit de voir, au casque du vainqueur,
S'asseoir la grenouille paisible,

http://rcin.org.pl

Et d'impurs limaçons se traîner sans frayeur
Le long de son glaive terrible !
Non, je ne voudrois pas de l'or du monde entier,
Si par un crime il falloit le payer :
J'aimerois mieux, en paix avec moi-même,
N'avoir que mes brebis, n'en eussé-je que deux !
J'en immolerois une aux Dieux,
Pour bénir leur bonté suprême.

DAMETE.

Viens ! je veux te montrer un monument plus beau :
Suis-moi jusqu'à la tombe où repose mon pere.

MILON.

Il a laissé dans son hameau
Un souvenir que je révere.
Je te suis ; Alexis gardera mon troupeau.

DAMETE.

Tout ce que tu vois est l'ouvrage
De ses industrieux efforts :
Cette contrée étoit sauvage ;
Il y fit germer des trésors :
C'est lui qui planta ce bocage ;
C'est lui qui, pour baigner nos bords,

http://rcin.org.pl

Attira ce ruisseau de son lointain rivage;
Et voici son tombeau sous ce riant ombrage!
On diroit que, du sein des morts,
Il embellit pour nous son modeste héritage!

MILON.

Ami! des Dieux vengeurs adorons l'équité;
Ils brisent le tombeau d'un tyran détesté,
Qui, par les pleurs du monde, a signalé sa gloire,
Tandis que ce mortel, cher à l'humanité,
Fait respecter sa cendre et bénir sa mémoire.

http://rcin.org.pl

LE BAISER GARDÉ.

Damon, près de faire un voyage,
Demandoit à Misis la faveur d'un baiser;
Sa cruelle maîtresse osa le refuser.
Va, dit-elle en riant, je le retiens pour gage,
Et tu peux compter, foi d'amour,
Que tu l'auras à ton retour.
La chose étant ainsi conclue,
Damon part: Misis pleure; elle croyoit l'aimer.
Mais le jeune Licas vient de frapper sa vue:
Dès ce premier moment, il a su l'enflammer,
Et la fiere Misis à ses vœux s'est rendue.
Damon revient toujours épris;
Il vole chez Misis: mon baiser? — L'infidelle
Rougit, baisse les yeux: tu vas être surpris;
Pendant ta longue absence, il est venu, dit-elle,
Un autre Berger qui l'a pris.

http://rcin.org.pl

SOIRÉE D'HIVER.

L'orage, au gré des aquilons,
Promene dans les airs son humide cortège;
Les fleuves suspendus sont couverts de glaçons;
Et dans la gorge des vallons,
Je ne vois qu'un tapis de neige,
Où j'ai vu fleurir les gazons.
Mais l'Hiver cessera d'attrister la nature.
Que ne puis-je de même, aux rayons d'un beau jour,
Voir s'éloigner les maux dont m'afflige l'Amour!
Si-tôt que le Printems ramene la verdure,
La tourterelle dans les bois,
Auprès de son ami, fait résonner sa voix;
Sur un lit émaillé, l'onde coule et murmure;
Les cieux, d'un doux éclat paroissent s'animer;
On entend sur les fleurs soupirer le zephire:
L'air, la terre, les eaux, et tout ce qui respire,

http://rcin.org.pl

Annonce le bonheur d'aimer.
Mais le chant des oiseaux, les fleurs de la prairie,
Rien ne peut me guérir de ma mélancolie.
Si le char du soleil quitte le sein des mers,
Je commence ma triste plainte ;
Si du ciel azuré, la nuit couvre l'enceinte,
Par de nouveaux soupirs je fatigue les airs.
Heureux le villageois, quand du haut des montagnes,
Il voit l'obscurité tomber sur les campagnes !
Sa tâche est terminée, il goûte le repos ;
Des alimens grossiers sont rangés sur sa table,
Et le plaisir inaltérable
Lui fait oublier ses travaux.
Pour moi, lorsqu'au front des étoiles
La nuit a déployé ses voiles,
Je rêve à mes tourmens, je brûle, je gémis,
Le sommeil ne m'est plus permis.
Je me dis quelquefois : quand cesseront mes larmes?
Quand mes regrets amers n'auront-ils plus de cours?
Ce fantôme adoré m'accompagne toujours ;
Rien ne peut effacer l'image de ses charmes ;
L'art me prête contre eux d'inutiles secours.

http://rcin.org.pl

Je revois cette Églé, cette amante fidelle ;
Je la revois encore plus belle ;
Je sens quelque soulagement
Aux pleurs que je verse pour elle.
Églé ! ma douleur te rappelle !
Hélas ! c'est le seul bien qui reste à ton amant.
Que me fait le jour qui m'éclaire ?
Je n'en jouissois que pour toi :
Que m'importe ce monde où tu n'es plus à moi,
Où ta belle ame est étrangere !
Du plus vil interêt on y chérit la loi :
L'univers est peuplé d'une foule vulgaire
Qui ne respire que pour soi ;
Et la sincérité, la tendresse, la foi,
Pour ces cœurs corrompus ne sont qu'une chimere ;
Fuyez leurs jeux et leurs concerts !
Éloignez-vous des lieux où brille l'allégresse,
Chers confidens de ma tristesse !
O mes vers ! preferez les plus affreux déserts.
Je veux, au fond des bois, égarer ma pensée ;
C'est là que mon amante est par-tout retracée.
Souvent je crois l'entendre, et ce n'est qu'un ruisseau

http://rcin.org.pl

Qui baigne, en murmurant, les bords de son rivage:
Souvent je crois la voir, et ce n'est qu'un rameau
Dont les vents agitent l'ombrage.
Assis sur un rocher, et plus morne que lui,
J'invoque, dans mon infortune,
Les astres de la nuit, et le ciel et la lune.....
Ils sont sourds, et mon cœur ne trouve point d'appui.
Doux entretiens de ma maîtresse!
Hélas! qu'êtes-vous devenus!
Une mere... un tyran l'arrache à ma tendresse!
O Nymphes de ces bois! vos attraits sont perdus;
Et vous, qu'embellissoit sa vue enchanteresse,
Tombez, arbres, tombez! vous ne la verrez plus.

http://rcin.org.pl

LE VILLAGE DÉTRUIT.

Enfin je vous revois, délicieux vallons!
Lieux où mes premiers ans couloient dans l'innocence!
Campagne où régnoit l'abondance!
Je reviens fouler tes gazons.
Mes regards vont chercher, du haut de la colline,
Le ruisseau qui fuyoit d'une roche voisine,
Intarissable dans son cours,
La ferme cultivée où je passois mes jours,
L'église vénérable, et le bois d'aubépine
Qui servoit d'asyle aux amours.....
Comme tout est changé! ce ruisseau solitaire
Roule couvert de mousse au milieu des roseaux:
On n'entend sur ses bords que les tristes vanneaux
Et ce haut peuplier, dont la feuille légere
Frémit autour de ses rameaux.
Sur le rivage de cette onde,

http://rcin.org.pl

Je prétendois fixer ma course vagabonde :
Je voulois, heureux casanier,
Vivre avec mes voisins dans une paix profonde,
Les attirer souvent auprès de mon foyer,
Végéter dans l'insouciance,
Et vieillir sous le maronier,
Dont la cime touffue ombragea mon enfance.
Combien de fois sous son berceau,
Qui maintenant protège une triste bruyere,
J'ai vu les jeux naifs des filles du hameau,
Les danses qu'on formoit sous les yeux d'une mere,
Les prix donnés par un vieillard,
Et leur gaîté sans feinte, et leurs plaisirs sans art !
Combien de fois, le soir, dans la saison fleurie,
J'entendis résonner les frêles chalumeaux,
Le cornet des bouviers rappellant leurs taureaux,
Le bruit d'une rustique orgie,
Le chant du villageois libre de ses travaux,
Et le bêlement des agneaux
Qui regagnoient la bergerie !

Dans cette friche inculte où rampe le chardon,

http://rcin.org.pl

Le pasteur vertueux avoit son presbytere :
C'étoit un bon vieillard adoré du canton,
Occupé des devoirs de son saint ministere,
Riche avec peu de bien, n'ayant d'ambition
Que celle d'aider la misere.
A tous les malheureux il ouvroit sa maison ;
Sa bourse leur étoit commune.
De jeunes orphelins, des soldats mutilés,
Et d'humbles passagers, jouets de l'infortune,
Près de son feu, l'hiver, se trouvoient rassemblés.
Tous ces rebuts de l'indigence,
A sa table frugale étoient sûrs d'être admis,
Et recevoient l'accueil qu'après sa longue absence,
On fait au meilleur des amis.

Ici, du Magister la demeure bruyante
A fait place aux buissons qui bordent le chemin
De leur muraille verdoyante.
Dès qu'il paroissoit le matin,
Les enfans, à sa voix paisible ou menaçante,
Étoient instruits de leur destin.
Quand par fois un bon mot s'échappoit de sa bouche,

http://rcin.org.pl

Son front épanoui brilloit d'un ris flatteur ;
Mais il inspiroit la terreur
Si-tôt qu'il reprenoit son air dur et farouche.
Ses grands talens le rendoient vain ;
Car il se connoissoit un mérite suprême :
Il savoit lire, écrire, et chanter au lutrin,
Prédire la marée, arpenter un terrein ;
Il chiffroit aisément, et le bruit couroit même
Qu'il savoit un peu de latin.
Sa gloire a disparu, triste effet de la guerre !
Le toit qu'il habitoit n'entend plus ses accens.

Plus loin, sur ces débris, un feston de lierre
Attiroit les regards des avides passans.
Là, le joyeux convive, en buvant à la ronde,
Débitoit son histoire et régloit le canton.
Là, tout en gouvernant le monde,
Le grave politique oublioit sa raison.
J'aime à me rappeller encore
L'humble appareil de ce réduit,
Le mur blanc, le plafond sonore,
Le meuble savamment construit,

http://rcin.org.pl

Servant le jour d'armoire, et d'alcove la nuit;
Le jeu de l'oie, et les images,
Les foyers egayés, dans la belle saison,
D'une tenture de feuillages,
Et le chambranle orne de tasses du Japon,
Qui, du tems ennemi, laissoient voir les ravages,
Et l'horloge de bois suspendue au salon.
Agreable séjour, ta rustique opulence,
Qui donnoit à chaque buveur
Un soupçon de son importance,
N'a pu retarder ton malheur.
Le bucheron, sous la tonnelle,
Ne va plus dire sa chanson,
L'épouse du fermier, raconter sa nouvelle:
L'artisan, pour l'entendre, immobile auprès d'elle,
N'a plus le coude à table et les mains au menton,
Et l'hôte à les servir, prodigue de son zèle,
Ne fait plus circuler l'écumante boisson.

Maintenant exilés dans les champs du tropique,
Ils vont s'ensevelir au fond de ces déserts,
Où les flots irrités de la mer Atlantique,

http://rcin.org.pl

De leurs mugissemens épouvantent les airs.
Quel contraste à leur vue offrira ce rivage !
Des traits de feu, tombant d'un soleil sans nuage,
Des bois qu'aucun oiseau n'anime par ses sons ;
Un marécage impur et fertile en poisons ;
Des animaux cruels, l'homme encor plus sauvage !
Combien de fois, dans ces prisons,
Ils regretteront leur village,
Et la fraîcheur de son bocage,
Et son ruisseau limpide, et ses riches vallons !

Qu'ils ont maudit le jour, où loin de leur patrie,
Ils fuyoient sous un nouveau ciel !
Que de pleurs, en quittant leur cabane chérie !
Comme ils tournoient les yeux vers ce toît paternel
En proie à la flamme ennemie !
L'adieu qu'ils lui disoient devoit être éternel.
Près de s'en séparer, leur troupe fugitive
Y retournoit, pleuroit, baisoit encor la rive.
Hélas ! s'écrioient-ils dans leurs sanglots amers,
Sur des bords inconnus nous trouverons peut-être
Un asyle semblable au lieu qui nous vit naître :

http://rcin.org.pl

Mais comment traverser ces effroyables mers !
Un vieillard, le premier, s'approcha du rivage.
Il pleuroit, mais pour eux ; car le monde nouveau
Dont l'espoir flattoit son courage,
Etoit au-dela du tombeau.
Sa fille, jeune objet embelli par ses larmes,
De ses debiles ans, unique et cher appui,
Morne et les yeux baissés, marchoit auprès de lui,
Abandonnant les bras d'un amant plein de charmes.
Une mere éplorée exhaloit sa douleur,
Frappoit de ses deux mains ses mamelles tremblantes,
Pour ses tendres enfans prioit un Dieu vengeur,
Les couvroit de baisers et de larmes brûlantes,
Et sentoit son amour accru par le malheur.

Ils partoient : avec eux s'éloignoit l'industrie,
La piété, l'amour, la franche loyauté,
Le zele bienfaisant de l'hospitalité :
Et toi, divine poésie !
Source d'inquiétude et de félicité !
Toi que l'ignorance décrie,
Toi qui m'enorgueillis dans mon obscurité !

http://rcin.org.pl

Tu portois loin de nous le flambeau du génie.
Ah! soit que du midi tu charmes les climats,
Soit qu'au monde polaire, assiégé de frimats,
Tu fasses de tes airs entendre l'harmonie;
Puisse-tu consoler la triste humanité,
Aux aveugles mortels montrer la vérité,
Et leur faire oublier les peines de la vie!

Fin du Livre second.

http://rcin.org.pl

IDYLLES.

LIVRE TROISIEME.

http://rcin.org.pl

IDYLLES.

http://rcin.org.pl

IDYLLES.

L'ECOLIER-MAITRE.

Lorsque l'étoile du matin
Versoit sa lumiere dorée,
Je vis en songe Cytherée
Qui tenoit son fils par la main.

L'enfant, près de ma souveraine,
Marchoit d'un pas mal affermi :
Berger, dit-elle, mon ami !
Voilà mon fils que je t'amene.

Dans l'art du chant, dans l'art des vers,
Je viens te prier de l'instruire :

http://rcin.org.pl

Alors me payant d'un sourire,
Elle s'éleva dans les airs.

Moi, d'abord, je me mets à dire
Les hymnes du sacré vallon ;
Je montre au dieu comme Apollon
Promene ses doigts sur la lyre.

Je me plais à l'entretenir
Sur l'idylle, sur l'élégie,
Sur tous les chants de l'Aonie :
C'étoit à ne jamais finir !

Bientôt ennuyé de m'entendre,
Il me dit : tout cela n'est rien ;
Mon savoir vaut mieux que le tien.
J'ai bien autre chose à t'apprendre !

Puis d'une voix pleine d'attraits,
Il m'enseigna comment on aime.
Dieux ! avec quelle ardeur extrême
J'étudiai tous ses secrets !

http://rcin.org.pl

Muses! pardonnez si j'oublie
Ce que j'appris avant ce jour!
Mais pour la leçon de l'Amour,
Je ne l'oublirai de ma vie.

---

http://rcin.org.pl

PROMENADE DU MATIN.

Le muguet et le prime-vere
Couronnent le front des côteaux ;
La rose embaume les berceaux
Couverts des feux de la lumiere,
Et sur le bord de ces ruisseaux
Où le ramier se désaltere,
L'aubépine ouvre ses rameaux.....
Noirs soucis! un moment fuyez de ma pensée!
Mes yeux contempleront ce tranquille Élysée,
Tandis que le soleil s'eleve radieux
Du sein de la mer écumante,
Et laisse flotter dans les cieux
Sa chevelure étincelante.
Comme à l'ombre des bois ce limpide canal
Promene sa nape ondoyante!
Comme la jonquille tremblante

http://rcin.org.pl

S'incline auprès de son cristal!
O fleur aimable et passagere!
Nous n'avons, comme toi, qu'un rapide destin;
Les ans viendront flétrir l'innocente bergere
Dont tu vas parfumer le sein.
Moi-même, consume d'une tristesse amere,
Je péris, je m'éteins sur des bords étrangers:
Bientôt peut-être aux vents légers
J'abandonnerai ma poussiere.
Celle que j'adorois n'est plus:
Mes mânes, dans ces lieux, gémiront inconnus,
Et sur ma tombe solitaire,
Les pleurs d'aucun ami ne seront répandus.

Ah! détourne de moi ta fleche meurtriere!
Mort cruelle! épargne mes jours!
Ma sœur n'est pas ici pour fermer ma paupiere.
Je ne puis d'une tendre mere
Implorer les derniers secours.
Respecte ma frêle jeunesse!
Quel crime ai-je commis? je révere les Dieux:
Graces à leur bonté, mon cœur religieux

http://rcin.org.pl

Je veux attacher des guirlandes ;
Et vous, mes lares paternels,
Vous aurez aussi des offrandes.
Un lait pur épanché pour vous,
Coulera d'un vase d'argile :
O mes Dieux ! dans mon humble asyle,
Je n'ai point d'aliment plus doux.

http://rcin.org.pl

LE SACRIFICE DES PETITS ENFANS.

MIRTIL ET CHLOÉ.

Le tendre enfant Mirtil, au lever de l'aurore,
Vit la plus jeune de ses sœurs
Tristement occupée à rassembler des fleurs.
En les reunissant, Chloé mêloit ses pleurs
Aux larmes du matin qui les baignoient encore.
Elle laissa couler deux ruisseaux de ses yeux,
Si-tôt qu'elle apperçut son frere.

CHLOÉ.

Hélas! Mirtil, bientôt nous n'aurons plus de pere!
Que notre sort est douloureux!

MIRTIL.

Ah! s'il alloit mourir, ce pere qui nous aime!

http://rcin.org.pl

Ma sœur ! il est si vertueux !
Il a tant d'amour pour les Dieux !

CHLOÉ.

Oui, Mirtil, et les Dieux devroient l'aimer de même.

MIRTIL.

O ma sœur ! comme ici tout me paroît changer !
Comme tous les objets semblent dans la tristesse !
En vain mon agneau me caresse ;
Depuis cinq jours, je le délaisse,
Et c'est une autre main qui lui donne à manger.
Vainement mon ramier s'approche de ma bouche ;
De mes plus belles fleurs je n'ai point de souci :
Enfin, ce que j'aimois n'a plus rien qui me touche ;
Mon pere ! si tu meurs, je veux mourir aussi.

CHLOÉ.

Hélas ! il t'en souvient, mon frere !
Cinq jours bien longs se sont passés
Depuis que sur son sein nous tenant embrassés,
Il se mit à pleurer...

http://rcin.org.pl

MIRTIL.

Oui, Chloe! ce bon pere!
Comme il devint pâle et tremblant!
» Mes enfans, disoit-il, je suis bien chancelant;
» Laissez-moi... je succombe au mal qui me tourmente. »
Il se traîna jusqu'à son lit.
Depuis ce tems il s'affoiblit,
Et tous les jours, son mal augmente.

CHLOÉ.

Écoute quel est mon dessein:
Si tu me vois de grand matin
Occupée à cette guirlande,
C'est qu'au dieu des bergers j'en veux faire une offrande.
Notre mere nous dit toujours
Que les dieux sont clemens, qu'ils prêtent leur secours
Aux simples vœux de l'innocence:
Moi, je veux du dieu Pan implorer la clemence.
Et vois-tu cet oiseau, mon unique trésor!
Eh bien! je veux au dieu le presenter encor.

http://rcin.org.pl

MIRTIL.

O ma sœur! attends-moi: je n'ai qu'un pas à faire;
De mes fruits les plus beaux j'ai rempli mon panier;
Je vais l'aller chercher; et pour sauver mon pere,
Je veux y joindre mon ramier.

« Ces mots finis, il court, va saisir sa richesse,
Et sous un poids si doux, il revole à l'instant:
Il sourioit en le portant,
Tour-à-tour agité d'espoir et de tristesse.
Les voilà tous deux en chemin
Pour arriver aux pieds de la statue.
Elle se présentoit sur un côteau voisin,
Que des pins ombrageoient de leur cime touffue.
Là, s'étant prosternés devant le dieu des champs,
Ils élevent vers lui leurs timides accens ».

CHLOÉ.

Daigne, ô dieu des bergers, agréer mon offrande!
Et laisse-toi toucher aux pleurs que je répands!

http://rcin.org.pl

Tu vois! je n'ai qu'une guirlande;
A tes genoux je la suspends:
J'en ornerois ton front, si j'étois assez grande.
O dieu! rends notre pere à ses pauvres enfans!

MIRTIL.

Conserve ce bon pere! ô dieu! sois-nous propice!
Voilà mes plus beaux fruits que j'ai cueillis pour toi!
Si mon plus beau chevreau n'étoit plus fort que moi,
J'en aurois fait le sacrifice.
Quand je serai plus grand, j'en immolerai deux,
Si tu vois en pitie deux enfans malheureux.

CHLOÉ.

Nous partageons les maux que notre pere endure.
Quel don peut te flechir!... tiens! voilà mon oiseau!
C'est pourtant tout mon bien! ô Pan! je te le jure.
Vois; il vient dans ma main chercher sa nourriture,
Et je veux que ma main lui serve de tombeau.

MIRTIL.

O Pan! que faut-il pour te plaire?

http://rcin.org.pl

Regarde mon ramier! je le vais appeller.
Veux-tu sa vie! elle m'est chere:
Mais pour que tu sauves mon pere,
Je vais... oui, dieu puissant! je vais te l'immoler.

Et leurs petites mains tremblantes
Saisissoient des oiseaux les aîles frémissantes.
Déja, glacés de crainte, ils détournoient les yeux,
Pour commencer leurs sacrifices.
Mais une voix s'éleve: » Enfans trop généreux!
» Arrêtez! l'innocence intéresse les dieux:
» Gardez-vous d'immoler ce qui fait vos délices!
» Je rends votre pere à vos vœux. »

Leur pere fut sauvé: ce jour même avec eux,
Il alla du dieu Pan bénir la bienfaisance;
Il passa de longs jours au sein de l'abondance,
Et vit naître les fils de ses petits neveux.

http://rcin.org.pl

L'AMOUR DISCRET.

Dans un bois où Phébé versoit un foible jour,
Damon s'abandonnoit aux rêves de l'amour;
Il adoroit Lucinde, et la nymphe craintive
Brûloit, sans l'avouer, d'une ardeur aussi vive:
Un peu d'orgueil, peut-être, et beaucoup de pudeur
Retenoit ce secret dans le fond de son cœur;
Mais ses soupirs naifs, son regard doux et tendre,
Disoient ce que sa bouche eût craint de faire entendre.
Le cristal d'un ruisseau l'attire au même bord
Où Damon gémissoit des rigueurs de son sort.
Fraiche comme ses fleurs, négligemment vêtue,
Dans les simples atours d'une jeune Beauté
Qui va fuir dans le bain les chaleurs de l'été,
Elle arrive, et promene une inquiette vue.
O fortuné berger! jouis de tant d'appas!
A tes yeux éperdus, Lucinde est toute en proie.
Je te vois tressaillir, quand ses pies délicats

http://rcin.org.pl

Commencent à quitter leur vêtement de soie,
Quand elle ouvre sa robe, et qu'un sein palpitant,
Avec un doux effort, s'en échappe à l'instant;
Et lorsque dénouant sa modeste ceinture,
Elle semble sortir des mains de la nature.
Bientôt, croyant n'avoir de témoins que les cieux,
Troublée au bruit du vent, confuse d'être nue,
N'osant se regarder, craignant d'être apperçue,
Elle s'ouvre un abri dans les flots ténébreux.
De ses membres unis, l'eau mollement pressée
Réfléchit autour d'elle un éclat de rosée:
Quelquefois ses cheveux, d'un voile humide et frais
Embrassent à demi tous ses charmes secrets.
Comme un lys humecté des larmes de l'aurore,
Elle fleurit dans l'onde, et s'embellit encore.
Damon la voit, s'enflamme, et vole vers le bain:
Le seul penser du crime aussi-tôt le rappelle,
(Si pourtant il en est dans un amour fidele!)
Il fuit, et sur les bords du dangereux bassin,
Jette ces vers, tracés d'une timide main:
» L'Amour va te garder; baigne-toi sans alarmes!
D'autres yeux que les siens ne verront point tes cha

http://rcin.org.pl

LES SERMENS.

Silvandre avoit quitté Nicette;
Il offroit à d'autres attraits
Les sons flatteurs de sa musette
Et l'hommage de ses bouquets.
Jadis à cet ingrat Silvandre
Nicette avoit donné son cœur:
Quand on l'a donné par malheur,
On a grand peine à le reprendre.
Le souvenir de ses amours
Rendoit sa douleur éternelle:
Des rubans de son infidele
Nicette formoit ses atours,
Et chantoit encor tous les jours
Les airs qu'il avoit faits pour elle.
Des consolateurs pleins de zele
Vinrent en foule à son secours:
Mais au seul mot d'amour nouvelle,

http://rcin.org.pl

On étoit banni pour toujours.
Damon, plus heureux ou plus sage,
Parvint à se faire écouter :
Il parloit d'un berger volage
Dont le nom sembloit révolter :
On promit de le détester,
S'il en reparloit davantage.
Mais s'avisoit-il de conter
Quelqu'aventure de Silvandre !
N'ayant pas eu l'air de l'entendre,
On se la faisoit répéter.
Lorsqu'aux pieds d'une autre maîtresse
Il peignoit son léger rival,
On en disoit beaucoup de mal ;
Mais on s'en occupoit sans cesse.
Enfin Damon saisit l'instant
D'ouvrir son cœur à son amie :
Il crut voir Nicette attendrie,
Et lui jura d'être constant.
Mais elle dit en sanglottant :
Hélas ! penses-tu que j'oublie
Qu'un ingrat m'en juroit autant !

http://rcin.org.pl

L'ENFANT GÉNÉREUX.

Le bon Licas étoit devenu vieux;
Les ans courboient sa tête octogenaire:
Il avoit fait, dans sa longue carriere,
Beaucoup de bien, des amis, des heureux:
Il avoit eu, dans un hymen prospere,
Des jours sereins et des enfans nombreux.
Ses petits-fils remplissoient sa chaumiere;
Il les jugeoit, présidoit à leurs jeux,
Les instruisoit, par l'exemple des dieux,
A compâtir aux maux de la misere,
Et savoit l'art, même dans des chansons,
D'insinuer de naïves leçons.
A ses côtés, on les voyoit sans cesse:
Oh! disoient ils, fais-nous encor ceci;
Fais-nous cela! puis, sautant d'allegresse,
Ils le payoient avec un doux merci.

http://rcin.org.pl

De ses enfans l'espérance derniere,
Misis, un jour, le trouva solitaire.
Il ne comptoit que deux lustres encor
Et deux printems : les roses du bel âge,
Dans leur éclat, brilloient sur son visage,
Et ses cheveux tomboient en boucles d'or.
En lui parlant, Licas fit la peinture
Des voluptés qui suivent un bienfait :
Vois-tu, mon fils ! dans toute la nature,
Rien n'est si doux que le bien qu'on a fait.
Oui, dit Misis en versant quelques larmes,
Son souvenir doit être plein de charmes.
Pourquoi ces pleurs ! dit le vieillard surpris.
— De ton discours mes sens sont attendris.
— Non, tu retiens un secret que j'ignore ;
Mais tu voudrois le déguiser en vain :
Ne vois-je pas qu'il fait battre ton sein,
Et sur ta bouche est déja près d'éclore !
— Eh bien ! mon pere, il faut te le conter ;
A le cacher, j'ai mis un soin extrême ;
Car de ses dons, (je le sais de toi-même)
Un bienfaiteur ne doit pas se vanter.

http://rcin.org.pl

Ta belle chevre, hier, s'étoit perdue ;
Je la cherchois ; un vieillard gémissant,
Dans les rochers, soudain frappe ma vue :
Il met à terre un fardeau bien pesant.
O Dieux ! dit-il ! je meurs de lassitude ;
Depuis longtems je ne cesse d'errer,
Le dos plié sous le poids le plus rude ;
Et pas un fruit dans cette solitude !
Pas un ruisseau pour me désalterer !
Mais, Dieux puissans ! votre faveur suprême
Saura me rendre à des enfans que j'aime.
Je soupirois, et je disois tout bas :
Ce bon vieillard a des enfans ! helas !
Mon pere aussi pourroit souffrir de même.
Alors je pars ; je vole à ton verger ;
J'emporte vîte une corbeille pleine
Des plus beaux fruits, et sans reprendre haleine,
Vers le vieillard je cours d'un pas léger.
Sur son fardeau, je le vois qui sommeille :
Je vais à lui doucement, doucement ;
A son côte, je pose la corbeille ;
Puis je me cache ; et bientôt il s'éveille.

http://rcin.org.pl

En soulevant son fardeau tristement,
Il voit les fruits!... oh! je ne puis décrire
Quel fut l'excès de son étonnement!
Ce qu'il disoit, je ne puis le redire;
Il en mangeoit; il en offroit aux Dieux;
Il ajoutoit d'un ton qui perçoit l'ame:
J'en veux porter à mes fils, à ma femme,
Pour honorer ce bienfait avec eux.
Il se leva. Des pleurs mouilloient mes yeux;
Je me glissai dans l'ombre du bocage,
Et je courus l'attendre à son passage.
Il vint à moi: Mon fils! n'as-tu pas vu
Quelqu'un ici tenant une corbeille?
Je dis: Personne à mes yeux n'a paru.
Mais sur ce mont, comment es-tu venu?
Dans sa bruyere, on ne voit que l'abeille,
Et l'on n'y trouve aucun sentier battu.
Il répondit: J'avois perdu ma route,
Et sans un Dieu, j'allois périr sans doute.
Je le menai jusqu'au hameau voisin;
Sur mon épaule il appuyoit sa main;
Et pour aider sa marche appesantie,

http://rcin.org.pl

De son fardeau je pris une partie.
Voila, Licas, le sujet de mes pleurs.
Ce que j'ai fait ne vaut pas qu'on le vante,
Et cependant son souvenir m'enchante
Comme un air pur embaumé par les fleurs.

http://rcin.org.pl

L'ABSENCE.

Des hameaux éloignés retiennent ma compagne:
Hélas! dans ces forêts, qui peut se plaire encor?
Flore même à présent déserte la campagne,
Et loin de nos Bergers l'Amour a pris l'essor.

Doris, vers ce côteau précipitoit sa fuite,
Lorsque de ses attraits je me suis séparé:
Doux Zéphir! si tu sors du séjour qu'elle habite,
Viens! que je sente au moins l'air qu'elle a respiré.

Quel arbre, en ce moment, lui prête son ombrage?
Quel gazon s'embellit sous ses pies caressans?
Quelle onde fortunée a reçu son image?
Quel bois mélodieux répete ses accens?

Que ne suis-je la fleur qui lui sert de parure,
Ou le nœud de ruban qui lui presse le sein,
Ou sa robe legere, ou sa molle chaussure,
Ou l'oiseau qu'elle baise et nourrit de sa main!

Rossignols,

http://rcin.org.pl

Rossignols, qui volez où l'amour vous appelle,
Que vous êtes heureux ! que vos destins sont doux!
Que bientôt ma Doris me verroit auprès d'elle,
Si j'avois le bonheur de voler comme vous !

Ah ! Doris, que me font ces tapis de verdure,
Ces gazons émaillés qui m'ont vu dans tes bras,
Ce printems, ce beau ciel, et toute la nature,
Et tous les lieux enfin où je ne te vois pas !

Mais toi, parmi les jeux et les bruyantes fêtes,
Ne vas point oublier les plaisirs du hameau,
Les champêtres festons dont nous parions nos têtes,
Nos couplets ingénus, nos danses sous l'ormeau !

O ma chere Doris ! que nos feux soient durables !
Il me faudroit mourir, si je perdois ta foi.
Ton séjour t'offrira des bergers plus aimables ;
Mais tu n'en verras point de plus tendres que moi.

Que ton amant t'occupe au lever de l'aurore,
Et quand le jour t'éclaire, et quand il va finir !

http://rcin.org.pl

Dans tes songes légers, qu'il se retrace encore,
Et qu'il soit au réveil, ton premier souvenir!

Si mes jaloux rivaux te parloient de leur flamme,
Rappelle à ton esprit mes timides aveux:
Je rougis, je tremblai; tu vis toute mon ame
Respirer sur ma bouche, et passer dans mes yeux.

Et maintenant, grands dieux! quelle est mon infortune!
De mes plus chers amis je méconnois la voix;
Tout ce qui me charmoit m'afflige et m'importune;
Je demande Doris à tout ce que je vois.

Tu reposois ici; souvent, dans ce bocage,
Penché sur tes genoux, je chantois mon amour:
Là, nos agneaux paissoient au même pâturage;
Ici, nous nous quittions vers le déclin du jour.

Revenez, revenez, heures délicieuses,
Où Doris habitoit ces tranquilles déserts!
L'écho répétera mes chansons amoureuses,
Et sur ma flûte encor je veux former des airs.

http://rcin.org.pl

SYRINX ET PAN.

Syrinx étoit anciennement
Une bergere jeune et belle,
Gardant ses brebis sagement,
Jouant avec son chien fidele,
Chantant par fois modestement
Une chansonnette nouvelle,
Et fuyant tout engagement.
Pan, qui voyoit cette cruelle
Comme il nous voit présentement,
Devint épris d'amour pour elle,
Et se promit facilement,
De dompter sa fierté rébelle.
Pour les dieux, vaincre une mortelle,
Paroît l'ouvrage d'un moment.
Il lui parla de son tourment:
Mais Syrinx, avec un sourire,

http://rcin.org.pl

Dit qu'il se plaignoit vainement,
Et qu'un dieu fait comme un satyre
Ne seroit jamais son amant.
Pan, courrouce de cet outrage,
Veut la saisir entre ses bras;
Elle court au prochain rivage,
Et tombe, en faisant un faux pas,
Parmi les joncs d'un marécage.
Le dieu brise tous les roseaux.....
Mais, hélas! il voit la Bergere,
Transformée en tige légere,
Périr sous les coups de sa faulx!
Alors, honteux de sa furie,
Il joignit ces joncs inégaux,
Et son souffle, à leurs chalumeaux,
Cherche encor à rendre la vie.

http://rcin.org.pl

L'HERMITAGE.

J'ai longtems cherché le bonheur :
J'ai connu des humains les faveurs mensongeres,
Et l'espoir entouré de brillantes chimeres,
Et le chagrin réel, et le plaisir trompeur,
Aujourd'hui qu'une humble fortune
Assure ma félicité,
O ciel ! si ma voix t'importune,
Si quelquefois encor j'implore ta bonté,
Permets que le jus de mes treilles,
Tous les ans baigne mon pressoir ;
Que mes fruits abondans garnissent mes corbeilles,
Et que chaque moisson surpasse mon espoir !

Devant ma solitude humblement décorée,
Des jasmins odorans formeront des berceaux ;
Sur ces murs couverts d'arbrisseaux,

http://rcin.org.pl

Je cueillerai la pêche et la prune azurée :
Près de là, sur un tertre ombragé d'amandiers,
Un ruisseau répandra son onde fugitive ;
La timide colombe et l'essaim des ramiers,
Pour se désaltérer descendront sur sa rive ;
Mille oiseaux attirés dans ce riant séjour,
Viendront des bois et des campagnes,
Gazouiller pendant tout le jour,
Et d'une branche à l'autre appeller leurs compagnes.
Heureux et jouissant d'un tranquille repos,
Tantôt, sur mes rochers sauvages,
Je verrai grimper les chevreaux
Et les béliers bondir dans mes gras paturages ;
Tantôt, l'œil égaré sur la plaine des mers,
Je verrai les Tritons dans ces routes liquides,
Poursuivre, en se jouant, les blondes Néréides,
Et le char de Phébus quitter les flots amers.
Au premier rayon de l'aurore,
Sur les côteaux fleuris que sa pourpre colore,
J'irai me parfumer des vapeurs du matin ;
Ou vers le haut du jour, dans mes forêts profondes,
Guidé par le ruisseau qui se perd dans leur sein,

http://rcin.org.pl

J'entendrai le doux bruit du zéphir et des ondes.
Vous le savez, grands dieux! je ne demande pas
L'or qui du nouveau-monde enrichit les climats:
La médiocrité suffit aux vœux du sage:
Mais que ma jeune amante accompagne mes pas;
Que je puisse, auprès d'elle assis sur ce rivage,
En regardant les flots, la tenir dans mes bras;
Que mollement bercé sur ma couche paisible,
Je goûte un doux sommeil au bruit de l'aquilon;
Que je chante gaîment, quand l'ouragan terrible
Verse un torrent de pluie autour de ma maison.
Je veux, dans mon champêtre asyle,
Planter la tendre vigne et greffer mes pommiers,
Presser de l'aiguillon le bœuf lourd et tranquille,
Et, la serpe à la main, tailler mes espaliers.
Ma flûte appellera le chevreau téméraire,
Si, loin de mes troupeaux, je le vois s'écarter:
Il me sera doux d'emporter
Le jeune et foible agneau délaissé par sa mere.

O vous, amans de l'âge d'or!
Habitans fortunés des paisibles campagnes!

http://rcin.org.pl

Vous ne connoissiez de trésor
Que les bois, les vergers, les champs et vos compagnes.
Vous donniez des raisins, des lys éblouissans,
Des violettes printanieres,
Qui brilloient sur l'osier tissu par vos bergeres ;
Et pour ces rustiques présens,
Au fond des antres solitaires,
L'Amour vous réservoit des baisers innocens.
Une nymphe avoit pour parure
Sa pudeur et sa nudité :
On ne savoit point l'art de farder la nature
Et de déguiser la beauté.
Sous le regne aimable d'Astrée,
L'homme voyoit les dieux, jaloux de son bonheur,
Descendre jusqu'à lui, du sein de l'Empirée :
Apollon même étoit pasteur.

Vivons pour nous, Doris, et bravons le vulgaire.
Que l'univers me blâme, et que je sois heureux !
Je ne rougirai point d'habiter ma chaumiere,
De garder mes troupeaux, et d'atteler mes bœufs,
Et d'enfoncer le soc dans la plaine légere.
Eh ! quel ambitieux, épris de vains lauriers,

http://rcin.org.pl

S'il pouvoit posseder tes charmes,
Oseroit preferer le tumulte des armes
Et le champ de carnage où volent les guerriers!
Qu'il traîne, ah! j'y consens, leur depouille sanglante;
Qu'a son char de triomphe, il enchaîne des rois:
Moi, quand mon cœur battra pour la derniere fois,
Je presserai ta main, d'une main defaillante.
Qu'il devienne opulent, celui qui fend les mers
Pour fatiguer ses jours sur de lointains rivages!
Je veux vieillir dans ces deserts,
Et je bornerai mes voyages
A parcourir les bords des ruisseaux toujours clairs,
Ou ces vallons, ou ces bocages.

Si des rapides ans l'or prolongeoit le cours,
Je voudrois l'amasser avec un soin avare,
Et pres de descendre au Tenare,
Le donner à la mort pour racheter mes jours
Mais si la fortune ephemere
Ne peut reculer nos tombeaux,
Irai-je abandonner mes tranquilles berceaux
Et le bonheur de ne rien faire,

http://rcin.org.pl

Pour m'occuper sans fruit de pénibles travaux?
Faut-il, pour un peu de fumée,
A l'inconstante renommée
Vendre follement mon repos!
Faut-il, pour découvrir des vérités nouvelles,
M'élancer, comme Icare, aux campagnes des airs,
Et quitter les routes mortelles
Pour aller tomber dans les mers!
Que me sert de franchir, dans mon vol téméraire,
Le mur qu'entre elle et moi la nature a placé;
De savoir si jadis le monde a commencé,
S'il doit s'écrouler en poussiere,
Et si tout va se perdre au sein de la matiere,
Et s'il est un pays où brûlent les Titans,
Où la fiere Alecto fait siffler ses serpens,
Où l'on entend heurler les gueules de Cerbere!
Oh! que j'aime bien mieux, à l'ombre des forêts,
Couché sur la mousse légere,
Dans une coupe de fougere,
Verser un nectar doux et frais!
Tandis que je bois à longs traits,
Le char du dieu de la lumiere

http://rcin.org.pl

S'éleve au céleste palais,
Et dans sa course passagere,
Le tems emporte mes regrets.

Un jour, je n'aurai plus qu'un reste de moi-même:
Un jour, engourdi par les ans,
Je craindrai d'avouer que j'aime,
Et la troupe des ris fuira mes cheveux blancs.
Alors, en vain on vous rappelle,
Jeunesse, amour, plaisir, jeux folâtres et doux!
Alors d'une main qui chancelle,
On cherche à réparer l'affront du tems jaloux,
Et tristement on renouvelle
L'histoire de Baucis et de son vieil époux.
Et vous, charmantes Sœurs, vous que j'ai caressées?
Muses! vous cesserez de répondre à ma voix:
Ma verve doit tarir dans mes veines glacées,
Et mon luth amoureux discorder sous mes doigts.

Jouissons de l'heure présente,
Sans nous inquiéter des maux de l'avenir:

http://rcin.org.pl

Quand mes yeux auront vu finir
Ces jours délicieux où tu fus mon amante,
J'en chérirai le souvenir.

http://rcin.org.pl

LA BERGERE PERDUE.

Ma Doris un jour s'égara ;
Je dis : qu'on coure en diligence !
A celui qui la trouvera
Je promets une récompense.

Dans les bocages d'alentour,
Vous pourrez découvrir ses traces :
Elle est brune comme l'Amour,
Elle est faite comme les Graces.

A peine j'achevois ces mots,
Qu'elle-même s'est approchée ;
Dans le plus épais des berceaux,
Par malice elle étoit cachée.

Voici, dit-elle, ta Doris
Que je remets en ta puissance ;
Puis elle fit un doux souris,
Et demanda sa récompense.

http://rcin.org.pl

LA VEILLÉE DE VÉNUS.

Le printems parfumé des plus douces odeurs,
Est descendu des cieux sur un trône de fleurs.
Le redoutable hiver, à la faveur des ombres,
Vient quelquefois encor visiter nos climats :
On l'a vu dans les champs ouvrir ses ailes sombres,
Et montrer à l'aurore un voile de frimats :
Les orages grondoient dans les forêts plaintives,
Et l'ocean battu par les vents en courroux,
Avec un bruit affreux retomboit sur ses rives.
Mais le printems sourit, et l'air devient plus doux.

Le char doré du souverain des ondes
Sillonne en paix le sein des flots amers ;
On voit bondir sur ces plaines profondes
Et les Tritons et les filles des mers :
Du haut des monts les folâtres Naiades
Versent leurs eaux en brillantes cascades ;

http://rcin.org.pl

Et les Silvains, les Faunes, les Driades
Dansent en foule au bruit de leurs concerts.
C'est maintenant que les cœurs se confondent,
Que les soupirs et les yeux se répondent,
Que les amours regnent sur l'univers!
Dans ce beau jour, la terre fécondée,
Par son hymen avec le dieu des airs,
De toutes parts jette ses rameaux verds
Et boit les flots d'une céleste ondée.

Vénus donne aux vergers l'éclat de leurs couleurs;
C'est elle qui nourrit de ses douces mamelles
Tous ces germes nouveaux d'où s'échappent les fleurs,
Et que les vents légers caressent de leurs ailes.
Vénus a prodigué les perles du matin,
Qui de la jeune rose ont fait enfler le sein;
Sous des berceaux de myrte elle a conduit les Graces:
L'Amour nu, desarmé, badine sur ses traces.
Qui croira que sans traits il est moins dangereux!
Nymphes! défiez-vous de son air d'innocence!
Craignez sur-tout l'Amour quand il est sans défense!
S'il paroît moins à craindre, il ne blesse que mieux.

http://rcin.org.pl

Du monde heureux n'altère point la joie !
Chaste Diane ! épargne nos forêts !
Sur ces oiseaux dont la voix se déploie,
Qu'aucun chasseur n'ose lancer des traits !
Vénus voudroit t'inviter à sa fête ;
Mais ta pudeur rougiroit de ses jeux.
Durant trois nuits, son cortège amoureux,
Le thyrse en main et les fleurs sur la tête,
Parcourt des bois les sentiers ténébreux.
Là, vont errer les nymphes des campagnes,
Celles des eaux, et celles des montagnes ;
Palès et Flore y portent leurs bouquets ;
Bacchus y vient ; et par un chant profane,
Le dieu des vers anime nos banquets.
Fuis cette orgie ! éloigne-toi, Diane !
Laisse Vénus habiter tes bosquets !

L'éther s'est répandu dans les veines du monde ;
Il y fait circuler son feu générateur :
Les germes sont remplis de sa molle chaleur,
Et par mille canaux la sève se féconde.
Le beau lilas, chargé de ses touffes en fleur,

http://rcin.org.pl

Laisse à peine flotter sa modeste verdure :
Le muguet argenté, la violette obscure,
Embaument les gazons de leur douce vapeur.
O ! comme les berceaux sont baignés de fraîcheur!
Comme on voit s'agiter leurs ombres incertaines !
Quel frémissement sourd, quel murmure enchanteur
Se mêle sous leur voute au bruit de ces haleines!

La tourtereile, aux échos d'alentour,
Fait le récit de sa peine amoureuse :
Le rossignol, loin des rayons du jour,
Confie aux bois sa plainte harmonieuse ;
Sur le genêt, sur la rose épineuse,
Tout vit, tout aime, et tout chante l'Amour.
Fils de Venus ! le printems t'a vu naitre.
C'est au milieu de nos vertes forêts,
C'est sur les monts, dans un vallon champêtre,
Que foible encor, tu fis voler tes traits :
Bientôt ton arc épargna les genisses ;
Il s'essaya sur de tendres beautés,
Sur le jeune homme épris des voluptés,
Sur les guerriers couverts de cicatrices,
Sur les vieillards vers la tombe emportés;

http://rcin.org.pl

Par toi, la vierge innocente et craintive
Sut endormir ses jaloux surveillans,
Et se glissant dans sa marche furtive,
Vers son ami, guida ses pas tremblans.
Descends, Amour! descends à notre orgie!
Mais viens sans arme, éloigne ton flambeau;
Veille aux bergers, veille à la bergerie;
Que le pasteur laisse errer son troupeau,
Et que la main qui tournoit le fuseau
Cueille aujourd'hui les fleurs de la prairie!

Fin du Livre troisieme.

http://rcin.org.pl

IDYLLES,

LIVRE QUATRIEME.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

IDYLLES.

LA SOLITUDE.

Que j'aime de ces bois le tranquille sejour !
Que le calme profond de cette allée obscure
Convient aux peines de l'amour !...
J'y viens pleurer une parjure :
Heureux du moins, heureux qui peut verser des pleurs
Sous les yeux de son inhumaine !
Mais plus heureux celui qui, las de ses rigueurs,
Peut se donner une autre chaîne !
Vous le savez, hêtres touffus !
Et vous, pins consacrés au dieu de l'Arcadie !
Et vous, antres témoins de mes regrets perdus !
Quels maux ne m'a point fait ma superbe ennemie !
Que n'ai-je point souffert de ses soupçons jaloux,

http://rcin.org.pl

De sa fierté, de ses caprices,
De son humeur pareille aux vagues en courroux,
Et victime de ces supplices,
Je n'osois m'en plaindre qu'à vous!
Hélas! je condamnois ma douleur à se taire.
Tout mon bonheur fut de chercher
Sous un ombrage solitaire,
Dans les abîmes d'un rocher,
Un vain remede à ma misere,
Un sommeil que la nuit refuse à ma paupiere,
Une paix dont mes sens ne peuvent approcher.

Quand j'ai vu mon amante attirer sur ses traces
Une foule d'adorateurs,
Peindre son teint fleuri, se parfumer d'odeurs,
Et sous de faux atours ensevelir ses graces,
Je lui disois: l'amour est ennemi de l'art;
Vois l'éclat des couleurs dont se pare la terre!
Vois s'élever sans soin les branches du lierre!
Vois comme l'arboisier s'embellit à l'écart!
La nature aux oiseaux a donné le plumage,
Au ruisseau son crystal, des fleurs à son rivage:

http://rcin.org.pl

Ainsi tes agrémens doivent briller sans fard.

Mais comment détourner d'une volage amante
L'ambition de plaire à mille objets nouveaux !
Essayez ce prodige, ô vous, dont l'art se vante
D'arrêter dans leur cours les célestes flambeaux !
Que votre baguette puissante,
Par un charme vainqueur, éloigne mes rivaux !
Ou plutôt sur moi seul exercez votre empire ;
Arrachez de mon sein le trait qui le déchire ;
Faites-moi traverser l'immensité des mers,
Et d'un rapide vol, puissiez-vous me conduire
Jusqu'aux bornes de l'univers !

On dit que par le tems, la douleur est domptée :
Mais qui peut vaincre mon amour !
Celui qui brisera les fers de Prométhée,
Et de son cœur sanglant chassera le vautour,
Celui qui fixera sur la rive infernale
L'onde fuyant toujours des lèvres de Tantale.
Cependant les guerriers, après de longs travaux,
Blanchissent dans le sein de leurs dieux domestiques ;

http://rcin.org.pl

On dispense du joug le front des vieux taureaux;
On attache aux piliers les armures antiques,
Et le cœur d'un amant n'a jamais de repos!

Je me vantois d'une rupture;
Je publiois ma liberté:
Que j'ai peu connu ma blessure
Et le pouvoir de la beauté!
Ah! qu'elle sait bien, la cruelle,
Rappeller la paix dans mon cœur!
Un geste, un mot de l'infidelle
Suffit pour calmer ma fureur.
Q'un ouragan s'éleve; on voit les mers troublées:
Le soleil brille dans les airs;
Soudain les vagues écoulées
S'endorment doucement sur la face des mers.

Auprès de toi, Doris, quelle étoit ma folie!
L'enfant, le foible enfant qui cueilloit ton baiser,
Les caresses de ton amie,
Jusqu'à vos entretiens, tout me faisoit envie,
Et mon injuste jalousie

De

http://rcin.org.pl

De tes soins pour un frere osoit bien s'offenser !
Va ! cache-moi ta perfidie,
Trompe-moi, j'y consens ; mon cœur veut s'abuser.
Va ! mon triomphe étoit un rêve :
La paix que fait l'Amour n'est jamais qu'une trêve.

Toi, qui séduis les cœurs des mortels et des dieux !
O Vénus ! favorise un amant qui t'implore !
Fais que l'ingrate m'aime encore !
Viens, telle qu'autrefois tu parus à mes yeux,
Quand souriant à ma priere,
Du palais doré de ton pere,
Tu conduisis vers moi ton char voluptueux.
De tendres passereaux, dans leur course légere,
Lui firent traverser les campagnes des cieux.
Alors, ô puissante deesse,
Tu vins au milieu des plaisirs,
Et de ta bouche enchanteresse,
Tu m'annonças qu'une maîtresse
Seroit le prix de mes soupirs.
Qu'elle m'a fait payer sa tendresse perfide !
Que mon bonheur a peu duré !

http://rcin.org.pl

Elle fuit maintenant, comme un fan égaré
Court, au bruit du chasseur, vers sa mere timide.
Son cœur frissonne auprès de moi :
Mon ombre même l'épouvante.
Suis-je un tigre, un lion qui fait naître l'effroi !
Tant de haine entre-t-il dans le sein d'une amante!
Ai-je offensé l'Amour ! Si je suis criminel,
Pour s'appaiser, qu'il me contemple !
Je vais coller ma bouche au pavé de son temple,
Et mon front touchera les bords de son autel.

J'en atteste les cieux, et la douce rosée,
Et le bel astre du matin,
Et les tiges des bois que mon pied clandestin,
Heurtoit dans sa marche pressée,
Et cette porte, hélas ! que j'ai tant caressée,
Cette clef que tournoit une furtive main !
Ils ont vu mon ardeur : les vents et la tempête
N'ont jamais arrêté mes pas ;
En vain des flots de pluie ont inondé ma tête ;
Quand Doris m'appelloit, je volois dans ses bras.
Combien de fois j'ai dit : que ne puis-je avec elle!

http://rcin.org.pl

Habiter les hameaux, vivre comme un berger!
Doris garderoit mon verger;
Elle conserveroit ma vendange nouvelle
Et le jus des raisins foulés d'un pied léger.
Ah! que sous les yeux d'une amante,
J'aimerois à tracer de fertiles sillons,
A fendre avec le soc la terre obéissante!
Je ne me plaindrois point, si le dieu des saisons
Faisoit briller sur moi la canicule ardente,
Ou si la serpe des moissons
Avoit enflé ma main sanglante.
Cruelle! tu ne connois pas
Le cœur de l'amant que tu laisses:
Tu le verrois lui-même, ou renouer tes tresses,
Ou chausser tes pieds délicats.
Si tu suivois Diane, armé d'un trait rapide,
J'irois frapper l'oiseau qui rase les guerets,
Ou sur les hôtes des forêts,
Lancer à tes côtés une meute intrépide.
Si du vaste Océan tu traversois les eaux,
On nous verroit voguer au gré des mêmes flots,
Aborder au même rivage,

http://rcin.org.pl

Boire au même ruisseau, chercher le même ombrage.
Mais si tu trouves plus d'attraits
Dans une vie obscure et douce,
Viens habiter ces vallons frais,
Ces rochers tapissés de mousse!
Des tambourins sont suspendus
Dans ma grotte retentissante:
La molle argille y représente
Le chalumeau de Pan, le thyrse de Bacchus;
Au milieu des neuf Sœurs, on voit le vieux Silène,
Et les colombes de Vénus
Plongeant leur bec de rose aux sources d'Hipocrène.

Où s'égarent mes vœux!... j'ai perdu la raison!
Mais, tremble! il est des dieux qui punissent l'outrage.
As-tu vu le tonnerre enflammer l'horizon?
Ce n'est pas l'humide Orion
Qui produit la foudre et l'orage:
C'est Jupiter armé contre un sexe volage
Dont il connoît la trahison...

Cessons cette plainte importune!

http://rcin.org.pl

Hélas ! un laboureur parle de ses taureaux,
Un commerçant de sa fortune :
Moi, j'aime à parler de mes maux.
Je ne desire point une gloire frivole ;
Mais que ces vers soient lus de l'amant malheureux,
Que des pleurs coulent de ses yeux,
Et que mon destin le console.
O mes amis ! laissez des efforts superflus.
Je voudrois vainement oublier ma tendresse :
Si je suis triste ou gai, ne me demandez plus
D'où vient ma joie ou ma tristesse.
Ne vous étonnez pas si l'on vous dit un jour
Que je viens de descendre au ténébreux empire :
C'est le sort d'un mortel déchiré par l'amour ;
Il marche, et tout-à-coup on apprend qu'il expire.
Si vous foulez ma tombe où naîtra le souci,
Où les vents berceront ma lyre gémissante,
Ecrivez-y ces mots : « Il fut conduit ici
« Par les rigueurs de son amante ».

---

http://rcin.org.pl

LES ADIEUX DE MÉLIBÉE.

TITIRE ET MÉLIBÉE.

MÉLIBÉE.

O Titire ! couché sous la voûte d'un hêtre,
Tu médites des airs sur ta flûte champêtre :
Nous quittons cependant ces bords délicieux,
Ce pays fortuné qu'habitoient nos ayeux ;
Nous fuyons ; et toi seul, couvert d'ombre et tranquille
Tu fais dire aux forêts le beau nom d'Amarille.

TITIRE.

O Mélibée ! un dieu m'a donné ce repos ;
Oui, je crois voir un dieu dans ce mortel propice;
Son autel rougira du sang de mes agneaux :
Il permet qu'à mon gré ma flûte retentisse,
Et laisse errer ici mes paisibles taureaux.

http://rcin.org.pl

MÉLIBÉE.

Je n'en suis point jaloux : mais que ton sort m'étonne,
A l'aspect de nos champs que le trouble environne!
Vois ce troupeau plaintif s'éloigner sur mes pas!
Je le traîne avec peine ; et cette chevre, hélas!
Parmi les coudriers, au milieu des montagnes,
A laissé deux chevreaux, l'espoir de ses compagnes.
Des chênes foudroyés m'annonçoient ce malheur:
Aveugle que j'étois! de sinistres corneilles,
Souvent du creux d'un arbre ont frappé mes oreilles :
Mais, Titire! apprends-moi quel est ton bienfaiteur.

TITIRE.

O mon cher Mélibée! admire ma folie!
J'ai cru qu'à mon héros, cette Rome asservie
Ressembloit à la ville où je vends mes agneaux.
Mais c'étoit comparer des objets inégaux,
Des chiens à leurs petits, des chevreaux à leur mere.
Rome sur les cités leve sa tête altiere,
Comme le haut cyprès sur d'humbles arbrisseaux.

MÉLIBÉE.

Quel sujet de la voir t'a fait naître l'envie?

http://rcin.org.pl

TITIRE.

La liberté trop lente à seconder mes vœux :
Sur ma vieillesse oisive elle a jetté les yeux,
Quand j'ai quitté pour Rome une injuste patrie.
Sans espoir d'être libre, avant mon choix nouveau,
Sans soin de ma fortune, ami, je te l'avoue,
Je pressois un lait pur pour l'ingrate Mantoue,
Et d'offrandes en vain j'épuisois mon troupeau.

MÉLIBÉE.

Je vois pour quel objet la charmante Amarille
Négligeoit de ses fruits l'abondance inutile,
Et d'une triste voix sollicitoit les dieux !
Les ruisseaux, les bosquets, les pins de son asyle
Redemandoient Titire, absent de ces beaux lieux.

TITIRE.

Que faire ! ô Mélibée ! où trouver loin de Rome
Le terme de mes maux, l'appui des immortels !
C'est là que je l'ai vu, ce héros, ce grand-homme,
Pour qui, douze fois l'an, j'encense nos autels !
A peine ai-je parlé : Cultivez vos prairies,
Et reprenez, dit-il, le soin des bergeries.

http://rcin.org.pl

MÉLIBÉE.

Heureux vieillard ! ainsi tu conserves tes biens !
Ce terrein te suffit, quoiqu'humide et sauvage :
Des troupeaux empestés ne nuiront pas aux tiens ;
Tes brebis fouleront leur ancien pâturage ;
Heureux vieillard ! ici, sur ce même rivage,
De tes ruisseaux sacrés respirant la fraîcheur,
Souvent tu jouiras d'un sommeil enchanteur,
Au doux frémissement de l'abeille volage,
Qui des saules voisins vient picoter la fleur ;
Et tandis qu'au sommet de ces hautes montagnes,
Le chant de l'émondeur frappera les échos,
Tes ramiers favoris et leurs tendres compagnes
Roucouleront encore à l'ombre des ormeaux.

TITIRE.

On verra les poissons abandonner les flots,
Le daim fendre des airs la campagne azurée,
Les Parthes de la Saone aller boire les eaux,
Et les Germains du Tigre habiter la contrée,
Avant de voir mon cœur oublier son héros.

MÉLIBÉE.

Et nous, infortunés ! le destin nous sépare !

http://rcin.org.pl

L'un va chez les Bretons, au bout de l'univers;
L'autre chez l'Africain, chez le Scythe barbare,
Dans la Crète, où l'Oaxe arrose des déserts.
Hélas! verrai-je encor mon toît couvert de chaume,
Et le champ qui formoit mon rustique royaume!
Ces moissons, ces beaux lieux cultivés de ma main
Vont devenir le lot d'un soldat inhumain!
O citoyens! voilà le malheur de vos guerres!
Voilà pour qui (bons dieux!) j'ensemençois mes terres!
Irai-je maintenant, autour de mes foyers,
Ou planter une vigne, ou greffer des poiriers?
Adieu, troupeaux! adieu, chevres jadis heureuses!
Je ne vous verrai plus, du fond des antres verds,
Pendre aux flancs éloignés de ces roches mousseuses:
Vous n'écouterez plus mes chansons amoureuses,
En broutant le citise et les saules amers.

TITIRE.

Cependant, viens chez moi: j'ai des fruits, du laitage;
Tu passeras la nuit sur un lit de feuillage:
Je vois déja fumer le toît de ces maisons,
Et l'ombre qui s'accroît tombe du haut des monts.

http://rcin.org.pl

LES REPROCHES.

Je voudrois qu'aux enfers le bras d'une Furie
Devînt mon éternel bourreau;
Je voudrois qu'auprès de Titie
Mon cœur fût dévoré par un vautour nouveau,
Plutôt que de survivre à tant de perfidie!
Ne me disois-tu pas? Si je trahis ma foi,
Que jamais le jour ne m'éclaire!
Inhumaine! et tu vis pour un autre que moi!
Et tu peux du soleil soutenir la lumiere!
Qui t'obligeoit de feindre un si lâche retour,
D'exhaler les sermens d'une bouche parjure,
Et d'emprunter pour moi ces larmes de l'amour,
Ces larmes qu'à tes yeux refusoit la nature!

Ah! tu me pleureras quand je ne serai plus,
Quand de tous mes rivaux justement délaissée,
Tu reporteras ta pensée

http://rcin.org.pl

Sur celui qui souffroit tes superbes rebuts!
Il est bien plus facile aux Belles
De séduire un amant que de le conserver:
Un souffle peut leur enlever
Ce peuple adorateur, aussi volage qu'elles.

O ma chere Doris! je jure par les dieux
Que je te fus toujours fidèle!
Je consens, si mon cœur osa tromper tes feux,
Qu'un lierre embrasse un jour mes ossemens poudreux,
Et qu'une vipere cruelle
Assiége mon tombeau de sifflemens affreux.

Quand l'étoile de Cythérée
Ramene de mes nuits le cours silencieux,
Je baise, en soupirant, ton image adorée,
Et je la couvre de mes yeux.
Déja sept fois Diane a fourni sa carriere,
Depuis qu'en proie à mes sanglots,
Je te rappelle en vain sur mon lit solitaire:
Je n'y retrouve plus ni toi ni le repos.
Loin du monde, en des lieux où sa vue importune

http://rcin.org.pl

Ne vient point épier les pas de l'infortune,
Seul, avec ma douleur, j'erre au sein de la nuit:
De côteaux en côteaux, de pensée en pensée,
Une ombre vague me conduit.
Je quitte une route tracée
Pour le plus sauvage réduit.
Si je trouve un buisson, sur le bord d'une source,
Si deux monts devant moi présentent leur vallon,
Là, je fixe un instant ma course,
Et mon ame jouit de son triste abandon.

Quelquefois j'ai voulu redire
Ces airs simples, touchans, qui peignoient nos amours;
Alors ma voix se perd en gémissemens sourds;
Le regret me saisit; à peine je respire,
Et des pleurs tombent sur ma lyre
Au souvenir de ces beaux jours.
Quelquefois d'une main facile,
J'essaie à crayonner tes traits:
J'ai multiplié ces portraits
Sur tous les murs de mon asyle:
J'ai parfumé de fleurs les autels de mes dieux:

http://rcin.org.pl

Le nom de ma Doris se mêle à tous mes vœux....

Fille cruelle! épargne un amant qui t'implore!
Je brûle!... tout mon sang est embrasé de feux!
Hercule a moins senti sur ses flancs douloureux
La robe ardente du Centaure!
Hélas! chaque soleil pour moi ne fait éclore
Qu'un jour funèbre et malheureux
Précurseur d'une nuit plus malheureuse encore,
Et la nuit, et le jour, tout afflige mes yeux.

Muses, qui me dictez les vers que je soupire!
Laissez-moi! reprenez vos chansons, votre lyre!
Assez d'autres, sans moi, cadenceront des airs.
Quand je vous invoquois d'une voix suppliante,
Ce n'étoit pour chanter ni Bellone sanglante,
Ni le cours de la lune et ses phases divers,
Mais pour flatter l'oreille et le cœur d'une amante.
Bois, collines, vallons, recevez mes adieux!
Et toi, pour qui je meurs! jette une larme ou deux;
Imprime un seul baiser sur les vers que je trace!
Que ta pitié m'accorde une derniere grace!

http://rcin.org.pl

Quand tu m'auras perdu, viens, les cheveux épars,
Fixer sur mon bûcher tes humides regards!
Presse encor de tes bras mon urne cinéraire!
Appelle encore à toi l'ame de ton amant!
S'il reste chez les morts un tendre sentiment,
Oh! comme à cette voix si chere
Je revolerai promptement!

http://rcin.org.pl

LE BON FILS.

Daphnis avoit quitté son foyer solitaire,
Et promenoit ses pas près d'un étang voisin
Qui du flambeau des nuits répétoit la lumiere.
L'aspect d'un soir pur et serein,
Le chant du rossignol, le calme des prairies
Entretinrent longtems ses douces rêveries :
Mais il revint enfin sous les berceaux épais
Qui devant sa cabane étendoit leur ombrage.
Là, couché sur le gazon frais,
Sur une de ses mains appuyant son visage,
Le vieux Lamon dormoit en paix.
Daphnis ému s'arrête et contemple son pere :
Un sentiment délicieux
L'enivroit en fixant une tête si chere !
Quelquefois seulement il regardoit les cieux,
Et des larmes d'amour couloient de sa paupiere.

http://rcin.org.pl

O mon pere, dit-il, quel calme est dans tes sens!
Que le sommeil est pur dans les cœurs innocens!
Ce soir, en quittant ta chaumiere,
Tu seras venu dans ces lieux
Offrir aux immortels une sainte priere,
Et des songes légers auront fermé tes yeux.
Tu priois pour ton fils... ah! je suis trop heureux!
Si je vois sur nos champs reposer l'abondance,
Si les prés sont couverts de nos troupeaux nombreux,
C'est toi, c'est ta vertu, dont je sens l'influence;
Les dieux que tu chéris favorisent tes vœux.
Quand, touché de mes soins pour ta frêle vieillesse,
Tu me bénis d'un air content;
Quand tu répands sur moi des larmes de tendresse,
Oh! comme un torrent d'allégresse
Pénetre mon cœur palpitant!....
Mais ma félicité sera bientôt passée!
Bientôt je dois te perdre... affligeante pensée!
En voyant tes brebis bondir sur le gazon,
Et tes blés te promettre une riche moisson,
Mes cheveux, disois-tu, sont blanchis dans la joie.
Fleurissez, lieux charmans! la clémence des dieux,

http://rcin.org.pl

Pour peu de tems encor, permet que je vous voie,
De plus heureux climats vont récréer mes yeux.
Ah! mon meilleur ami, faut-il que tu me laisses!
Tes bras seront fermés à mes douces caresses!
Alors pour consacrer ton amour paternel,
Je veux près de ta tombe ériger un autel,
Et s'il me luit un jour propice
Où d'un infortuné j'aurai tari les pleurs,
J'irai sur cet autel offrir un sacrifice
Et couvrir ton cercueil de laitage et de fleurs;
Mais je crains que des vents la fraîcheur ennemie
Ne te nuise dans ton sommeil. . . .

A ces mots, s'inclinant sur sa couche fleurie,
Il lui baise le front pour hâter son réveil.

http://rcin.org.pl

LES PLAISIRS DU RIVAGE.

Assis sur la rive des mers,
Quand je sens l'amoureux zéphire
Agiter doucement les airs
Et souffler sur l'humide empire,

Je suis des yeux les voyageurs,
A leur destin je porte envie:
Le souvenir de ma patrie
S'éveille et fait couler mes pleurs.

Je tressaille au bruit de la rame
Qui frappe l'écume des flots;
J'entends retentir dans mon ame
Le chant joyeux des matelots.

Un secret desir me tourmente
De m'arracher à ces beaux lieux,
Et d'aller, sous de nouveaux cieux,
Porter ma fortune inconstante.

http://rcin.org.pl

Mais quand le terrible aquilon
Gronde sur l'onde bondissante,
Que dans le liquide sillon
Roule la foudre étincelante,

Alors je repose mes yeux
Sur les forêts, sur le rivage,
Sur les vallons silencieux
Qui sont à l'abri de l'orage;

Et je m'écrie: heureux le sage
Qui rêve au fond de ces berceaux,
Et qui n'entend sous leur feuillage
Que le murmure des ruisseaux!

http://rcin.org.pl

LES DERNIERES PLAINTES.

J'aurois déja laissé la lumiere ennemie,
Si l'espoir ne m'aidoit à supporter la vie !
L'espoir nourrit le laboureur ;
L'espoir confie aux champs la semence féconde ;
Il attire, il conduit dans un piége trompeur
Les habitans des airs et le peuple de l'onde.
Doux espoir ! devant toi les cachots sont ouverts,
Et tu suis le captif qui chante au bruit des fers...
Mais le tems pourroit-il ramener dans sa course
Les jeux charmans que j'ai perdus !
On verroit les ruisseaux retourner à leur source
Plutôt qu'une infidelle aux nœuds qu'elle a rompus.

O voyage fatal ! ô jour que je déteste !
Trois fois, à son départ, j'ai consulté les dieux,
Trois fois, ils m'ont prédit un avenir funeste,

http://rcin.org.pl

Et le vol des oiseaux, et la voûte céleste
N'offroient que malheurs à mes yeux.

Je ne desire point la mort de l'inconstante ;
Mais c'est toi que je livre aux tourmens des enfers,
Vil ravisseur de mon amante !
Puisse-tu t'abreuver des sucs les plus amers,
Et dans l'horrible accès d'une faim dévorante,
Arracher aux tombeaux la pâture des vers !
Que ton cercueil impur soit hérissé d'épines,
Et que les cris du chien des morts
Repoussent loin des sombres bords
Tes mânes dévoués aux vengeances divines !

Si vous la revoyez, amis, dites-lui bien
Que pour elle aujourd'hui mon cœur ne sent plus rien
Puisse-t-elle être heureuse au sein de la richesse !
Les Muses ne la donnent pas.
Doris n'eût trouvé dans mes bras
Que le plaisir et la tendresse.
Fille trop aveuglée ! où cherches-tu l'amour ?
Est-il connu de l'opulence ?

http://rcin.org.pl

Un cœur blasé de jouissance
Peut-il te payer de retour !
Ah ! qu'un amant pauvre est plus tendre !
Pauvre, il te serviroit dans ses foyers obscurs ;
Il conduiroit tes pas chez quelques amis sûrs ;
Dans la route, il iroit t'attendre :
Pauvre, tu le verrois d'une soigneuse main,
Au travers des buissons te frayer un chemin.

Si l'immortalité pouvoit te faire envie,
La lyre d'Apollon sait dispenser la vie.
Le tems ronge sans bruit, dans leur froid monument
Des peuples entiers qu'on oublie,
Et les vers de Catulle à l'oiseau de Lesbie,
Le font vivre éternellement.
Mais qu'importe le chant des nymphes du Permesse
Et de leur docte nourrisson !
Hélas ! le tems n'est plus, où pour une chanson,
On obtenoit une maîtresse.
Près du bord pastoral où fuit le Mincio,
Déja Virgile a dit sur sa flûte légere,
Qu'il suffit, pour séduire une foible Bergere,

http://rcin.org.pl

De dix pommes et d'un chevreau.

Quel est donc ce rival qui profane ta couche ?
Je l'ai vu ; la vieillesse a courbé ses genoux ;
Le doux plaisir qu'il effarouche
S'éloigne avec horreur de ses regards jaloux,
Et son souffle ennemi fait pâlir sur ta bouche
Les baisers que l'amour n'enflammoit que pour nous.

Je t'en avertissois dans mes vives alarmes :
Ne vends point tes faveurs; l'or ne peut mériter
Les transports de l'amour, et sa joie et ses larmes ;
Vénus ne sourit point à celle dont les charmes
S'abandonnent aux mains qui daignent l'acheter.
Eh ! qui mit sur ton front cette audace étrangere !
Où sont tes modestes atours,
Ce teint où respiroit ta fraîcheur printanniere,
Et ces fleurs, ces rubans, ce chapeau de bergere,
Qui te paroient dans les beaux jours ?
Crois-tu que le bonheur te suivra dans les cours,
Qu'avec l'or tu sauras mieux plaire,
Et que la foule des Amours

Qui

http://rcin.org.pl

Qui dansoit avec toi sur des lits de fougere,
Sous de riches lambris, t'escortera toujours!
Non! ne t'en flatte pas! ces hautes pyramides
Qui portent jusqu'aux cieux la vanité des rois,
Ces fastueux tombeaux tout peuplés d'urnes vides,
Du tems qui les détruit n'ont pu braver les lois:
Le tems sur une Belle imprime aussi des rides;
Un jour il fanera les lys de ton printems:
Trop heureuse de fuir, dans l'hiver de tes ans,
Sous nos rustiques toîts que ta fierté méprise;
Un fuseau dans les mains, près d'une lampe assise
Tu gémiras alors, et trop tard supplié,
L'Amour rejettera les vœux d'une coupable;
Alors de tes amans la troupe inexorable,
De ses ris insultans te suivra sans pitié,
Sans qu'une seule voix dise: elle fut aimable.
Mais sur ton front décoloré
Quand tu verras blanchir la tresse
Dont il est maintenant paré,
Et lorsqu'avec les fleurs de la belle jeunesse,
Ton cœur perdra l'orgueil dont il fut enivré,
Rapporte-moi ce cœur! sois encor ma maîtresse!

http://rcin.org.pl

Je devrois te hair, et je l'avois juré;
Mais si je le puis, j'oublirai
Ton inconstance et ma promesse.

http://rcin.org.pl

LE BAIN,

ÉGLÉ, IRIS.

ÉGLÉ.

Le jour, à son déclin brûle encor ce rivage :
Viens respirer le frais à l'ombre du bocage,
Où ce ruisseau charmant précipite ses eaux.

IRIS.

Allons... avance un peu! les branches des ormeaux
Me descendent sur le visage.

ÉGLÉ.

Que ce ruisseau me plaît! que son murmure est doux!
De ses flots de cristal n'es-tu pas enchantée!
Quittons nos vêtemens, Iris, et plongeons-nous
Au sein de son onde argentée.

IRIS.

Mais, Églé, si l'on vient! si l'on nous apperçoit!

http://rcin.org.pl

ÉGLÉ.

Aucun sentier ne mène à ce rivage étroit,
Et cette grotte de feuillage
Répand autour de nous le plus épais ombrage.

Les bergeres soudain quittent leur vêtement,
Et l'onde les saisit d'un doux frémissement.
Églé disoit : j'éprouve une nouvelle vie !...
Que ferons-nous, Iris ! sais-tu quelque chanson !

IRIS.

Bon ! rêve-tu ! quelle folie !
Pour nous faire entendre au vallon !

ÉGLÉ.

Ah ! je n'y songeois pas !... écoute mon envie ;
Il faut que tour-à-tour chacune se confie
Quelqu'histoire...

IRIS.

Vraiment ! j'en sais une jolie ;
Mais...

ÉGLÉ.

Pourrois-tu douter de ma discrétion ?
Suis-je pas ta meilleure amie ?

http://rcin.org.pl

IRIS.

Tu le veux?... L'autre jour je menois mon troupeau
Près du vieux cerisier planté sur ce côteau...
Mais je suis folle, quand j'y pense!
De mon plus grand secret te faire confidence!

ÉGLÉ.

Eh! bons dieux! que crains-tu? voilà bien des apprêts
Ne dois-je point aussi te dire mes secrets!

IRIS.

Comme je descendois le sentier solitaire,
J'entends mon nom chanté par une voix légere:
Je m'approche; la voix suit le même chemin:
Je ne voyois personne: inquiete, etonnée,
J'avance encor; la voix s'est alors éloignée;
Je vis qu'elle partoit du cerisier voisin.
Mais quoi! dirai-je tout!

ÉGLÉ.

Oui; les jeunes bergeres
Ne se cachent rien dans le bain,
Et sous cette ombre épaisse, il n'est point de mysteres.

IRIS.

Je retourne au logis, jettant les yeux par fois

http://rcin.org.pl

Vers le lieu d'où sortoit la voix.
Je marchois lentement pour mieux prêter l'oreille.
Enfin la nuit survient. Églé! tu peux juger
Si dans l'inquiétude un instant je sommeille!
Bientôt j'entends la voix, et le même berger
Auprès de ma fenêtre attache une corbeille:
Son ombre, à la faveur du flambeau de la nuit,
Paroissoit s'allonger jusqu'au pied de mon lit.
Oh! le cœur me battoit!... ensuite...

ÉGLÉ.

Eh bien! acheve!

IRIS.

Quand je le vis se retirer,
Ne falloit-il pas m'assurer
Si tout cela n'étoit qu'un rêve!
J'approche doucement; j'apperçois le panier;
J'ouvre, et tout en tremblant, je le vais délier:
Il étoit rempli de cerises
D'un goût!... je n'en mangeai jamais de plus exquises
Mais ne vas pas me demander
Quel étoit ce berger...

ÉGLÉ.

Voudrois-tu me le taire!

http://rcin.org.pl

Oui ! le beau secret à garder !
Tu ne dis pas que c'est mon frere !

IRIS.

Qui ! ton frere !

ÉGLÉ.

Sans doute.

IRIS.

Et d'où vient ton soupçon ?

ÉGLÉ.

Ce panier, n'est-ce pas un don
Que dans ce même jour je venois de lui faire ?
Et, tiens ! ne vois-je pas quelle vive rougeur
Monte depuis ton sein où la vague se joue,
Jusqu'à ces beaux cheveux qui caressent ta joue ?
Tu regardes les flots ! pourquoi tant de pudeur ?...
Vas ! j'ai déja pour toi l'amitié d'une sœur.

IRIS.

Hélas ! tu vois, Églé, tu vois combien je t'aime !
Pour oser t'avouer le secret de mon cœur,
Il faut t'aimer comme moi-même.

ÉGLÉ.

Eh bien ! Iris, écoute, et reçois à ton tour

http://rcin.org.pl

L'aveu secret de mon amour.
Mon pere au dieu des champs offroit une genisse:
Daphnis, le beau Daphnis parut au sacrifice....
Mais, chut! j'entends du bruit!...

IRIS.

O ciel! où nous cacher!

ÉGLÉ.

Le bruit croît; il s'avance.

IRIS.

Il sort de ce bocage.

ÉGLÉ.

O nymphes! sauvez-nous... on vient vers le rivage.

IRIS.

Prenons nos vêtemens et gagnons ce rocher.

Les bergeres fuyoient comme deux tourterelles
Qu'un avide épervier poursuit du haut des airs,
Et ce n'étoit qu'un faon aussi timides qu'elles,
Que la source attiroit sous ces ombrages verds.

http://rcin.org.pl

LES REGRETS.

Pourquoi ne me rendez-vous pas
Les doux instans de ma jeunesse !
Dieux puissans ! ramenez la course enchanteresse
De ce tems qui s'enfuit dans la nuit du trépas !
Mais quelle ambition frivole !
Ah ! Dieux ! si mes desirs pouvoient être entendus,
Rendez-moi donc aussi le plaisir qui s'envole
Et les amis que j'ai perdus !

Campagne d'Arpajon ! solitude riante,
Où l'Orge fait couler son onde transparente !
Les vers que ma main a gravés
Sur tes saules chéris ne sont-ils plus encore !
Le tems les a-t-il enlevés
Comme les jeux de mon aurore !
O désert ! confident des plus tendres amours !

http://rcin.org.pl

Depuis que j'ai quitté ta retraite fleurie,
Que d'orages cruels ont tourmenté mes jours !
Ton ruisseau dont le bruit flattoit ma rêverie,
Plus fidele que moi, sur la même prairie,
Suit constamment le même cours :
Ton bosquet porte encore une cîme touffue,
Et depuis dix printems, ma couronne a vieilli,
Et dans les régions de l'éternel oubli
Ma jeune amante est descendue.

Quand irai-je revoir ce fortuné vallon
Qu'elle embellissoit de ses charmes ?
Quand pourrai-je sur son gazon
Répandre mes dernieres larmes !
D'une tremblante main, j'écrirai dans ces lieux :
C'est ici que je fus heureux !
Amour, Fortune, Renommée,
Vos bienfaits ne me tentent plus :
La moitié de ma vie est déja consumée,
Et les projets que j'ai conçus
Se sont exhalés en fumée :
De ces moissons de gloire et de félicité,

http://rcin.org.pl

Qu'un trompeur avenir présentoit à ma vue,
Imprudent ! qu'ai-je rapporté !
L'empreinte de ma chaîne et mon obscurité:
L'illusion est disparue ;
Je pleure maintenant ce qu'elle m'a coûté ;
Je regrette ma liberté
Aux dieux de la faveur si follement vendue.
Ah ! plutôt que d'errer sur des flots inconstans,
Que n'ai-je eu le destin du laboureur tranquille !
Dans sa cabane étroite, au déclin de ses ans,
Il repose entouré de ses nombreux enfans;
L'un garde ses troupeaux; l'autre porte à la ville
Le lait de son étable, ou les fruits de ses champs,
Et de son épouse qui file
Il entend les folâtres chants.

Mais le tems même à qui tout cède,
Dans les plus doux abris n'a pu fixer mes pas !
Aussi léger que lui, l'homme est toujours, helas !
Mécontent de ce qu'il possede
Et jaloux de ce qu'il n'a pas.
Dans cette triste inquiétude,

http://rcin.org.pl

On passe ainsi la vie à chercher le bonheur.
A quoi sert de changer de lieux et d'habitude,
Quand on ne peut changer son cœur!

http://rcin.org.pl

LES DEUX RUISSEAUX.

Daphnis, prive de son amante,
Conta cette fable touchante
A ceux qui blâmoient ses douleurs:
Deux ruisseaux confondoient leur onde,
Et sur un pré semé de fleurs
Couloient dans une paix profonde.
Des leur source, aux mêmes déserts,
La même pente les rassemble,
Et leurs vœux sont d'aller ensemble
S'abîmer dans le sein des mers.
Faut-il que le destin barbare
S'oppose aux plus tendres amours!
Ces ruisseaux trouvent dans leur cours
Un roc affreux qui les sépare.
L'un d'eux, dans son triste abandon,
Se déchaînoit contre sa rive,

http://rcin.org.pl

Et tous les échos du vallon
Répondoient à sa voix plaintive.
Un passant lui dit brusquement :
Pourquoi sur cette molle arène,
Ne pas murmurer doucement?
Ton bruit m'importune et me gêne.
N'entends-tu pas, dit le ruisseau,
A l'autre bord de ce côteau,
Gémir la moitié de moi-même?
Poursuis ta route, ô voyageur!
Et demande aux dieux, que ton cœur
Ne perde jamais ce qu'il aime!

http://rcin.org.pl

LES CHANSONS.

LICIDAS ET MÉRIS.

LICIDAS.

Vas-tu suivre, Méris, le chemin de la ville?

MÉRIS.

O mon cher Licidas! tu reçois mes adieux:
Mes beaux jours sont passés; il faut que je m'exile,
Puisqu'ici le destin soumet tout à ses jeux.
J'ai suspendu ma flûte à ce pin solitaire,
Et près de m'éloigner, je vais porter aux dieux
Ces deux tendres agneaux que j'enleve à leur mere.

LICIDAS.

On disoit cependant que pour prix de tes vers,
Un prince, ami des arts, t'avoit rendu le maître
Des lieux où ces côteaux penchent leurs tapis verds,
Jusqu'aux rives du fleuve et jusqu'à ce vieux hêtre.

http://rcin.org.pl

MÉRIS.

Le bruit en a couru : mais nos rustiques voix
Ont peu de charme, hélas ! pour l'oreille des rois !
Que dis-je !... sans Ménalque et son soin tutelaire,
Il ne me restoit plus ni troupeaux ni chaumiere.

LICIDAS.

Quelle rigueur ! ô ciel !... et tu quitte nos champs !
Où vas-tu de tes airs porter la mélodie ? ...
Je me souviens encor de ces couplets touchans
Que tu disois un soir, quand Nise fut partie.

(*Il chante.*)

Pourquoi troubler par tes regrets
Mon amoureuse rêverie !
Laisse-moi seul en ces forêts
Pleurer l'absence d'une amie !
Nous avons le même souci,
Douce et plaintive Philomele !
Ta maîtresse est absente aussi :
Mais tu peux voler auprès d'elle ».

http://rcin.org.pl

MÉRIS.

Je préfere ces vers que j'ai faits l'autre jour :
J'écrivois sur un orme, et chantois tour-à-tour.
Ce fut lorsque Ménalque et sa jeune compagne
Cesserent pour jamais d'habiter la campagne.

(*Il chante.*)

Tu vas donc embellir un séjour plus heureux !
Tu pars, et les amours s'éloignent sur tes traces !
Emporte, ô Licoris, nos regrets et nos vœux !
Vas ! tu plairas dans tous les lieux
Où l'on aime l'esprit, les talens et les grâces.
Quel charme, sur nos bords, égalera le tien ?
Qui nous rendra cet art que tu savois si bien,
D'animer nos plaisirs par ta gaîté riante,
Cet art de tout séduire, en n'aspirant à rien,
De laisser de ta vue et de ton entretien
Chaque homme transporté, chaque femme contente !
Apprends-nous tes secrets ; dis-nous par quel secours
Tu faisois oublier la Beauté la plus fiere,
Toi, timide, ingénue, et n'ayant pour atours
Que les bouquets d'une bergere

http://rcin.org.pl

Et les rubans de ses beaux jours!
Plus d'une jalouse rivale
Vit pâlir devant toi l'orgueil de ses appas :
Au milieu des succès d'une lutte inégale,
Tu fis naître l'envie, et ne la connus pas.
Que leur brigue à présent dispute la victoire!
Elles peuvent régner dans nos hameaux déserts ;
Tu pars! mais tous les cœurs sont pleins de ta mém
Et je verrai leur foule applaudir à mes vers ».

LICIDAS.

Ah! puisse le Cithise engraisser tes genisses!
Puissent d'un lait exquis leurs mamelles s'enfler!
Si tu sais d'autres vers, songe à les rappeller.
Le murmure des bois offre moins de délices,
Quand les vents du matin commencent à souffler.
Je suis aussi poète, et nos bergers me louent :
Mais mon talent est foible et ne peut m'aveugler.
Je n'ai point fait de vers que les muses avouent.

MÉRIS.

Si je me les rappelle, en voici d'assez beaux :

http://rcin.org.pl

(*Il chante.*)

Reviens, ô Galatée ! abandonne les eaux :
Ici, le verd naissant ombrage nos asyles ;
La terre épand ses fleurs sur le bord des ruisseaux,
Et les peupliers blancs et les vignes dociles,
Autour des antres frais, s'elèvent en berceaux :
Laisse la rive en butte au vain courroux des flots...

La fin m'est échappée. Au printems de ma vie,
Pendant des jours entiers, je chantois autrefois :
Mais je ne sais plus d'airs ; l'âge vient ; tout s'oublie ;
La mémoire me fuit ; je perds jusqu'à la voix !

LICIDAS.

Tu m'opposes, Méris, un refus inutile.
Les vents sont assoupis, et ce lac est tranquille ;
Tout nous sert, et déja nous touchons aux tombeaux
Dont les vieux monumens sont voisins de la ville.
Arrêtons-nous à l'ombre, et mets bas tes agneaux
Sur l'herbe où l'émondeur a jetté ces rameaux.
Si les vapeurs du soir te font craindre l'orage,

http://rcin.org.pl

De nos airs, en marchant, égayons le voyage :
Je prendrai ton fardeau.

MÉRIS.

Le tems presse ; avançons :
Une autre fois, berger, nous dirons des chansons.

Les vers de cette Idylle, sur le départ de Lycoris, ont paru dans les Journaux, sous le titre d'Adieux à Madame de Cabre.

http://rcin.org.pl

ÉPILOGUE.

On voit se courber les vergers
Sous le poids de leur opulence :
Le fruit mûr se détache et tombe en abondance,
Emporté par les vents legers :
Les grappes pleines et vermeilles,
A travers le pampre des treilles,
Découvrent l'ambre du raisin :
Déja les villageois et leurs jeunes compagnes
Arrivent pour cueillir les trésors des campagnes;
Pomone les conduit, sa corbeille à la main;
Bacchus mène avec lui l'essaim
De ses folâtres vendangeuses,
Qui célébrent en chœurs, dans leurs chansons joyeuses,
Les amours et le dieu du vin.
On entend le pasteur chantant sous la feuillée,
Son troupeau qui mugit dans la fraîche vallée,

http://rcin.org.pl

Le ruisseau qui frissonne, et qui flotte incertain
Au pied de la voûte émaillée
Du laurier-rose et du jasmin.
Quel charme est répandu sur le monde paisible!
C'est ici le moment de la réflexion:
C'est dans cette aimable saison
Que la mélancolie inspire un cœur sensible.
J'irai dans l'ombre des forêts,
Dans les bocages toujours frais
Qui nourrissent ma rêverie,
Dans les rochers retentissans,
Dont les échos frappent mes sens
D'une touchante mélodie:
Heureux, si j'entends quelquefois
Une fontaine gémissante,
Ou la feuille sèche et bruyante
Que le vent détache des bois,
Ou le chant languissant d'un oiseau solitaire,
Qui ranime, pour me distraire,
Le souffle expirant de sa voix;
Tandis que les pinçons, les linots, les fauvettes
Qui, pendant les beaux jours, ont si bien gazouillé,

http://rcin.org.pl

Habitans desolés de ces voûtes muettes,
Se perchent en tremblant sur l'arbre dépouille !
Le chevreuil n'est plus sous l'ombrage :
Le fond de ces berceaux commence à s'eclaircir ;
Le voyageur s'arrête, en jettant un soupir,
Dans les bois jonchés de feuillage.
Adieu nature ! adieu plaisir !
L'oiseau, conduit par le zéphir,
Dans des climats plus doux va porter son ramage.
Déja les humides brouillards
Viennent annoncer la froidure ;
Et le soleil, sur la verdure,
Va lancer ses derniers regards. . . . .

Ah ! du moins, le printems doit refleurir encore :
Mais moi, soit que la nuit fasse place à l'aurore,
Soit que l'astre du jour se plonge dans les mers,
Je vous rappelle en vain, félicité passée !
Tendres illusions de mon ame abusée !
Votre vol a suivi la course des éclairs. . . . .

Pourquoi ces pleurs involontaires

http://rcin.org.pl

Que mes yeux laissent échapper?
Pourquoi songer à des chimeres
Dont tout m'aide à me détromper?
Regretterois-je, Amour, ton superbe esclavage,
Et voudrois-je aujourd'hui recommencer d'aimer?
Le nautonier tremblant, tout baigné du naufrage,
Sur les flots orageux est-il prêt à ramer!
Vas! laisse-moi, cruel! sur l'émail de ces plaines,
Sur le rivage de ces eaux,
Je n'irai plus chanter tes plaisirs et tes peines;
Je n'irai plus dire aux échos
Le nom de la Beauté dont je portois les chaînes.
Du bonheur que j'ai vu finir
L'image dans mon cœur ne peut être effacée:
Mais cessons de l'entretenir.
Hélas! le plus doux souvenir
Ne peut qu'affliger la pensée.
Combien de fois, dès le matin,
Je vins, sur ces gazons, rêver à l'infidelle!
Combien de fois l'aube nouvelle
M'y retrouva le lendemain!
Si quelqu'haleine bienfaisante
M'apporte

http://rcin.org.pl

M'apporte l'odeur des bosquets,
Je crois respirer les bouquets
Que je cueillois pour mon amante.
Au retour du Printems, si dans l'ombre des bois
Les rossignols se font entendre,
Je pense aux douces nuits où j'écoutois leur voix,
Quand l'amour, dans ces lieux me pressoit de me rendre.
Ainsi, quand le navigateur
S'éloigne d'une île enchantée,
Son œil se tourne avec douleur
Vers la rive qu'il a quittée.

Ne réveillez plus mes regrets,
Lieux charmans! lieux témoins des jeux de mon bel âge!
D'un bien qui m'est ravi ne m'offrez plus l'image!
Laissez, laissez mon cœur en paix!
Ah! n'est-il pas tems d'être sage?
Dans le vuide affreux de mes jours,
Viens flatter ma langueur, grave mélancolie!
Près de moi, s'il se peut, remplace la folie
Et console mon cœur du départ des amours!
Tu fuis des indiscrets la foule turbulente,

http://rcin.org.pl

Et les ris insensés et les frivoles jeux :
Ce n'est que sur les bords d'une onde murmurante,
A l'ombre d'un bois ténébreux,
Que tu berces l'ame indolente
Dans un repos voluptueux.
O délicieuse tristesse,
Plus douce encor que la gaité !
Ce monde fatigué d'une éternelle ivresse
Ignore ta félicité.
Je m'abandonne à toi, vénérable immortelle !
Ne permets qu'à la tourterelle
De troubler, par sa voix, la paix de ces déserts !
Qu'elle attendrisse ma pensée,
Quand Phébé répand dans les airs
Le demi-jour de l'élisée ! . . .

Mais quoi ! jusqu'en tes bras le regret me poursuit !
Je me rappelle encor des songes trop aimables,
Et je porte mes yeux vers ce pays des fables
Dont l'enchantement est détruit !
Dieux ! laissez-moi du moins l'illusion champêtre !
Laissez-moi mes bergers, mes fleurs et mes ruisseaux

http://rcin.org.pl

Mais le charme est fini ; j'ai perdu ces tableaux ;
J'ai vu de l'âge d'or l'image disparoître
Et je brise mes chalumeaux.
Aux champs comme aux cités l'homme est partout le même ;
Par-tout foible, inconstant, ou crédule, ou pervers,
Esclave de son cœur, dupe de ce qu'il aime :
Son bonheur que j'ai peint n'étoit que dans mes vers.
Adieu donc pour jamais, campagnes mensongeres !
Séjour peuplé d'amans, de nymphes, de bergeres !
Prés, collines, vallons, où résonnoit ma voix !
Qu'êtes-vous devenus, doux plaisirs de ma vie ?
N'êtes-vous plus ces lieux que j'ai vus autrefois ?
D'où vient qu'à votre aspect mon ame est moins ravie ?
N'est-ce point là cette eau qui baignoit la prairie ?
La fraîcheur et l'ombrage ont-ils fui de ces bois ?
Hélas ! il m'a quitté, cet enchanteur perfide,
Qui me trompoit si doucement !
Il m'a quitté, ce Dieu charmant,
Qui m'offroit les jardins d'Armide,
Et le monde, à mes yeux, rentre dans le néant.

Fin du Livre quatrieme et dernier.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

LES SAISONS,

POÈME

IMITÉ DE THOMPSON.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

LE PRINTEMS.

http://rcin.org.pl

LE PRINTEMS.

CHANT PREMIER.

Viens, doux Printems! viens, fraîcheur éthérée!
Baigne la terre, et du sein des vapeurs,
Répands sur elle un nuage de fleurs,
Tandis qu'autour de la rose pourprée,
Le chant des airs va s'élever en chœurs!

Le sombre Hiver qui grondoit sur nos têtes,
Aux champs du nord, va porter les tempêtes:
La neige fond et s'écoule en torrent.
Les aquilons, dans les grottes plaintives,
Ont agité leurs ailes fugitives;
On entendoit la mer battre ses rives;
Mais un vent frais, de son souffle odorant,
A caressé la nature effrayée,

http://rcin.org.pl

Et des côteaux qu'il anime en courant,
La robe verte est déja deployée.

Souvent l'Hiver revenant sur ses pas,
Dans sa fureur, commande aux noirs frimats
De contrister la foible et tendre aurore,
Et sur Vesper la bise siffle encore.
L'oiseau léger, précurseur du Printems,
Craint d'annoncer la saison incertaine :
D'un vol timide, il traverse la plaine
Et va sonder la glace des étangs.
Mais le soleil, dans sa course brillante,
S'éloigne enfin du bélier radieux,
Et le taureau s'embrâse de ses feux :
L'air, plein d'une ame active et pénétrante,
N'est plus chargé de brouillards nébuleux,
Et vers le ciel dont la voûte s'argente,
Une vapeur humide et transparente
S'éleve et roule en floccons lumineux.

Quel changement ! la terre se délie :
Zéphir lui rend la chaleur et la vie.

http://rcin.org.pl

Dès qu'au matin l'agriculteur joyeux
Commence à voir la campagne embellie,
Il fait sortir le soc laborieux
Longtems captif sous la glace ennemie:
Impatient, il attele ses bœufs,
De l'aiguillon presse leur marche égale,
Et rompt la glebe, à la voix matinale
Du chantre ailé qui plane dans les cieux.
Avec mesure, une main libérale
seme le blé dans le sillon poudreux,
Et sur ces grains la herse qui se traine,
Avec lenteur, passe et ferme la scène.

Ciel! sois propice à la fertilité!
Vents! echauffez la terre fecondée!
Douce vapeur! pure et celeste ondee!
Viens de sa seve aider l'activité!
Et toi, soleil! donne-lui sa parure!
Astre puissant! tes rayons créateurs
Décomposes dans les germes des fleurs,
Vont rendre aux champs leur aimable peinture.
Que tu me plais, jeune et tendre verdure!

http://rcin.org.pl

Charmant accord de l'ombre et des couleurs!
Vêtement frais de la belle nature!
Déja l'épine a blanchi les buissons;
De jour en jour, la sève des boccages,
Sur les rameaux, se produit en boutons
Et fait *jaillir* des touffes de *feuillages*.
Enfin les bois, de leurs sommets flottans,
Ont épaissi la chevelure sombre;
Le daim timide est caché dans leur ombre:
Je ne vois plus les oiseaux que j'entends.
Le fruit couvert de ses langes de rose
Ne montre encor que son germe naissant;
Mais dans les prés, la violette éclose
Laisse échapper son parfum ravissant.
Par-tout la terre est superbe et riante!
De mille fleurs, la neige éblouissante
Orne les champs, les côteaux, les vergers,
S'éleve au ciel avec les vents légers,
Et, dans les airs, tombe en pluie odorante.

Ah! que ma muse, au gré de son desir,
S'égare en paix dans ce frais élisée,

http://rcin.org.pl

Sous ces pommiers où l'aîle du zephir
Répand sur moi des gouttes de rosee !
Un charme heureux se mêle à ma pensée ;
Mes chants plus doux respirent le plaisir !
L'oiseau s'occupe à lustrer son plumage
Encor terni par les frimats de l'air ;
Le troupeau, las des fourages d'hiver,
D'un œil d'amour, voit le gras pâturage :
L'homme, au milieu des célestes presens,
Leve un front gai, sourit et se promene ;
Avec orgueil, il foule son domaine,
Et le bonheur enivre tous ses sens.
On n'entend plus, dans ce calme fertile,
Un souffle d'air mouvoir les bois épais :
Le peuplier lui-même est immobile ;
Le fleuve uni, dans sa profonde paix,
Dérobe à l'œil son cours lent et tranquille.
Si des brouillards montant sur l'horison,
Coulent en pluie au lever des Pleyades,
Ce ne sont plus ces flots dont les Hyades
Nous inondoient dans la froide saison ;
C'est l'eau du ciel que l'urne des Nayades

http://rcin.org.pl

Va recueillir pour mouiller le gason.
L'humidité qui tombe de la nue,
Sous le feuillage est à peine entendue.
Mais les sillons reçoivent son trésor;
L'étang se perle et bouillonne à la vue;
Sur les bosquets brillent des larmes d'or:
L'eau printanniere est partout répandue.
Comme l'iris y trace ses couleurs!
Comme les bois baignés de ses vapeurs,
Ont incliné leurs têtes verdoyantes!
Qui pourroit fuir ces gouttes bienfaisantes,
Quand le ciel verse et les fruits et les fleurs!
Quel appareil d'opulence champêtre!
L'esprit charmé, déja riche en espoir,
Voit le fruit mûr dans la fleur qui va naître,
Quand la raison ne peut que le prévoir!
Dans l'éther pur la campagne se noie;
Le vent du soir agite les berceaux,
Et leurs bouquets tremblans sur les rameaux,
Brillent d'éclat, de fraîcheur et de joie.
Le doux Hesper voile enfin ces tableaux,
Et la nature attend l'aube vermeille.

http://rcin.org.pl

Pour rendre au jour les parfums de la veille!

Portez alors l'hameçon meurtrier,
La ligne souple, et les crins d'un coursier,
Pour amorcer les habitans des ondes:
Il faut choisir un rapide canal,
Lorsque la pluie a trouble son cristal,
Et que le jour perce les eaux profondes.
Suivez les bords du ruisseau rocailleux,
Jusqu'au bassin où ses jeunes Nayades
Trouvent un lit favorable à leurs jeux;
Arrêtez-vous sur l'espace ecumeux
Où le ruisseau se repand en cascades:
Fixez votre œil sur l'avide poisson
Qui saute et joue autour de l'hameçon;
D'un coup leger, frappez le temeraire;
S'il est trop foible, epargnez sa misere!
Rendez à l'onde un tendre nourrisson,
Qui n'a du ciel qu'entrevu la lumiere!
Le roi du fleuve a-t-il saisi le fer!
Il fuit soudain comme un trait qui fend l'air;
Il va chercher dans la fange bourbeuse

http://rcin.org.pl

Ses vieux abris, ses humides roseaux,
Douce retraite, autrefois plus heureuse!
Il se débat; il plonge dans les eaux;
La ligne cede à sa course fougueuse:
Las d'épuiser sa rage et ses efforts,
Il suit enfin la main victorieuse;
Et tout sanglant, il flotte vers les bords.

Heureux le siecle où les tables champêtres
Ne recevoient que des mêts innocens,
Du lait, des fruits, des herbages naissans!
Dans ces beaux jours, vantés par nos ancêtres,
L'homme étranger à des arts malfaisans,
Vivoit sans loix, sans besoins et sans maîtres.
Les vents sereins agitoient un air pur:
Les fruits, d'eux-même, abondoient sur la terre:
Les élémens n'étoient jamais en guerre;
Jamais les cieux ne quittoient leur azur.
Les jours fuyoient, tissus d'or et de soie:
Dans les vallons de roses couronnés,
On n'entendoit que le chant de la joie
Et le concert des couples fortunés:

http://rcin.org.pl

L'agneau, sans crainte, errant dans la prairie,
Auprès du loup paissoit l'herbe fleurie :
Zéphir souffloit; la flûte soupiroit;
L'écho des bois doucement murmuroit :
Dans l'univers, tout n'étoit qu'harmonie !
Ces dons du ciel sont perdus aujourd'hui;
Les noirs dégoûts empoisonnent la vie;
La haine éclate, et le sein de l'envie
Est desséché par les plaisirs d'autrui :
L'amour n'est plus cet abandon suprême,
Ce vœu d'un cœur qui s'oublioit lui-même.
Mais berçons-nous d'une flatteuse erreur;
Ressuscitons ce siecle de nos peres :
C'est au printems que l'âge du bonheur
A pu laisser quelques traces légeres.
Dans ces beaux jours, faits pour la volupté,
Qui ne sent pas la joie universelle !
La douleur fuit; le sang se renouvelle;
L'homme expirant leve un œil enchanté,
Voit la nature, et revit avec elle :
Un incarnat, frais comme la santé,
S'épanouit au teint de la beauté;

http://rcin.org.pl

Dans ses regards le desir étincelle ;
Son sein mobile offre un tableau fidèle
Des battemens de son cœur agité.
Accourez donc, innocentes bergeres !
Venez, amans ! venez, jeunes pasteurs !
Le beau Printems passe, couvert de fleurs,
Environné des jeux et des misteres.
Muse ! décris tes plus cheres amours !
Contemple ici les feuilles de velours
Dont se revêt la modeste auricule !
Vois s'enflammer la pleine renoncule
Et l'anémone arrondir ses atours !
Vois la tulipe, autour de son calice,
De ses couleurs déployer le caprice ;
Et l'hyacinte, à son pâle incarnat,
Associer sa blancheur précieuse ;
Et le narcisse, épris de son éclat,
Pencher encor sur l'onde fabuleuse !
Vois la jonquille et l'œillet moucheté,
La rose enfin que Damas nous envoie,
Jusqu'aux bleuets qui couronnent l'été :
Tout porte aux sens la surprise et la joie !

http://rcin.org.pl

Que de beauté ! quelle profusion !
De toutes parts, Flore étend son empire ;
De la colline elle court au vallon,
Et son haleine embaume le zéphire !
Qui n'aimeroit ces touffes de lilas
Dont le panache émaille la verdure,
Charmante fleur dont l'agreste parure
De la bergere embellit les appas !
Qui ne perdroit, sous leur voûte chérie,
Le souvenir des peines de la vie ?
On s'assoupit dans des songes dorés,
Au petit bruit des sources murmurantes,
Des vents émus dans les airs tempérés,
Et des essaims d'abeilles bourdonnantes,
Qui suspendus en grappes éclatantes,
Sucent des fleurs les esprits éthérés.
Là, je m'égare en rêvant sous l'ombrage ;
Puis tout-à-coup le rideau de feuillage
S'ouvre, et présente à mes yeux satisfaits
Les cieux courbés, les rivieres brillantes,
Des monts, des tours, des grouppes de forêts
Bornés au loin par les mers blanchissantes.

http://rcin.org.pl

Mais quels parfums ont passé dans les airs !
Quel jour plus beau colore l'univers !
Le bienfaiteur, l'époux de la nature,
L'Amour descend dans l'éther qu'il épure.
On voit soudain les oiseaux égayés
S'abandonner à de tendres pensées :
Ils ont repris leurs accords oubliés
Et remplumé leurs ailes nuancées.
Leurs premiers chants sont foiblement notés :
Bientôt l'accent d'une ivresse amoureuse
Fait éclater leur voix harmonieuse
Et se déploie en sons illimités.
Du matin frais l'agile messagere
Monte, en chantant, au travers de la nuit
Que d'un jour doux le crépuscule éclaire.
Du haut des airs, elle appelle à grand bruit
L'oiseau qui dort sur la branche légere.
L'humble taillis, le verger, le buisson,
L'arbuste en fleur, le rameau, le feuillage,
Tout rend ensemble un tribut de chanson.
Sur le genêt la linotte ramage ;
De l'aubépine aux voûtes du boccage,

http://rcin.org.pl

Le merle siffle et répond au pinçon :
Mille autres voix gazouillent sous l'ombrage,
Et leur concert se mêle à l'unisson.
Parmi ces chœurs, l'alouette et la grive
Font retentir leur musique plus vive.
Le rossignol, sûr de rendre à son tour
Les chants du soir plus doux que ceux du jour,
Prête à leurs airs une oreille attentive.
Tous ces concerts sont la voix du bonheur.
Voyez l'oiseau que sa compagne appelle !
Qu'il fait entendre un ramage flatteur !
Comme il se peint d'une couleur nouvelle !
Comme il la suit ! comme il joue autour d'elle !
L'amante enfin se donne à son vainqueur ;
Le doux plaisir les fait battre de l'aîle,
Et chaque plume en frissonne d'ardeur !

Du chaste hymen, l'épouse obtient les gages :
Le couple heureux, conduit par ses amours,
Par son instinct, par le soin de ses jours,
S'envole alors dans le fond des boccages.
L'un fait son nid dans le houx hérissé,

http://rcin.org.pl

Ou sous l'abri d'un feuillage entassé ;
L'autre confie à l'épine stérile
Le tendre soin de sa postérité ;
D'un tronc ouvert, d'autres gagnent l'asile,
Ou vont choisir leur demeure tranquille
Dans l'humble pré d'un vallon écarté.
Mais plus souvent, des espèces sans nombre
Cherchent des bois la solitude sombre,
Les bords mousseux des gémissantes eaux,
Le noisettier penché sur les ruisseaux,
Et les réduits qui s'enfoncent dans l'ombre.
Le peuple ailé, pour bâtir sa maison,
Vole aux agneaux les fils de leur toison,
Porte la paille à la grange arrachée,
Ou des étangs enlève le limon :
D'un peu de terre il enduit le gazon,
La mousse verte et la feuille séchée :
Là, sa famille est mollement couchée ;
L'épouse y veille, et de ce noble soin
Rien ne distrait son amour maternelle,
Ni le sommeil, ni l'extrême besoin,
Ni le Printems qui fleurit autour d'elle.

http://rcin.org.pl

Son jeune amant, sur le rameau voisin,
Pour l'amuser, chante et chante sans fin,
Et quelquefois le joyeux sentinelle
Va remplacer la gardienne fidelle,
Quand elle cede au tourment de la faim.

De leur travail, quand la tâche est remplie,
Au tems marqué, le petit, foible et nu,
Se présentant aux portes de la vie,
Brise les nœuds dont il est retenu,
Et constamment, par un pressant murmure,
Le bec ouvert, réclame sa pâture.
Quel zele alors enflamme les époux!
Quels soins touchans! quel excès de tendresse!
Comme on les voit, tressaillant d'allégresse,
A leurs enfans, voler, porter sans cesse,
Et partager l'aliment le plus doux!
L'ardent amour qui les remplit d'audace,
Rend à leurs cœurs tous les travaux légers,
Et pour sauver leur impuissante race,
Les précipite au-devant des dangers.
Si quelques pas menacent son asile,

http://rcin.org.pl

L'oiseau, sans bruit, vole d'un aile agile
Vers un buisson, d'où semblant s'effrayer,
Il prend l'essor pour tromper l'écolier.
O jeune enfant! si la tendre harmonie,
Si la pitié peut émouvoir tes sens,
Laisse voler ces oiseaux innocens
A qui le ciel donna si peu de vie!
L'homme, à ton âge, est-il déja cruel!
Pourquoi ravir le nid de la fauvette!
Tu ne sais pas, toi que rien n'inquiete,
Quels maux tu fais à ce cœur maternel!
Seule, appellant sur la branche déserte
Ses orphelins qui ne la verront plus,
Le jour, la nuit, elle pleure sa perte:
Hélas! ses cris ne sont pas entendus.

Le tems arrive où plein d'impatience,
L'oiseau paré d'un plumage nouveau,
Veut dans les airs essayer sa puissance:
Bientôt, charmé de son indépendance,
Il oublira sa mere et son berceau.
Dans un beau soir, le jeune essaim voltige;

http://rcin.org.pl

D'un arbre à l'autre, il tente son essor;
Avec frayeur, il sent fléchir la tige,
Et chanceler son aîle foible encor:
Il se refuse à l'air qui l'intimide;
Puis ranimé, grondé, sollicité,
Il part; l'air s'ouvre à sa course rapide.
L'oiseau novice, avec légéreté,
Est balancé sur l'élément fluide;
Sûr de sa force et dispensé d'appui,
De ses parens il laisse enfin la trace,
Et sa famille, alors quitte envers lui,
D'un œil content, le voit fuir dans l'espace.

Tandis qu'unis par l'attrait du bonheur,
Tous ces oiseaux chantent sous les ombrages,
Un monde entier d'animaux plus sauvages
Mugit d'amour, de joie et de fureur.
Ferai-je voir, dans leur jalouse guerre,
Deux fiers taureaux ensanglantant la terre?
Une genisse au souffle parfumé,
Reste auprès d'eux, et témoin insensible
De ce combat qu'elle rend plus terrible,

http://rcin.org.pl

Garde au vainqueur le plaisir d'être aimé.
Dirai-je encor quelle foule amoureuse
Roule ses feux dans la vague orageuse ?
L'homme lui-même environné des fleurs,
Des bois, de l'ombre et de la solitude,
Cede à la tendre et douce inquiétude
Dont le tourment se mêle à ses langueurs :
Le feu secret dont la nature est pleine
L'émeut, le trouble et court de veine en veine
Ah ! c'est pour vous que naissent les beaux jours
Heureux amans qu'enchaîne l'harmonie !
Comme un ruisseau sur sa rive fleurie
Paisiblement abandonne son cours,
Votre cœur suit une pente chérie,
Et sans vieillir, dans le sein des amours,
Vous achevez le songe de la vie !

Fin du Chant premier.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

L'ETE

L'ÉTÉ.

CHANT DEUXIEME.

L'Été brûlant arrive et vient jaunir nos plaines.
Je chanterai sa gloire, à l'ombre des forêts,
Sur des bords arrosés par les eaux des fontaines,
Tandis que dans l'espace il fait voler ses traits.

Des rayons de Vesper le couchant brille encore,
Quand deja l'orient pâlit devant l'aurore.
Une foible clarté, dans le vague des airs,
Perce rapidement le crepuscule sombre:
On découvre les monts et leurs panaches verds;
Les torrens azurés semblent fumer dans l'ombre.
Bientôt le jour s'etend, et verse les couleurs,
Sur l'humide horizon, blanchi par les vapeurs.
L'alouette, en chantant, monte vers la lumiere;

http://rcin.org.pl

Le lievre, ami des bleds, s'abandonne à ses jeux;
Le cerf léger bondit, le long d'une clairiere,
Et regarde souvent le berger matineux
Qui sort, avec la paix, de son humble chaumiere.

O tranquilles vallons! solitaires berceaux!
Campagnes dont l'éclat réjouit ma pensée!
Qui peut dormir encor, quand la fraîche rosée,
Quand l'aube radieuse anime vos tableaux?
Toi, que le dieu des arts attend sous la feuillée!
Voici l'heure où les champs t'offrent mille douceurs!
Viens sur la mousse tendre et mollement enflée,
De tes sens assoupis réveiller les langueurs!
Viens contempler la terre à tes yeux dévoilée,
Te baigner dans l'air pur, t'égarer sur les fleurs!
Alors éprouves-tu les accès du génie!
Promene librement tes pinceaux créateurs,
Et sois sûr de franchir les bornes de la vie!

Le roi du jour s'approche. Avec quel appareil
Il s'annonce au sommet des montagnes sauvages!
Des flots d'or sont partis de l'horison vermeil;

http://rcin.org.pl

La terre se colore, et les chantres volages,
Prêts de faire éclater d'harmonieux ramages,
Avec un doux tumulte attendent le soleil.
Le voyez-vous paroître au bord de sa carriere!
Prosternez-vous, mortels! des torrens de clarté
Tombent, en un instant, de son char de lumiere!
Il lance les rayons de la fécondité,
Donne l'être au néant, le souffle à la matiere,
Et l'espace est rempli de son immensité.

Miroir éblouissant de la Divinité!
Le tems jette à nos pieds le cedre des montagnes:
Le tems couche les monts au niveau des campagnes:
Mais toi! rien ne flétrit ton antique beauté:
Ta chevelure d'or flotte sur les nuages,
Et ton astre emporté sur l'ocean des âges,
Au milieu d'un ciel pur, roule avec majesté!
O pere des saisons! que le Mage t'implore!
Qu'aux champs Péruviens, aux rivages du Maure,
Le peuple adorateur rende un culte à tes feux;
Qu'au devant de ton char, les enfans de l'aurore
Élevent à l'envi leur cantique amoureux!

http://rcin.org.pl

Ces tributs sont la voix de la reconnoissance.
Comme un dieu bienfaiteur, tu montes dans les cieux,
Versant sur l'univers la joie et l'espérance.
Et pourquoi l'homme heureux de ta seule présence,
T'auroit-il refusé son encens et ses vœux?
Ame du mouvement! principe de la vie!
Depuis l'esprit humain que ta flamme délie,
Jusqu'au vil moucheron qu'un jour forme et détruit,
C'est par toi que tout naît, tout agit, tout désire.
Le cortège léger dont la pompe te suit,
Les heures, la rosée, et le tiède zéphire
Dispensent à nos champs, pour orner ton empire,
Les couleurs, les parfums, et la fleur et le fruit.
Tu ne te bornes point à décorer la terre:
Ton regard des rochers perce l'abîme obscur,
Fait croître les métaux, fait végéter la pierre,
Donne au rubis son pourpre, au saphir son azur.
De tes feux pénétrans la topâse étincelle;
Le diamant reçoit leur éclat le plus pur;
Tu les fais vaciller sur l'opale infidelle,
Et la verte émeraude égale en sa beauté
Le rideau du Printems par les vents agité.

http://rcin.org.pl

Quel charme tu répands sur la nature entiere !
Le fougueux ouragan se calme à ton retour :
L'humble ruisseau noirci d'une ombre boccagere,
Resplendit sur le sable où ton rayon l'éclaire :
La friche d'un désert, les débris d'une tour,
Sont revêtus par toi d'une grace étrangere:
On croit voir s'égayer, à l'aspect d'un beau jour,
Le bois mélancolique et sa triste fougere.
Si le ciel m'ordonnoit d'aller chanter tes feux
Dans les rochers brûlans du nouvel hémisphere,
J'irois, puisque ton astre embellit tous ces lieux !
J'y porterois ma lyre, et je mourrois heureux,
Si mon dernier regard contemploit ta lumiere.

Quelle magnificence ! elle étonne mes yeux,
Trop foibles pour saisir cette immense étendue !
Peindrai-je de ces monts les groupes lumineux
Que le soleil enflamme au travers de la nue ;
Ces vallons ombragés de bois majestueux ;
Ce fleuve qui se roule en replis sinueux,
Et renvoie aux rochers des clartés ondoyantes ;
Ce vent doux qui frémit sur les vagues brillantes ;

http://rcin.org.pl

Ce long tapis de fleurs déployé sur les prés ;
Ces collines, ces tours, ces villages dorés,
Ces épis balançant leurs têtes jaunissantes,
Et toutes les couleurs qui, fuyant par degrés,
Semblent, au loin, se perdre en vapeurs transparentes
Une céleste joie a passé dans mon cœur !
O soleil ! est-ce toi dont je sens l'influence !
Les bois sont animés ; le chant des airs commence ;
La flûte se marie à la voix du pasteur ;
On entend soupirer la plaintive romance ;
L'agneau sur le gason, l'abeille sur la fleur,
Le zephir qui s'agite au sein de l'abondance,
Tout éleve à-la-fois les accens du bonheur !

Que vous êtes heureux, enfans de l'harmonie !
Oiseaux ! que chantez-vous ! vos plaisirs, vos amours !
Sans crainte, sans besoin, sans chaîne qui vous lie,
Vous volez du tilleul à l'épine fleurie :
L'eau qui vous désaltere est moins libre en son cours.
La nature a pris soin de former vos atours ;
Elle a mûri pour vous les grains de la prairie.
Hélas ! charmans oiseaux ! si vos momens sont courts,

http://rcin.org.pl

Un seul de vos printems vaut toute notre vie :
L'instinct vers le bonheur vos mene sans détours.
Ah ! chantez ! c'est à moi de vous porter envie.
Bientôt, en vous quittant, j'irai près des mortels,
Chercher de faux plaisirs et des tourmens réels ;
Dans leur commerce ingrat, je vais apprendre à feindre,
A déguiser mon front, à resserrer mon cœur ;
Je vais craindre, espérer, m'inquiéter, me plaindre,
Me jetter dans la foule et courir à l'erreur. . . . .

Laissez-moi de ces bois suivre la mélodie,
Inutiles regrets ! laissez-moi respirer
Dans ce frais labyrinte où je vais m'égarer,
A l'ombre des vergers parfumés d'ambroisie !
La belle heure du jour fuit, tandis que mes vers
Coulent sans art, au gré d'une muse facile.
La rosée, à l'abri de ces berceaux couverts,
Dans leurs bouquets penchés, trouve à peine un asile.
L'œil se baisse, ébloui de la splendeur des airs ;
Le vent dort, l'onde est calme et la feuille immobile.
Le soleil a fondu la masse des brouillards
Qui voiloit des côteaux les bandes colorées,

http://rcin.org.pl

Et le vaste horison, ouvert de toutes parts,
Semble se réunir aux voûtes azurées.

On entend maintenant dans les hameaux voisins
Le doux mugissement de la vache pesante
Dont le lait, exprimé par d'innocentes mains,
Remplit de son nectar une cruche écumante.
Le levrier couché s'abandonne au repos,
Auprès de la cabane où la mouche bourdonne.
Si le buisson frémit, si le vent tourbillonne,
Il se dresse, il écoute, et sa voix qui résonne
Va dans les antres sourds éveiller les échos.
Le cerf, avec effroi, leve sa tête altiere;
Il croit que les chasseurs ont percé son réduit:
Il s'agite en sursaut, prête l'oreille au bruit,
Et retombe assoupi sur son lit de fougere.

Ce murmure qui sort des gasons d'alentour,
N'est pas sans volupté dans la chaleur du jour,
Au bord d'une eau tranquille où le berger sommeille,
Livré nonchalamment aux rêves de l'amour,
Près du dîner frugal qui remplit sa corbeille.

http://rcin.org.pl

Où sont ces chœurs joyeux dont j'entends les chansons!
Les caveaux souterrains fermés à la lumiere,
Le marecage impur chargé d'exhalaisons,
Les rochers dont la ronce a penetré la pierre,
Les vergers cotonneux, les prés et les buissons,
Tout reçoit, tout nourrit leur espece ephemere.
Quand le soleil aux vents ordonne de souffler,
Des mondes à mes pieds paroissent s'ébranler.
Là, sont des nations qui n'ont vu qu'une aurore,
Jouets de l'air leger, plus legeres encore,
Offrant sous mille aspects les brillantes couleurs
Que de ses beaux rayons leur pere a fait eclore.
Elles quittent la tombe où, jusqu'aux jours de Flore,
Leurs sens d'un doux sommeil prolongeoient les langueurs.
Les unes, en voguant sur les ruisseaux trompeurs,
Des peuples ecailles servent la faim cruelle:
D'autres, pour enfermer une race nouvelle,
Couvrent d'un fin duvet le calice des fleurs:
D'autres sucent en paix le fruit qui les recele,
Ou dans le lait perle qu'elles frappent de l'aile,
Vont payer de leur mort de trop courtes erreurs.
Dans les rayons du jour cette foule s'elance,

http://rcin.org.pl

S'agite, s'entremêle, et joue et se balance.
Triste image de l'homme! il ne fait que passer!
Au matin de son âge, un vain charme l'enivre;
Il poursuit le bonheur qu'il ne peut embrasser,
Et d'erreur en erreur, ardent à s'élancer,
Il folâtre, oubliant qu'il n'a qu'un jour à vivre!

Ces fanneurs vont m'offrir un plus riant tableau.
Voyez-les s'occuper à traîner le rateau,
Ou rangés avec ordre autour de la prairie,
Étaler au soleil l'herbe fraîche et fleurie!
La poussière et le grain s'envolent devant eux;
La meule s'amoncele, et le chant de la joie,
De l'amour innocent et du travail heureux,
En concerts éclatans, circule, se déploie,
Et sur l'aile des vents est porté jusqu'aux cieux.
Plus loin, quelques bergers, au bord d'une fontaine,
De leurs troupeaux nombreux viennent tondre la laine.
Tout le peuple bélant que la source a baigné,
De ses tristes accens fait gémir la colline;
A leurs côtes s'amuse une troupe enfantine;
L'un a saisi le front du bélier couronné;

http://rcin.org.pl

L'autre, assis sur le dos d'une chevre mutine,
Roule sur les gasons, avec elle entraîné.

Mais le midi s'avance, et la vue affaissée
Se perd dans les vapeurs de la terre embrâsée.
L'ardente exhalaison qui pese sur les airs
Repousse l'espérance et seche la pensée.
Tout est en feu; les champs et les monts entr'ouverts
N'offrent qu'un sein aride et de pâles déserts.
La tige est sans couleur; la plaine est sans rosée;
L'humble ruisseau languit dans les prés découverts,
Impatient de fuir sous une ombre entassée;
L'écho ne répond plus à la faulx aiguisée;
Le fanneur, accablé du fardeau des chaleurs,
Dort sur le foin humide et parfumé de fleurs.
Le bœuf laborieux, couché sur la prairie,
Au mouvement de l'herbe et des zéphirs brûlans,
Souleve quelquefois sa tête appesantie;
Quelquefois tourmenté par la guêpe ennemie,
Des longs plis de sa queue il protege ses flancs.
Les agneaux sont rangés près des chiens vigilans,
Et dans un coin du bois, la bergere assoupie,

http://rcin.org.pl

Laisse fuir le fuseau de ses doigts indolens.
A peine seulement, dans ce calme du monde,
La cigale s'éveille au foible bruit de l'onde.

Que le sommeil est doux, sur un lit de gasons,
Près d'un ruisseau plaintif qui descend des montagnes
Quel plaisir d'être assis dans le fond des vallons,
Et d'entendre à ses pieds le bruit des moucherons,
Pendant que le midi brûle au loin les campagnes!
O bois! qui soutenez sur vos fronts sourcilleux
La voûte où le soleil se couronne de feux!
Que votre ombre est charmante! elle inspire la joie;
Elle est à nos esprits vaincus par la chaleur,
Ce qu'un fleuve est au cerf lancé par le chasseur.
Dans vos sombres berceaux, l'œil brille et se déploie;
L'oreille est attentive; on sent battre son cœur;
On respire la sève; on croit voir la fraîcheur.
Familles d'arbrisseaux que le penchant rassemble!
Vous naissez, vous vivez et vous mourez ensemble.
On ne vous voit jamais, l'un de l'autre ennemis,
Des arbustes voisins outrager le feuillage:
Mais vos bras enlacés, noblement affermis,

http://rcin.org.pl

Bravent, en s'unissant, les efforts de l'orage.
Ah! qu'entre vous et l'homme il est peu de rapport!
Qui de nous aide un frere à combattre le sort!
L'homme est pour son espece un ennemi barbare;
L'interêt nous unit, l'interêt nous separe;
On se lie, on se quitte, on ne se connoît plus,
Et dans ce tourbillon, tous les cœurs sont perdus.
Douce paix! sois du moins ma compagne secrette!
C'est ici que le Ciel a placé ta retraite.
Longtems je te cherchai dans des rêves trompeurs,
Et lorsqu'enveloppé d'un voile de douleurs,
J'errois dans le silence et dans la solitude,
Je t'appellois en vain pour essuyer mes pleurs;
Les déserts ajoutoient à mon inquiétude:
Je te trouve aujourd'hui sous cet ombrage épais,
Et sans que je t'appelle, ô consolante paix!
Tu viens entretenir mes riantes pensées;
Il me semble que l'onde, et la voix des échos,
Et les tiges des bois par le vent balancées,
Murmurent près de toi l'oubli de tous mes maux.
Hélas! tu fais sentir que le seul bien suprême
Est d'échapper au bruit, de vivre avec soi-même.

http://rcin.org.pl

Que faut-il au bonheur ? les champs et le repos.

Quels beaux jours j'ai goûtés sur vos rives lointaines,
Lieux chéris que mon cœur ne sauroit oublier !
Antille merveilleuse où le baume des plaines
Va jusqu'au sein des mers saisir le nautonnier !
Ramene-moi, Pomone, à ces douces contrées !
Je ne troublerai point leurs tranquilles plaisirs ;
Mais timide et semblable aux abeilles dorées,
De bosquets en bosquets, je suivrai les zéphirs.
Ces masses de rochers, voisines de la nue,
De leur beauté sauvage étonneront ma vue ;
Heureux si tu permets que le frais tamarin,
Sur moi, dans les chaleurs, jette une ombre étendue,
Si quelquefois encor ma poétique main
Dépouille l'ananas de sa robe touffue !
Dans sa retraite auguste, et loin des foibles arts,
C'est là que la nature enchante nos regards !
Le soleil, en doublant sa course fortunée,
Y ramene deux fois le printems de l'année ;
On y voit des vergers où le fruit toujours mûr
Pend en grapes de rose et de pourpre et d'azur ;

http://rcin.org.pl

Une autre Flore y passe, et d'une main légere,
Prodigue, en se jouant, sa richesse étrangere;
Des fleuves mugissans, rivaux des vastes mers,
Roulent sur l'Océan dont ils foulent les ondes;
Des arbres élevant d'immenses rideaux verds,
Nobles fils du soleil et des sources fécondes,
Entretiennent la nuit sous leurs voûtes profondes,
Et vont noircir le jour sur la cîme des airs.

Là, dans un frais vallon, seul avec la nature,
Le sage Alcidamis couloit sa vie obscure.
On voyoit près de lui, confusément épars,
Des livres, des pinceaux, les instrumens des arts,
Une lyre où souvent, aux fêtes solemnelles,
Il chantoit pour les Dieux quelques hymnes nouvelles.
Attaché, jeune encor, au char de la faveur,
Il avoit tout perdu par la brigue et l'envie.
Le tems le consoloit d'une injuste rigueur:
A son humble fortune accoutumant son cœur,
Il oublioit la cour (car enfin tout s'oublie!)
Et vivoit plus heureux qu'il ne l'avoit été
Dans les rapides jours de sa prospérité.

http://rcin.org.pl

J'ai passé sur sa tombe : un palmier solitaire
Indique au voyageur cet asile écarté ;
On y voit quelquefois le chardon agité
Dépouillé par les vents de sa barbe légere ;
On entend l'arbre ému par le bruit des zephirs,
Et l'on sent naître en soi de tristes souvenirs.

Mais ces riches climats fleurissent en silence ;
Jamais un chantre ailé n'y porte sa cadence :
Ils n'ont point Philomele et ses accens si doux,
Qui des plaisirs du soir, rendent le jour jaloux.
Autour de ces rochers où les vents sont en guerre,
Le terrible Tiphon a posé son tonnerre.
Des torrens pluvieux ne peuvent dans l'Ether
Éteindre le flambeau du redoutable éclair :
Plus léger que les vents, son bleuâtre phosphore
Ouvre et ferme le ciel, le ferme et l'ouvre encore :
La foudre, au même instant, roule, déchire l'air,
Tombe et couvre de feux les champs qu'elle dévore.

Le Ciel ainsi punit les forfaits des mortels !
N'avons-nous pas osé, dans ces îles heureuses

http://rcin.org.pl

Où Pan faisoit danser les nymphes amoureuses,
Bannir l'Américain de ses champs paternels!
Eh! de quel droit encor l'innocente Guinée,
A nous livrer ses fils est-elle condamnée!
Quoi! sous un joug de fer, un despote inhumain
Tient le negre, arraché de son pays lointain;
Sur des tables d'airain, on marque à ces victimes
Le nombre de leurs coups, ou plutôt de nos crimes;
Nous voyons sans pitié des meres dans les pleurs,
Allaiter leurs enfans qui ne sont pas pour elles;
La beauté se flétrit sous nos verges cruelles;
L'amour voluptueux qui jouoit sur des fleurs,
S'envole au bruit des fouets et des cris de douleurs:
A force de travaux, de peine et de suplices,
On leur fait un enfer de ces lieux de delices....
La terre s'en indigne, et l'affreux ouragan
Engloutit, à la fois, l'esclave et le tiran.

Ainsi nous avons vu, sur les bords de Cayenne,
La désolation frapper la race humaine,
Quand un monstre (son nom profaneroit mes vers)
Opprimoit tout un peuple au sein de ces déserts.

http://rcin.org.pl

C'est-là qu'environnés d'une horrible détresse,
Dix mille infortunés sans azile, sans pain,
Dans des champs dont leurs bras gourmandoient la par
Ne trouvoient pour moisson que la soif et la faim.
Ils périssoient; la mort planoit sur les campagnes;
Auprès d'eux, leurs voisins, leurs parens, leurs comp
Se trainoient, et tomboient, l'un sur l'autre entassés
Ils mouroient à leur tour, dans des maux solitaires,
Sans larmes, sans adieux, tristement délaissés,
N'ayant pas un ami qui fermât leurs paupieres!...

Mais loin de ces tableaux qui désolent mon cœur,
Revenez sous mes doigts, images du bonheur!
Quel beau soir! les zéphirs, de leurs molles haleines,
Courbent légerement la pointe des guerêts;
Un torrent de parfums sort des bois et des plaines;
Le soleil, en fuyant, se projette à longs traits
Sur les monts, sur les tours, sur les eaux des fontaine
Un éclat vaporeux répandu dans les airs,
Comme un voile de pourpre, embrasse l'univers.
Des nuages d'argent, d'azur et d'amarante,
Ornemens passagers de la robe des cieux,

http://rcin.org.pl

Se suivent doucement dans leur forme changeante,
Comme un songe riant qui se peint sous nos yeux.
C'est ici le moment des fraîches promenades!
Vesper a ramené les heures de l'amour.
Que de gazons foulés dans le déclin du jour!
Que de fleuves charmés embrassent les Nayades!
C'est alors, si j'en crois les chantres fabuleux,
Que Phébus dételant ses coursiers lumineux,
Va retrouver Thétis dans sa grotte profonde:
Il s'abaisse, entouré de nuages pompeux,
Se plonge, et par degrés s'ensevelit dans l'onde.

Quelques restes de jour perçent l'obscurité,
Et vont frapper les monts qui s'enflamment encore:
Mais d'un rouge foncé l'occident se colore;
Les plaines, les vallons, le bosquet agité,
Tels qu'un fantôme vain dont l'erreur nous abuse,
N'offrent plus à nos yeux qu'une image confuse.
Près de chaque buisson, dans les bois tortueux,
Le ver étincelant luit au fond des ombrages;
Les astres sur les eaux réfléchissent leurs feux;
L'éclair brille au midi sans annoncer d'orages;

http://rcin.org.pl

L'étoile de Vénus qui monte dans les cieux
Va guider des amans les pas mistérieux :
Diane, enfin, paroît au-dessus des montagnes ;
Sur les plis du ruisseau son globe est répété,
Et tandis que la caille appelle ses compagnes,
Un vent frais et leger repand sur les campagnes
La vapeur végetale et la fécondité.
Le voyageur sourit dans sa marche tranquille,
Et contemple les champs ornés d'un nouveau jour ;
Le villageois folâtre autour de son asile ;
La bergere, en chantant, tresse le jonc docile,
Et la nuit enhardit les larcins de l'amour.

Fin du Chant deuxieme.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

Coeny inv. & Sc.

L'AUTOMNE.

http://rcin.org.pl

L'AUTOMNE.

CHANT TROISIE·ME.

Ils sont venus ces jours de l'opulence
Où regne en paix la celeste balance!
L'Ete brûlant abandonne les cieux;
Un tendre azur, eclatant de lumiere,
S'est repandu sur l'univers heureux;
La terre est calme, et l'astre qui l'eclaire,
D'un voile frais a tempere ses feux.

Je te salue, ô saison fortunée!
Tu viens à nous, de pampres couronnée;
Tu viens combler les vœux des laboureurs:
Ces fruits nombreux que ta main nous dispense,
Par les frimats fecondes en silence,
Nés au Printems du calice des fleurs,

http://rcin.org.pl

Et dans l'Été nourris par les chaleurs,
S'offrent enfin dans leur beauté parfaite,
Et vont orner les chants de ton poète.
Quel doux repos favorise mes vers!
La moisson mure, immobile, abondante,
Appesantit sa tête jaunissante;
Aucun zéphir ne vole dans les airs:
Si quelque vent fait sentir son haleine,
Des vagues d'or se roulent dans la plaine;
Le soleil joue, et ses brillans éclairs,
Sur les épis changés en vastes mers,
Semblent chasser des flots d'ombre incertaine.

Ainsi tout naît de tes soins créateurs,
Mere féconde! ô puissante industrie!
L'homme te doit les charmes de la vie,
Les voluptés, et le goût et les mœurs.
Tu l'éclairas, l'instinct fut son génie:
Par toi le gland cessa de le nourrir;
L'arbre enrichi d'une tige étrangere,
De nouveaux fruits apprit à se couvrir;
Le soc pesant se traîna sur la terre,

http://rcin.org.pl

Et sur sa roue on vit le char courir.
Dans les jardins, l'onde fut attirée;
Un chaume épais s'enlaça sur les toits;
Au fer tranchant, la moisson fut livrée,
Et quand la feuille abandonne les bois,
Le pied foula la vendange pourprée:
Bientôt la laine enlevée au bélier
Vint occuper les doigts de la bergere,
Et la matrone à l'ombre du foyer,
Coëffa de lin la quenouille légere:
Ce fut alors que la jeune ouvriere
Chanta Minerve, en touchant le métier.
Alors on sut aux loix de la cadence
Assujettir et les airs et la danse:
L'amour enfla les premiers chalumeaux;
Des premiers vers il marqua la mesure,
Forma la voix sur le chant des oiseaux,
Aux traits de l'ombre appliqua la peinture
Et de sa flamme anima les pinceaux.
Reine des arts! que ma main te couronne!
De tous nos jours tu charmes les instans,
Et tes bienfaits me rappellent l'Automne,

http://rcin.org.pl

Qu'ici ma muse oublioit trop longtems.

Dès que l'aurore étend sur les campagnes
L'eclat naissant de ses pâles rayons,
Rangés en ordre auprès de leurs compagnes,
Les moissonneurs dépouillent les sillons.
Cérès conduit leurs faucilles nombreuses;
Les gerbes d'or s'élevent en monceaux:
Les mots plaisans de ces bandes joyeuses,
Les contes gais, les chansons amoureuses
Trompent le tems et charment les travaux.
On voit alors l'aliment de la vie
S'amonceler sous les rateaux poudreux,
Et les glaneurs se presser autour d'eux,
Pour recueillir la tige qu'on oublie.
O laboureurs! laissez ce foible don,
Comme un tribut au Dieu de la moisson!
Daignez souffrir que dans vos blés superbes
Le pauvre accoure ainsi que les oiseaux,
Pour assembler en modestes faisceaux
Quelques épis échappés de vos gerbes!...

Muse! reviens à la voix du chasseur!

Deja

http://rcin.org.pl

Déja l'écho s'éveille au bruit des armes :
Des bleds, des champs, du terrier protecteur,
Je vois sortir tout un peuple en alarmes :
Le chaume épars, le genêt épineux
Qui se répand sur l'aride bruyere,
L'épais bouleau, le chardon, la fougere,
Les bords sables du ruisseau tortueux,
Tout lui refuse un abri salutaire.
Le lievre, en vain, palpitant de frayeur,
L'œil attentif et l'oreille étendue,
S'est ramassé dans sa courte grosseur,
Cachant son front sous sa patte velue,
Pour échapper à son persécuteur :
L'odeur qu'il laisse en foulant la rosée,
Trahit l'espoir de sa fuite pressée.
Déja l'orage, accru de tout côté,
Vient jusqu'à lui, par les vents apporté.
Alors il part : le démon de la chasse,
Avec fureur, vole et fond sur sa trace.
De ses tyrans on entend les concerts,
Les cors perçans dont les monts retentissent,
Les chiens heurlans, les coursiers qui hennissent,

http://rcin.org.pl

Et le salpêtre allumé dans les airs,
Et les chasseurs dont les voix se répondent;
En un moment, tous ces accens divers
Frappent les bois, roulent et se confondent.

Je pourrois peindre où l'agile épagneul,
Quand il s'arrête à l'aspect de sa proie,
Ou la perdrix veillant du coin de l'œil,
Lorsqu'au soleil son aile se déploie:
On la verroit partir comme un éclair,
Et du chasseur la flèche menaçante
Fondre sur elle, et sa plume sanglante,
En tournoyant, se disperser dans l'air.

Mais le cor sonne; au bruit de la tempête,
Suivons le cerf de sa troupe écarté:
Avec audace, il porte au vent sa tête,
Et se confie à sa légereté.
L'effroi saisit son ame aérienne,
Aux cris perçans que l'écho reproduit:
Plus il avance, et plus sa course est vaine.

http://rcin.org.pl

Il a beau fuir vers un épais réduit,
Et s'enfoncer dans l'horreur des ombrages
Où les rameaux battent ses flancs sauvages;
Un peuple ardent l'assiége et le poursuit.
L'exhalaison de sa trace fumante,
Autour de lui, guide leur marche lente.
Au fond des bois, tristement égaré,
Il reconnoit tous ces lieux solitaires,
Ces frais berceaux, ces brillantes clairieres
Dont les abris s'ouvrent au jour doré,
Et qui l'ont vu, vainqueur de ses maîtresses,
A cent rivaux disputer leurs caresses:
Il fend les eaux d'un fleuve hospitalier,
Pour y baigner sa poitrine enflammée:
Il vole aux siens; mais leur troupe alarmée,
A son malheur craint de s'associer.
Son pied léger se refuse à la course;
L'abattement décourage son cœur;
Ses pleurs, ses cris, (inutile ressource!)
N'ont pu flechir son barbare vainqueur:
Il tombe enfin, et son sang qui ruisselle,
Sert de breuvage à la meute cruelle.

http://rcin.org.pl

Ce jeu féroce est indigne de vous,
Jeunes beautés! il blesseroit vos charmes.
L'Amour paisible, en vous donnant des armes,
Les destina pour des combats plus doux.
Que vos plaisirs affligent les jaloux,
Et puissiez-vous ne pas voir d'autres larmes!
Abandonnez cet appareil guerrier,
Ces traits de feu, ce glaive, ce coursier,
Dont s'effarouche une grace timide.
Vos belles mains, dans le champ nourricier,
Ne doivent point tendre un filet perfide
Ou diriger un tube meurtrier:
Mais près de nous, que la gloire vous guide;
Osez des arts disputer le laurier;
Du dieu des vers, attendrissez la lyre;
Que vos pinceaux s'amusent à décrire
La paix céleste, amenant les beaux jours;
Que sous vos pas, l'élégance respire,
Et de la danse anime les contours;
Que votre voix, organe des amours,
En sons brillans, coule pour nous séduire!
Sexe adoré! ce sont là vos atours!

http://rcin.org.pl

Entendez-vous, dans les ombres touffues,
Le peuple aile chanter ses derniers airs!
Suivez au bois ces nymphes ingénues
Qui vont franchir, legérement vêtues,
Les coudriers, les buissons encor verds.
Le noisettier, sous leur main pétulante,
Laisse échapper une grêle éclatante.
Preferez-vous le parfum des vergers,
Le pavi rouge et la poire fondante,
Douce moisson de la terre abondante,
Qui tombe et roule au gré des vents légers!
Là, sont des tas de pommes dispersées
Dont la couleur enflammoit les rameaux,
Et qui bientôt, sous la meule pressées,
D'un suc piquant verseront les ruisseaux.
Sur les festons du pampre qui se dore,
Ici, la vigne, aux rayons du matin,
Étale l'ambre et le feu du raisin
Encor mouillé des larmes de l'aurore.
Faunes! Sylvains! et vous sœurs de l'Amour!
Pour le cueillir, préparez vos corbeilles!
Quels chants joyeux s'élevent de ces treilles!

http://rcin.org.pl

Que de plaisirs vous promet ce beau jour!
Le ciel sourit à la terre charmée.
Déja Bacchus et sa bruyante armée,
De la vendange annoncent le retour.
L'essaim des ris poursuit le vieux Silène
Qui d'un pas lent, vers la cuve se traine.
Dans le pressoir, les satyres nombreux
Sautent gaîment sur la grappe entassée;
Des flots de pourpre écument autour d'eux,
Et sous leurs pieds, la liqueur élancée,
Va bouillonner dans des tonneaux mousseux;
Divin nectar dont la couleur brillante
Rappelle aux yeux les lévres d'une amante!
Un vase plein et couronné de fleurs
A fait le tour de la troupe altérée:
Un gason frais sert de table aux buveurs,
Tandis qu'Hesper, de la voûte azurée,
Vient éclairer les danses des pasteurs.

Hélas! ces jours de plaisirs et de fêtes,
Ces doux momens sont bientôt écoulés!
L'hiver s'approche, et les côteaux voilés,

http://rcin.org.pl

De ses vapeurs déja ceignent leurs têtes.
Les hauts sommets, de leurs fronts menaçans
N'étalent plus la verte chevelure ;
Perdus dans l'ombre, ils n'offrent à nos sens
Qu'un rideau noir, l'effroi de la nature.
La nuit s'étend ; elle absorbe à la fois
Et les vallons, et la plaine et les bois.
Du firmament je ne vois plus la voûte :
Le fleuve sombre est chargé de brouillards ;
Le soleil même au milieu de sa route,
Laisse tomber de languissans regards.
Et vous, oiseaux ! aimables infidelles !
Vous nous quittez ; vous allez loin de nous
Chanter l'amour dans des climats plus doux !
Peuples errans ! frilleuses hirondelles !
Vos légions se rassemblent dans l'air,
Et l'eau jaillit sous l'effort de vos aîles.
Traversez-vous une lointaine mer,
Pour habiter des campagnes nouvelles,
Ou sur nos bords, dans le fond des étangs,
Dans quelques tours, immobiles comme elles,
Attendrez-vous le retour du printems ?

http://rcin.org.pl

O! que ce deuil de la saison mourante,
Ces champs déserts, cette voix gémissante
Qui sort des bois et des vallons flétris,
Portent le trouble à mes sens attendris!
Dans ces instans où la terre vieillie,
Abandonnée à des vents destructeurs,
Nous fait songer au déclin de la vie,
Qui ne sent pas, dans son ame affoiblie,
L'impression de la mélancolie,
Et le besoin de répandre des pleurs!
Seul, éloigné des soins consolateurs
Et des secours de l'amitié chérie,
On croit toucher à ces jours de langueurs
Où l'univers nous quitte et nous oublie;
On s'entretient des charmantes erreurs
D'une jeunesse, hélas! trop tôt ravie,
De ces momens d'une tendre folie,
De ces amours passés comme les fleurs.

Assis, un soir, dans un vallon champêtre,
Et rappellant ces jours délicieux,
Je soupirois de n'être plus heureux:

http://rcin.org.pl

A mes côtés, soudain je vis paroître
Deux voyageurs ; l'un m'étoit inconnu ;
Quant au Plaisir, je dus le reconnoître ;
Aupres d'Égle, cent fois je l'avois vu.
En m'abordant, la Gloire s'est nommée.
Eh quoi ! lui dis-je, étonné de la voir,
Est-ce bien toi, volage renommée !
Toi que longtems j'invoquai sans espoir !
Vas-tu m'offrir ta brillante fumée !
Tu viens trop tard ; mon esprit, sans retour,
Fuit ton caprice et l'éclat du grand jour.
Je dis à l'autre : ami ! j'ai souvenance
De tes bienfaits ; ils me sont toujours chers :
Viens dans mes bras ; rends-moi ma jouissance,
Tes voluptés, mes erreurs et mes fers.
Ce doux Plaisir trompa mon espérance !
Ce n'étoit plus le transport enchanteur,
Le feu divin, le delire suprême
Que j'appellois l'ivresse du bonheur ;
Et je lui dis, trop aimable imposteur !
Qui t'a changé ! Je suis toujours le même ;
Mais, répond-il, l'âge a changé ton cœur.

http://rcin.org.pl

Ah! je le sens! ainsi que la verdure,
Nous succombons aux outrages du tems,
Et ce tyran qui détruit la nature,
Enleve aussi nos desirs inconstans.
Voyez ces bois où les couleurs éteintes,
D'un verd mourant vous présentent les teintes!
Il n'est resté du temple des amours
Que des débris et des feuilles jonchées:
L'onde qui fuit sous ces tiges penchées,
De leur printems emporte les atours.
Vous entendez, dans la forêt brunie,
Quelque bouvreuil dont la monotonie
Se mêle encore aux voix des bûcherons;
Mais les oiseaux, sur la branche flétrie,
Ne disent plus d'amoureuses chansons.
Il est pourtant des heures fortunées
Où d'un jour pur les plaines sont ornées;
Le long des prés, sur le bord des ruisseaux,
Dans ma langueur, j'aime à prêter l'oreille
Au bruit plaintif et des vents et des eaux.
La feuille morte, en tombant des rameaux,
Incessamment me touche et me réveille.

http://rcin.org.pl

Si l'air reçoit de plus grands mouvemens,
Tous ces monceaux de fleurs et de feuillage,
En voltigeant, roulent comme un nuage.
Le fond des bois, sous un reste d'ombrage,
Éprouve encor de longs frémissemens:
Mais leur sommet, dépouillé par l'orage,
Ne répond plus que par des sifflemens.

Quand la soirée humide et refroidie
Verse les flots de sa noire vapeur,
L'exhalaison s'entasse avec lenteur
Sur les marais où l'onde est assoupie;
Au même tems, un rayon précurseur
Vient annoncer le retour de Cinthie.
Son char répand un éclat doux et pur.
Les monts, les eaux, la campagne s'éclaire;
Le ciel tranquille argente son azur;
Un vaste flux de tremblante lumiere,
De sa blancheur couvre tout l'hémisphere.
Souvent aussi, quand ce beau jour détruit
Laisse régner les flambeaux de la nuit,
Le nord presente un pompeux météore:

http://rcin.org.pl

Sa lueur monte et sillonne les cieux,
Descend, remonte et redescend encore,
Éteint, rallume, entremêle ses feux,
Et roule en vague une mer de phosphore.

La nuit, plus longue, enfin borne son cours;
La froide aurore a fait transir l'Automne
Qui va toucher à ses derniers beaux jours.
Des frimats blancs sont au front de Pomone;
Flore tremblante orne encor sa couronne
Du laurier-rose et du passe-velours.
L'aile des vents, mollement balancée,
Soutient dans l'air, rayonnant de splendeur,
Les fils légers que forme la rosée.
Le soleil brille, et sa flamme émoussée
Perce à travers un voile de fraîcheur.
Dans les sillons, la glèbe renversée
Couvre déja l'espoir du moissonneur.
L'engrais s'étend sur la terre épuisée.
Libre de soins, le peuple agriculteur
Voit sous ses toits sa récolte amassée;
Ses longs repas respirent le bonheur:

http://rcin.org.pl

Le bal s'anime, et le jeune pasteur
Suit, en sautant, la flûte cadencée;
Le prix des jeux enflamme le lutteur;
Les vieillards même, arbitres du vainqueur,
Conteurs diffus de leur gloire passée,
Ont rappelé leur antique vigueur.

O plaisirs purs, quand on sait les connoître!
Heureux qui vit sous son toît ignoré,
De ses amis doucement entouré,
Dans l'abondance et le repos champêtre!
Que sont pour lui ces palais somptueux,
Dont le portique, à flots tumultueux,
Chaque matin, vomit la foule obscure
Des vils flatteurs voués à l'imposture,
Trompeurs des grands, souvent trompés par eux!
Que lui fait l'or des habits fastueux
Et tout l'éclat d'une vaine parure!
Content de peu, dans sa frugalité,
A-t-il besoin que les mers et la terre
De ses banquets servent l'avidité,
Et qu'un vin rare écume dans son verre?

http://rcin.org.pl

Eh! n'a-t-il pas, au gré de ses desirs,
Tous les trésors d'une riche campagne,
Des fleurs, des fruits, ses livres, sa compagne
Et son asile et d'innocens plaisirs?
S'il est privé de ces molles delices
Qui du vieil âge enfantent les supplices,
Dans ses déserts, il est bien plus heureux.
Tantôt il coupe une branche inutile,
Et prête à l'arbre un rameau fructueux,
Ou sur le front d'un ormeau vigoureux
Il fait monter une vigne docile:
Tantôt il presse un miel delicieux,
Tond ses brebis, et de leur sein fertile
Exprime un lait destiné pour les Dieux.
Ah! c'est pour lui que la fortune est sûre!
Loin des revers et de l'espoir trompeur,
Loin des regrets, il est riche en bonheur,
Autant qu'il l'est des biens de la nature.
Souvent il lit sous des ombrages verds
Ce qu'ont écrit les muses immortelles,
Ou sur son luth, il cadence comme elles
Un chant sacré, digne de leurs concerts.

http://rcin.org.pl

Comme il éprouve une touchante ivresse,
Quand ses enfans s'élancent dans son sein,
Jaloux d'avoir sa première caresse,
Lorsqu'un ami partage son festin,
Et qu'une épouse, étalant sa richesse,
Lui sert des mets nés dans le champ voisin!

C'est-là jouir de ce tems qui s'envole!
Quel heureux sort! quel doux emploi des jours!
D'autres que lui, tristes jouets des cours,
De la grandeur encenseront l'idole;
D'autres fuiront de leurs paisibles toits
Pour sillonner un élement perfide,
Ou grossiront la cohorte homicide
Qui vend son sang aux querelles des rois.
Le bruit du monde agite par l'orage,
Les passions, les brigues, les combats,
L'ébranlement, la chûte des états
Ne troublent point les beaux lieux où le sage
Voit la nature et la suit pas à pas,
De fleur en fleur, de feuillage en feuillage.
Les arts divins amusent ses loisirs;

http://rcin.org.pl

De l'heroïsme il sent aussi la flamme ;
La vérité vient éclairer son ame,
Et l'amitié prend soin de ses plaisirs.

Fin du Chant troisieme.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

L'HIVER.

L'HIVER.

CHANT QUATRIEME.

Le Centaure a fait place à l'humide Amalthée,
Et l'urne épand ses flots sur la terre attristée.
Aux limites des cieux le soleil abaissé
Ne donne qu'un jour terne, obliquement lance :
Son globe large, éteint, couvert d'un voile sombre,
Borde un moment le sud et disparoît dans l'ombre.
O bel astre ! on diroit que tu fuis pour toujours !
Il semble qu'avec toi mon bonheur me delaisse !
Je voudrois que le tems s'arretât dans son cours.
Ton départ me saisit d'une amere tristesse.
Quel tumulte ! quel bruit ! quels longs gémissemens
Remplissent tous ces lieux que j'ai vu si charmans !
Où sont ces lits de fleurs, ces gasons, ce feuillage !
O Dieu conservateur ! est-ce-là ton ouvrage ?
La terre abandonnée aux fureurs du verseau

http://rcin.org.pl

Reçoit de tous les maux l'influence ennemie.
L'ame languit ; la vie est pour elle un fardeau :
Ses pensers sont plus noirs que la mélancolie.
L'hiver morne et plaintif se traîne en soupirant,
Le long des bois déserts et des froids marécages ;
Et dans les antres sourds, peuplés de noirs présages,
L'écho répond au bruit du ruisseau murmurant.
Une pluie assidue, obscure et malfaisante,
Assaillit les rochers et la forêt tremblante ;
La plaine disparoît et n'est plus qu'une mer ;
D'intarissables flots, appesantis sur l'air,
Ramenent, dès l'aurore, une nuit désolante.
Le coq a fait rentrer son cortège mouillé ;
Tout fuit, hors les oiseaux dont l'aîle courageuse
Aime à fendre des cieux la vapeur orageuse.
Au bruit de l'ouragan, le chasseur éveille,
Pour écarter les eaux de son lit solitaire,
Dans les trous de sa hutte, entasse la bruyere.
Cependant, au hameau, l'antique villageois,
Conte, pour amuser la jeunesse folâtre,
Des récits du vieux tems qu'il a redits cent fois,
Et les pieds allongés sur les tisons de l'âtre,

http://rcin.org.pl

Rit des vents furieux qui font gémir les toits.

Moteur de l'univers ! puissance infatigable,
Qui tournes les saisons dans leur cercle inconstant !
Que ta création est belle et redoutable !
Quelle douce terreur m'agite en te chantant !
Et vous, brillantes eaux dont les sources cachées
Sont, en fleuves féconds, sur la terre épanchées !
Qui me dévoilera vos abîmes secrets ?
Viens, muse ! osons percer dans cette nuit obscure ;
Offre-moi des rochers l'étonnante structure ;
Vole aux Alpes ; renverse, arrache leurs forêts ;
Qu'à ta voix le Taurus quitte sa chevelure ;
Montre à mes yeux l'Olympe ondoyant de verdure
Où sont tant de ruisseaux et de boccages frais ;
Les monts qui vont au pôle enfermer la nature,
Et ceux que le Tartare assiége de ses traits :
Que je foule avec toi les neiges du Riphée
Où l'Ebre appelle encor la compagne d'Orphée :
Ordonne au vieux Atlas qui suporte les cieux
De découvrir au jour ses antres merveilleux ;
Laisse loin, sous ton vol, ces géans de la terre,

http://rcin.org.pl

Ces masses de rochers qui pressent l'Abissin,
Ces Andes que la ligne embrasse dans son sein,
Et dont le front s'élance au-dessus du tonnerre!
J'ai dit: tout obeit! ô spectacles pompeux!
Je découvre des eaux le berceau ténébreux:
Je les vois travailler à s'ouvrir une route
Parmi des lits de sable inclinés avec art:
Les crévasses des monts expriment goute à goute
Et la pluie, et la neige et l'humide brouillard:
Le roc, dans des siphons d'une vaste étendue,
Boit les pleurs bienfaisans, échappés de la nue;
Dans de frais réservoirs leur trésor est porté;
Là, des canaux d'argile, errans en labirinthe,
Au ruisseau fugitif présentent leur enceinte;
Il sort, il coule enfin sur le sable agité,
Tombe du haut des monts, ou du fond des collines,
Verse en effusion ses ondes cristallines.
Alors le dieu du jour pompe l'humidité;
L'air la resout en pluie, et le flanc des montagnes,
Par un cours éternel, la renvoie aux campagnes.

Quand le soleil descend du pâle firmament,

http://rcin.org.pl

Ceint de rayons pourprés, et voilé tristement,
On voit nager dans l'air ces vapeurs condensées,
Les étoiles s'éteindre, et l'astre de Phebe,
Couronnant de blancheur ses cornes emoussées,
Monter languissament dans l'orient plombé.
Les vents font tournoyer les feuilles vagabondes,
Et la plume légere est le jouet des ondes.
Le taureau, l'œil au ciel et les nâseaux ouverts,
Annonce la tempête et la sent dans les airs.
La matrone filant s'arrête inquietée
Par le pétillement de sa lampe agitée.
L'univers effrayé se tait, et dans les bois,
On entend seulement de prophétiques voix.
Soudain le ciel s'ébranle, et la force éthérée
Fait mugir sous son poids la mer décolorée.
Les flots tumultueux, dans une nuit d'horreur,
Semblent, sous mille flots, se débattre en fureur.
L'onde brûle, s'entasse, et tantôt monte aux nues,
Tantôt ouvre un abîme aux vagues suspendues.
Les rochers de ses bords poussent d'horribles cris;
Le chêne tourmenté jusque dans sa racine
Perd ce qui lui restoit de ses honneurs flétris,

http://rcin.org.pl

Et les fiers aquilons, de colline en colline,
De son corps gigantesque emportent les débris.

Les nuages poussés par les vents de l'aurore
Autour de l'horison se promenent encore;
Ils roulent pesament des floccons nébuleux:
La neige, dans l'air calme, avec lenteur s'abaisse;
Elle vole bientôt, plus prompte et plus épaisse,
Et de son flux rapide elle obscurcit les cieux.
Un vêtement d'hiver est jetté sur les plaines,
Et cache des forêts la triste nudité.
Tout brille de blancheur, hors le bord des fontaines
Avant que le soleil ait éteint sa clarté,
La surface des champs, profondément couverte,
Est une solitude, une plage déserte,
Sauvage, éblouissante, où le regard perdu
Ne voit qu'un long tapis sur la terre étendu.
Le troupeau languissant, & la tête penchée,
Cherche à travers la neige, une herbe desséchée.
L'oiseau, près des vanneurs, accourt sans s'effrayer,
Et reclame sa part de leur grain nourricier.
Le rouge-gorge, ami des tranquilles chaumieres,

http://rcin.org.pl

Quitte ses compagnons tremblans sur les bruyeres,
Pour confier son sort à l'homme hospitalier :
Autour de la fenêtre, il vole et bat de l'aile ;
Bientôt apprivoisé par la saison cruelle,
Il vient en becquetant jusqu'auprès du foyer,
Regarde à ses côtés la troupe souriante,
S'éloigne, approche encore, et rendu familier,
Il ose enfin paroître à leur table indigente.

Souvent nous avons vu, dans des tems orageux,
Les aquilons rouler un tourbillon neigeux.
Des vallons et des bois le vaste amphithéatre
S'enfle et s'éleve alors comme un rocher d'albâtre.
Ces monts resplendissans, sous un ciel obscurci,
Épouvantent les yeux du voyageur transi.
Malheureux le pasteur errant dans les campagnes !
Il ne sait où porter ses regards incertains.
La route est disparue : il voit d'autres montagnes ;
Il méconnoît le champ cultivé de ses mains ;
Il ne distingue plus ni l'onde qui serpente,
Ni le bois qui se perd sous la neige éclatante.
Des côteaux aux vallons, toujours plus égaré,

http://rcin.org.pl

Impatient d'atteindre à son toit désiré,
Pour s'ouvrir un chemin dans ces monceaux mobiles,
Il s'épuise longtems en efforts inutiles.
O ciel! que son esprit est frappé de terreur,
Lorsqu'au lieu de ce toit qu'un moment de prestige
Lui montroit, comme une ombre au sein de la blan
Il ne voit qu'un désert sans forme et sans vestige!
La nuit et la tempête augmentent sa frayeur.
C'eſt alors que troublé d'images menaçantes,
De chûtes, de marais déguisés sous ses pas,
Et d'abîmes comblés par les neiges tombantes,
Il croit déja sentir l'atteinte du trépas.
Une épouse attentive, *envain*, dans sa chaumiere,
Prépare un feu brillant et de chauds vêtemens;
En vain, fixant de l'œil la plaine solitaire,
Ses enfans inquiets redemandent leur pere,
Avec des cris plaintifs et des pleurs innocens;
L'impitoyable hiver glace, engourdit ses sens,
Et le laisse sans vie, étendu sur la terre,
Comme un tronc qui blanchit au souffle des autans.

Les enfans de Plutus songent peu dans leurs fêtes,
Au

http://rcin.org.pl

Au milieu des festins, des danses, des concerts,
Combien d'infortunés périssent dans les mers,
Déplorables jouets des vents et des tempêtes;
Combien d'autres, courbés sous la nécessité,
Gémissent dans les fers d'une prison obscure;
Combien, dans le réduit de l'humble pauvreté,
D'autres souffrent aux champs la mortelle froidure,
Versent des pleurs amers qui coulent sans témoin,
Et n'ont pour aliment que le pain du besoin,
Ou penchés sur le lit d'un ami, d'une amante,
Recueillent le soupir de leur bouche mourante!

L'hiver n'a de rigueur que pour les malheureux,
Et pour les animaux qui sont errans comme eux.
Loin des fléaux cruels qui leur livrent la guerre,
Muse! abaisse ton vol chez les dieux de la terre!
Les rayons du midi pénétrent les volets,
Et vont dorer l'alcove où la jeune Éliante
Respiroit du sommeil la vapeur bienfaisante;
La sonnette argentée appelle ses valets:
Doucement étendue au sein de la molesse,
Elle a peine à quitter la plume enchanteresse,

http://rcin.org.pl

Quand les vents et la grêle assiégent son palais,
Et que dans ses trumeaux la neige répetée
Se présente d'abord à sa vue attristée.
Mais d'élégantes mains vont orner ses attraits;
Déjà de ses cheveux l'art compose la tresse.
Debout, près de l'autel, est une humble prêtresse
Que la beauté consacre à ses rites secrets.
Le goût industrieux préside au sacrifice,
Tandis que les amours, les soins, le doux caprice,
Confondent, au hasard, les billets, les rubans,
La poudre, les pompons, le rouge et les romans.
Le soir, elle s'unit, dans les jeux du théatre,
Aux applaudissemens d'*une foule idolâtre.*
Nobles illusions! eh! qui peut, sans transports,
Entendre Phedre en pleurs exhaler ses remords!
Ailleurs, le bal commence, et des essaims de belles,
De ces cercles mouvans sont les divinités:
L'or, l'éclat des flambeaux, les parures nouvelles,
Tout le luxe des arts, toutes les voluptés,
Dans ce brillant concours, se rassemblent pour elles.
Enfin le peuple agile, escorté par les ris,
Va boire le nectar dans des vases fleuris,

http://rcin.org.pl

Et l'aurore s'étonne, en montant sur les nues,
De voir ces deites qui lui sont inconnues.

Le village m'invite à ses joyeux ébats :
Là, de jeunes amans, beaux comme l'innocence,
Aux sons des chalumeaux entrelaçant leurs bras,
Developent, sans art, les graces de la danse.
Le vieillard rejoui cadence encor ses pas ;
Sa moitie, d'un long chant traîne la melodie :
A leurs côtes, le rire et ses bruyans eclats,
Un tendre badinage, une faveur cueillie
Sur les levres d'Iris qui feint d'être endormie,
Tout fait à ces bergers oublier les frimats.

Habitant des cités ! fuis tes demeures sombres
Ou le ciel ne paroit qu'environné des ombres :
Viens voir sur les coteaux, sur les bois d'alentour,
Le givre etinceler aux rayons d'un beau jour !
Les glaces, il est vrai, ceignent le front du hêtre,
Et le fleuve enchaîne s'arrête sur ses bords :
Mais fais couler le vin dans un repas champêtre,
Et laisse la tristesse à l'empire des morts !

http://rcin.org.pl

Chaque jour qui nous luit est un bienfait céleste.
Nous avons les plaisirs, les arts voluptueux,
Les soins de l'amitié, les muses et les jeux;
Aux caprices du sort abandonnons le reste!
Les fleurs et le printems ne durent pas toujours.
Pourquoi de longs projets pour des momens si courts
De tant d'arbres, hélas! que notre main cultive,
Le seul cyprès nous suit sur l'infernale rive!
Content d'un mets frugal et d'un asile obscur,
Ni craintes, ni desirs ne tourmentent ma vie:
Heureux dans les frimats, comme sous un ciel pur,
Les roses, dans l'hiver, ne me font point envie.
L'égalité paisible est mon plus cher trésor;
Elle amene la joie et Vénus et les Grâces:
La Fortune, à son gré, pourra prendre l'essor;
Et si l'Amour me fuit, j'irai peut-être encor,
En secret et sans bruit, soupirer sur ses traces.

Venez me consoler, esprits mélodieux,
Poëtes enchanteurs dont je fais mon étude!
Quand d'amers souvenirs troublent ma solitude,
Sur vos livres chéris, j'aime à porter mes yeux,

http://rcin.org.pl

Je crois voir s'avancer la Muse de Virgile ;
Elle vient sur tes pas, chantre divin d'Achille !
Je vois autour de vous, pleines du même feu,
Les ombres de Milton, de Voltaire et du Tasse.
Rousseau chante les rois sur la lyre d'Horace,
Et Tibulle sourit aux couplets de Chaulieu.
Mais toi, peintre du cœur ! quelle grace t'inspire !
O Racine ! à ta voix, le jeune amant soupire :
La douceur de tes vers fait palpiter son sein ;
Seul et mélancolique, il va, ton livre en main,
Rêver au dieu charmant qui te faisoit écrire.

O ! combien de guerriers, de sages, de héros,
S'élevent, devant moi, de la nuit des tombeaux !
Je reconnois d'abord le vertueux Socrate,
Qui mourut immolé par une ville ingrate,
Laissant un beau modele à la postérité,
Du respect pour les loix et pour la vérité ;
Aristide, aussi pur que la justice même,
Et Licurgue et Solon, ces grands législateurs,
Qui, sur l'humanité, la raison et les mœurs,
De leur code immortel fonderent le système.

http://rcin.org.pl

Auprès de Romulus, paroît un peuple roi.
Voyez-vous ce Brutus, dédaignant d'être pere,
Sacrifier ses fils avec un front severe?
La liberté publique est sa premiere loi!
Et quels noms de mes vers sollicitent l'hommage!
C'est Camille vengeant son pays qui l'outrage;
Régulus expirant, victime de sa foi;
Scipion qui sut vaincre et lui-même et Carthage;
Et l'austere Caton se déchirant le sein;
Et Cicéron, de Rome arrêtant le destin!
Délicieuses nuits, où je retrouve encore
Avec un ami gai, doux, complaisant et sûr,
Et près de quelques mets connus de Pitagore,
Le tableau ravissant des banquets de Tibur!
Nous disons en versant une liqueur joyeuse,
Non des héros du jour l'histoire scandaleuse,
Mais comment le bonheur est né de la vertu,
Comment par l'infortune on n'est point abattu:
Parcourant une vie innocente et tranquille,
Nous cherchons comme on peut, dans un rustique asyle,
A l'ombre de ses bois, sur l'émail de ses prés,
Goûter des jours sereins et des biens ignorés.

http://rcin.org.pl

D'autres fois, ébloui des beautés de l'aurore,
Je me crois ramené dans la saison de Flore.
J'aime à voir des rubis pendre en festons brillans,
Et jouer, au soleil, sur les rameaux tremblans.
La riviere paisible, unie et transparente,
Murmure sourdement sous la glace naissante.
Un vent piquant et froid, vers le déclin du jour,
Du firmament rougi dégage le contour ;
Il vient de la nature affermir le théatre.
Déja l'etang présente une écorce bleuâtre ;
Le ruisseau s'amoncele aux saules de ses bords,
Et repose, couvert de leurs feuillages morts.
La gelée a formé son invisible chaîne ;
D'abord elle obeit au courant qui l'entraîne,
S'attache autour des joncs qui percent le canal,
Cimente au pied des rocs un pave de cristal,
Et le fleuve, pressé de l'une à l'autre rive,
Dort enfin sous la voûte où son onde est captive.
Le champ glacé résonne, et l'écho reproduit
Les jappemens du chien, protecteur de la nuit.
On entend retentir la cascade lointaine,
Et les pas du berger qui marche dans la plaine,

http://rcin.org.pl

Et le mugissement du troupeau qui le suit.
L'azur des cieux semé d'éclatantes étoiles,
Dans son immensité, se découvre sans voiles.
Au milieu de la nuit, le nître dans les airs,
Se répand en silence et saisit l'univers:
Il enveloppe tout de sa trame subtile,
Jusqu'au matin tardif où l'œil peut contempler
Les ouvrages brillans, nés de la nuit tranquille,
Les toits ceints de glaçons, la cascade immobile,
Et le torrent oisif qui semble encor couler.

Maintenant les pasteurs se livrent à la joie:
Dans les jeux du hameau la vigueur se déploie.
L'air est plus resserré; ses froids embrassemens,
Des membres animés hâtent les mouvemens.
Le repos de l'hiver attire un peuple libre
Vers les lieux où le Rhin étend ses longs canaux;
Sur des patins bruyans, il glisse en équilibre,
Et rase, comme un trait, la surface des eaux.
Dans les plaines du nord, une ardente jeunesse,
Aux courses des traîneaux, dispute de vitesse:
La jeune Scandinave, objet de ces combats,

http://rcin.org.pl

S'y montre, sous l'hermine, avec tous ses appas.
Sur les bords du Volga, dans les champs de Norvège,
Les daims, pour s'échauffer, s'entassent sur la neige:
Les ours mornes, pesans, et rendus plus hideux
Par d'énormes cristaux qui pendent autour d'eux,
Font leur lit sur la glace, et d'un cœur indomptable,
Supportent fièrement l'hiver qui les accable.
Là, sont des régions où le Russe exilé
Pénètre avec horreur des prisons sans limite,
Où pendant de longs mois, les ombres qu'il habite
Environnent des cieux le domaine étoilé.
Rien n'y frappe ses yeux que de pâles campagnes,
Des fleuves arrêtés qui semblent des montagnes,
S'étendant tristement le long de ces déserts
Jusqu'au pôle enfermé par d'effroyables mers,
Et dans l'éloignement, quelques pauvres cabanes,
Dont l'habitant n'apprend que par les caravanes
Si la guerre ou la paix se fait dans l'univers.
Cependant au milieu de ses forêts sauvages,
La froide Laponie enferme un peuple heureux:
Il aime son climat, et chante ses orages:
Tant l'amour du pays embellit tous les lieux!

http://rcin.org.pl

Enfin l'humide auster tempere la soirée :
Les rochers ont perdu leur splendeur azurée:
L'air, au fond des vallons, s'adoucit quelque fois.
Déja même, au retour de l'aurore tremblante,
La neige en pelotons, se détache des bois;
Elle tombe, et répand une clarté brillante.
Le sommet des côteaux se découvre aux regards,
Et la glace, en dégel, coule de toutes parts.
Le fleuve déborde traîne un affreux mélange
D'arbres, de rocs brisés, de fruits et de moissons.
Mille torrens tombans de la cîme des monts,
Sur les champs amollis, précipitent leur fange.
La nuit reprend son sceptre, et l'hiver déchaîné
Porte les derniers coups au monde consterné.

Arrête-toi, mortel qu'égare un vain délire!
Sur tes ans fugitifs, reporte ici tes yeux!
Vois ton printems fleuri, ton été vigoureux,
L'automne où tout languit, l'hiver où tout expire!
Là vont s'évanouir ces rêves de grandeur,
Et cette ambition de gloire et de bonheur,
Et ces soins inquiets, ces flottantes pensées

http://rcin.org.pl

Qui promenoient ton cœur du vice à la vertu,
Et ces nuits de plaisir follement dépensées,
Et ces pénibles jours d'un travail assidu !
Lorsqu'éloigné du bruit, dans ma douce tristesse,
Je médite, aux lueurs du nocturne flambeau,
Tout ce qui fut jadis l'objet de ma tendresse
Repasse devant moi comme un léger tableau.
Je songe à mes amis que le tombeau rassemble:
Je regrette le tems où nous étions ensemble.
Qu'en nous réunissant nous serons attendris !
Je croirai revenir d'une terre étrangère !
Que de fois, occupé de ces mortels chéris,
J'exhalai dans la nuit ma douleur solitaire !
Je disois : où sont-ils ! quel coin de l'univers,
Quel lieu, de leur passage a conservé la trace ?
Les voilà disparus ! leur mémoire s'efface ;
Leur cendre abandonnée est le jouet des airs.
Mais si d'un beau matin notre vie est l'aurore,
Si dans un meilleur monde on peut aimer encore,
Peut être mon Egle répond à mes soupirs ;
Peut-être elle descend de la voûte éthérée,
Belle comme autrefois, de ses graces parée,

http://rcin.org.pl

Livrant sa chevelure au souffle des zéphirs.
O jours ! ô doux momens présens à ma mémoire !
Parmi tous les humains, Eglé m'avoit choisi ;
Elle ornoit ma raison, m'enflammoit pour la gloire,
Et de mon front paisible écartoit le souci :
J'allois passer près d'elle une heure fortunée ;
Je ne souhaitois rien que l'entendre et la voir.
Hélas ! le seul projet de la chercher le soir,
Fit souvent le bonheur de toute ma journée.
A peine je l'ai vue ! ainsi fuit un beau jour :
Ainsi, pendant l'été, nous voyons sur les plaines
Le soleil promener les ombres incertaines.
Le tems irréparable emporte sans retour,
Ces heures du plaisir doucement disparues
Qui se suivoient sans bruit et sans être apperçues.
Libres dans nos repas, loin de l'œil des jaloux,
Les coudes appuyés sur la table champêtre,
Occupés de nous seuls, gais sans penser à l'être,
Le reste de la terre étoit perdu pour nous.
Souvent assis près d'elle, aux jeux de Melpomène,
J'aimois à retrouver ses vertus sur la scène.
Souvent près de sa sœur, dans les soirs de l'été,

http://rcin.org.pl

Au pied d'un vieux tilleul, elle venoit m'attendre:
C'étoit-là que du sort trompant la cruauté,
Nous puisions dans les maux un sentiment plus tendre!

Errant sur les tombeaux de ceux que j'ai perdus,
Delaissé maintenant, et plein de leur image,
Je traverse le monde où je ne les vois plus,
Et je confie aux bois mes regrets superflus,
Comme le tourtereau qui gémit sous l'ombrage.

A mes sens désolés, viens-tu rendre la paix,
O divine Amitié dont j'adore les charmes!
Viens! ne me quitte plus! ne me quitte jamais!
Ton seul aspect tarit la source de mes larmes;
La nuit a plus d'attraits; le zéphir est plus pur;
Ces astres ont brillé d'une clarté nouvelle;
Le ciel s'est décoré d'un plus superbe azur.
Amitié! près de toi que la nature est belle!
Souvent le désespoir, le remords, la douleur
Accompagnent l'Amour sous des berceaux de roses,
Mais deux cœurs ingénus te suivent sans frayeur,
Et tu portes le calme aux lieux où tu reposes.

Fin du premier volume.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

TABLE

DES MATIERES

contenues dans ce premier volume.

PRÉFACE. page 5

IDYLLES, LIVRE PREMIER.

A Égle, 21

L'heureux Vieillard, 24

La vaine Promesse, 28

La Piete filiale, 31

L'Innocence de l'Amour, 34

Le Bouquet, 43

Les Époux, 47

Chant d'un Barde, 52

Le Baiser, 60

Vue de la Campagne, après une pluie d'été, 65

Le Bonheur, 69

LIVRE II.

Le Ruban, 80

L'Hiver, 85

L'Oiseau, 88

http://rcin.org.pl

Gallus, page 90
L'Attente du Retour, 95
Les Ruses de l'Amour, 99
Les Tombeaux, 102
Le Baiser gardé, 106
Soirée d'Hiver, 107
Le Village détruit, 111

LIVRE III.

L'Écolier-Maître, 122
Promenade du Matin, 124
Le Sacrifice des petits Enfans, 129
L'Amour discret, 135
Les Sermens, 137
L'Enfant généreux, 139
L'Absence. 144
Syrinx et Pan, 147
L'Hermitage, 140
La Bergere perdue, 157
La Veillée de Vénus, 158

LIVRE IV.

La Solitude, 165
Les Adieux de Mélibée, 174

http://rcin.org.pl

Les Reproches, page 179
Le bon Fils, 184
Les Plaisirs du Rivage; 187
Les dernieres Plaintes, 189
Le Bain, 195
Les Regrets, 201
Les deux Ruisseaux; 205
Les Chansons, 207
Épilogue, 211

LES SAISONS, POÈME.

LE PRINTEMS, Chant premier. 223
L'ÉTÉ, Chant deuxieme, 241
L'AUTOMNE, Chant troisieme, 261
L'HIVER, Chant quatrieme. 281

Fin de la Table.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

FAUTES A CORRIGER

dans ce volum.

Page 109, vers 2, encore; *lisez* encor.
Page 197, avant le premier vers; *lisez* IRIS.

ake.371/59k

IBL

XVIII.1.1379/1

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

1379

110 C 4

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

XVIII. 1. 1379/1

http://rcin.org.pl